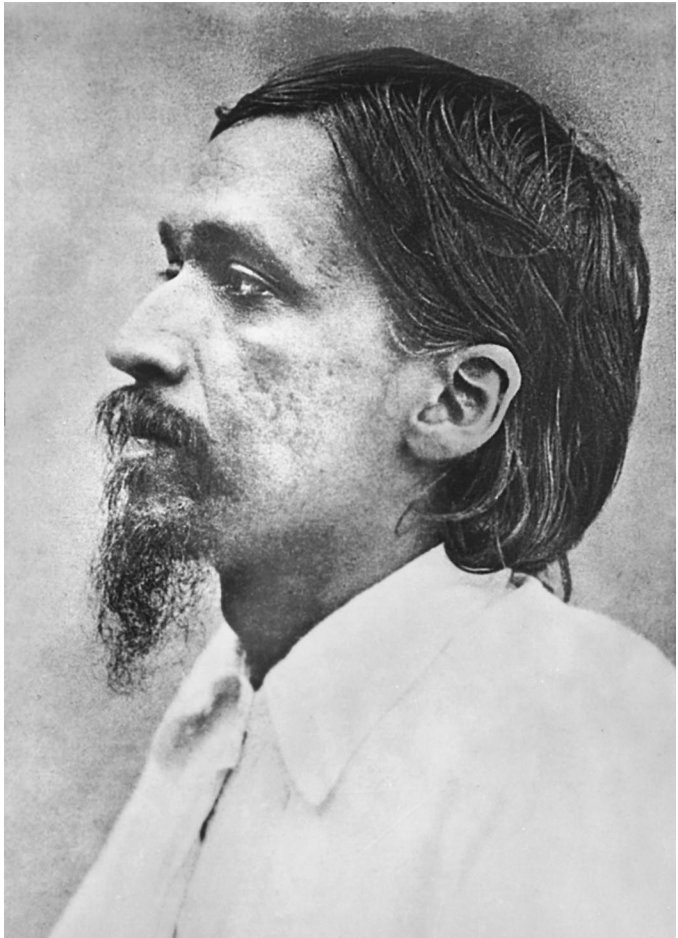


Jours de prison



Sri Aurobindo (1908-1909)

SRI AUROBINDO

Jours de prison

Traduit du bengali par

MICHÈLE LUPSA

SRI AUROBINDO ASHRAM
PONDICHÉRY

Le texte bengali original a été publié dans
Sri Aurobinder Banglâ Rachanâ
(3^e édition, Pondichéry, 1982)

Troisième édition : 2014

« Au temps où j'étais endormi dans l'Ignorance,
j'arrivai en un lieu de méditation
plein de saints hommes
et trouvai leur compagnie fastidieuse
et l'endroit une prison ;
quand je fus éveillé,
Dieu me conduisit dans une prison
et Il en fit un lieu de méditation
et le rendez-vous de Son amour. »

SRI AUROBINDO

INTRODUCTION

L'activité politique de Sri Aurobindo, sa lutte contre la domination britannique et l'impulsion qu'il donna en tant que chef du parti nationaliste au mouvement pour l'indépendance de l'Inde, ont déjà fait l'objet de récits détaillés; aussi nous bornerons-nous ici à replacer son arrestation dans son contexte historique immédiat.

En 1905, Lord Curzon, alors vice-roi des Indes, avait procédé au partage du Bengale. Sous le couvert d'une mesure administrative, il espérait, en détruisant la solidarité du peuple bengali, porter un coup fatal au mouvement nationaliste indien. En fait, cette mesure suscita l'indignation dans l'Inde entière, et tout particulièrement au Bengale où la résistance s'organisa. Le mouvement de non-coopération, le *svadeshi* – usage exclusif des produits nationaux – et le boycottage des produits anglais y furent alors rigoureusement appliqués jusque dans les écoles du Gouvernement et les tribunaux britanniques. Les mesures de répression qui s'ensuivirent ne firent qu'attiser la rébellion. Des groupes

se formèrent et, plus tard, à Mâniktolâ, aux environs de Calcutta, dans une propriété laissée à l'abandon par sa famille, Bârin, le frère de Sri Aurobindo, rassembla des jeunes révolutionnaires qui s'exerçaient au maniement des armes et à la fabrication des bombes. Mais pour le voisinage, le « Jardin de Mâniktolâ » était une sorte d'âshram où l'enseignement de la Bhagavad-Gîtâ, dispensé par un pandit, subjuga même un agent de police. Cependant, les actes de terrorisme se multipliaient et la police, sur le qui-vive, se mit à surveiller de plus près les allées et venues autour du jardin.¹

C'est alors que survint l'attentat de Muzzafarpur. Le juge Kingsford s'était attiré la haine générale en faisant emprisonner un grand nombre de journalistes et fouetter sauvagement un jeune partisan nationaliste. Le 30 avril 1908, une bombe destinée à Kingsford, tua par erreur deux Européennes dans leur voiture. La bombe avait été lancée par deux révolutionnaires appartenant au groupe de Mâniktolâ. L'un d'eux se suicida, l'autre fut arrêté le lendemain, jugé le mois suivant à Muzzafarpur, et pendu le 11 août.

Avant l'attentat, la police de Calcutta avait été prévenue qu'un complot se préparait contre Kingsford et que deux jeunes Bengalais avaient été envoyés à Muzzafarpur. Les soupçons s'étaient aussitôt centrés sur le groupe de Bârin. À l'aube du 2 mai, celui-ci fut arrêté à Mâniktolâ avec la plupart de ses camarades. La propriété fut fouillée de fond en comble et les policiers se saisirent des armes et munitions qui s'y trouvaient enterrées, ainsi que de nombreux

1. Cf. Sri Aurobindo, *Lettres à Mrinâlinî*, Pondichéry, 2012, p. 50 sq.

documents. Le même jour, la police arrêtait Sri Aurobindo à son domicile.

En effet, le Gouvernement, depuis deux ans déjà, s'inquiétait de l'influence grandissante que Sri Aurobindo exerçait par ses articles du *Bande Mataram* où il exhortait le peuple indien à lutter pour une indépendance totale et traçait à cette fin un vaste programme d'action. Bien que cette action fût essentiellement dirigée vers le relèvement du pays, la police n'en considérait pas moins Sri Aurobindo comme le principal instigateur de l'attentat.

En fait, rien ne prouve qu'il ait été impliqué dans cette affaire. Il ne connaissait même pas la plupart des accusés qu'il rencontra en prison pour la première fois. Trente ans plus tard, aux questions que lui posaient quelques disciples, il répondit : « Je n'étais ni le fondateur, ni le chef du mouvement révolutionnaire... Mon idée était une révolte armée dans l'Inde entière. Ce qu'ils faisaient à cette époque, comme de s'attaquer aux magistrats, etc., était tout à fait puéril. Quand ils se livrèrent par la suite à des actes de terrorisme et au brigandage, cela ne correspondait ni à mes idées ni à mes intentions... »²

C'est en 1909-10, après son acquittement, que Sri Aurobindo écrivit pour le journal bengali *Suprabhat*, sous le titre *Kârâkâhini*, une série de sept articles qui relatent certains épisodes de son séjour en prison. Son départ pour Chandernagor ne lui permit pas d'en achever la rédaction. Les articles qu'il eut le temps de publier sont rassemblés

2. A.B. Purani, *Evening Talks with Sri Aurobindo*, Pondicherry, 1982, p. 547.

ici et forment une sorte de récit partiel de sa captivité. Trois autres articles : « Captivité et liberté » (*Kârâgriha o svadhînatâ*), « L'Idéal de l'ârya et les trois *guna* » (*ârya âdarsha o gunatraya*), « Nouvelle naissance » (*Nava janma*), publiés à la même époque dans deux autres journaux bengalis (*Bharati* et *Dharma*), ainsi que le « Discours d'Uttarpârâ », qu'il prononça en anglais peu après sa sortie de prison (le 30 mai 1909), apportent quelques compléments à ce récit. De plus, dans une postface, sont relatés les principaux événements qui constituent la suite de ces « Jours de prison ».

M.L.

INVITATION

Le vent et l'orage cinglant autour de moi,
je monte là-haut sur la montagne et la lande.
Qui veut venir avec moi? Qui veut gravir les cimes avec moi?
Traverser les torrents, tailler son chemin dans la neige?

Ce n'est pas dans le cercle étrié des cités
que j'habite, à l'étroit entre vos portes et vos murs;
au-dessus de moi Dieu est bleu dans le ciel,
contre moi le vent et la tourmente se rebellent.

Ici dans mes domaines je joue avec la solitude,
de l'infortune je me suis fait une amie.
Qui veut vivre vaste? Qui veut vivre libre?
Qu'il grimpe ici sur les sommets battus par les vents.

Je suis le seigneur de la tempête et de la montagne,
je suis l'Esprit de liberté et de fierté.
Fort doit-il être et allié du danger,
qui partage mon royaume et marche à mes côtés.

1908-1909

(dans la prison d'Alipore)

Jours de prison

C'était le 1^{er} mai 1908, un vendredi. Je me trouvais au bureau du *Bande Mataram**¹, lorsque Shrî Shyâmsundar Chakravarty² me remit une dépêche venant de Muzzafarpur. J'y lus qu'une bombe, lancée dans cette ville, avait tué deux Européennes. J'en appris davantage dans l'édition du jour de l'*Empire* où figurait une déclaration du commissaire de police : « Nous savons, disait-il, qui est impliqué dans cet attentat et les coupables seront bientôt arrêtés. » J'ignorais alors que j'étais le premier incriminé et, au regard de la police, l'assassin principal, l'instigateur et le chef secret du mouvement des jeunes révolutionnaires. J'ignorais aussi qu'un chapitre de ma vie allait prendre fin ce jour-là, que devant moi s'étendait une année de captivité durant laquelle tous les liens de ma vie sociale allaient être coupés – une longue année qu'il me faudrait passer comme un animal en

* Voir les notes p. 82.

cage, au ban de la société – et qu'à la sortie de « l'âshram » d'Alipore, celui qui réintégrerait le domaine de l'action ne serait plus l'ancien Aurobindo Ghose que l'on connaissait autrefois, mais un autre homme, doté d'un caractère, d'une intelligence, d'une force de vie et d'un esprit nouveaux, et chargé d'une nouvelle mission.

Une année de prison, ai-je dit ; je devrais plutôt parler d'une année de vie érémitique, une année dans un âshram. Longtemps, par des efforts acharnés, j'avais voulu trouver Nârâyana au fond de moi et Le contempler face à face ; j'avais même nourri l'ardent espoir d'avoir pour maître et ami le Seigneur du monde, le *Purushottama*. Mais pris par les multiples liens de ce monde, attaché à toutes sortes d'activités, plongé dans les ténèbres de l'ignorance, je n'avais pu y parvenir. À la fin pourtant, le Tout-Compatissant Seigneur Vishnu, Source de tous les biens, me facilita la tâche : supprimant d'un seul coup tous les obstacles*, Il me désigna Lui-même un âshram pour Son yoga et vint en personne partager ce petit ermitage de ma sâdhanâ, Lui, mon Gourou et mon compagnon. Cet âshram, ce fut la prison anglaise.

Dans ma vie, j'ai maintes fois observé cette étrange contradiction : les services que m'ont rendus mes amis les mieux intentionnés n'ont jamais valu ceux que me rendaient mes ennemis – dois-je les appeler ainsi puisque d'ennemi je n'en ai point ? Ceux-ci venaient pour me faire du mal, il ne s'ensuivait que du bien. Ainsi, le seul résultat de la colère du gouvernement britannique fut que je trouvai Dieu.

* Litt. : ennemis.

L'objet de ces pages n'est pas de décrire l'histoire de ma vie intérieure en prison ; je veux seulement relater quelques faits extérieurs ; mais de crainte que mes lecteurs ne soient enclins à penser que la souffrance est l'essence même de la vie d'un prisonnier, il me semble opportun, au début de cet article, de mentionner la note dominante de ces jours de captivité : ils ne furent certes pas exempts de peines, mais dans l'ensemble, ils s'écoulèrent dans la joie.

Ce vendredi soir, je m'étais endormi sans la moindre inquiétude. Le lendemain matin, à cinq heures, je fus réveillé par les appels affolés de ma sœur qui entra précipitamment dans ma chambre. L'instant d'après, l'étroite pièce était remplie de policiers armés : le commissaire Cregan, M. Clark des « Vingt-quatre Parganâs »³, l'aimable et réjouissante silhouette du fameux Vinod Kumâr Gupta⁴, quelques inspecteurs et détectives, suivis de « Turbans Rouges »⁵ et de témoins pour la perquisition. Revolver au point, ils accouraient, farouches, comme pour emporter à coups de canon et de baïonnettes une forteresse bien gardée. J'appris, car je n'en fus pas témoin, qu'un de ces « braves » à la peau blanche avait appliqué son revolver sur la poitrine de ma sœur. J'étais assis sur mon lit, encore à moitié endormi, lorsque Cregan me demanda : « Qui est Aurobindo Ghose ? Vous ? » – « Oui, répondis-je, c'est moi Aurobindo Ghose. » Aussitôt, il donna à un policier l'ordre de m'arrêter. Cregan ayant employé un terme grossier, il s'ensuivit une altercation entre les deux hommes. Je réclamai le mandat de perquisition, le lus et le signai. Voyant qu'on y faisait mention de bombes, j'en conclus que cette descente de police était liée à l'attentat

de Muzaffarpur. Je m'étonnai seulement qu'avant d'avoir découvert dans la maison la moindre bombe ou quelque autre explosif, on m'arrêtât sans produire de mandat d'arrêt, mais je ne soulevai aucune objection : cela n'aurait servi à rien. Ensuite, sur l'ordre de Cregan, on me mit les menottes et on me passa autour de la taille une corde dont un agent de police indien tenait l'extrémité. Au même moment, les policiers amenèrent Abinâsh Bhattâchârya et Sailendra Basu⁶, menottes aux poignets et corde à la ceinture, mais environ une demi-heure plus tard, j'ignorai sur l'ordre de qui, on nous libéra de nos liens.

À entendre parler Cregan, on aurait dit qu'il s'était introduit dans un repaire de bêtes féroces ; sans doute n'étions-nous pour lui que des sauvages, des brutes, des briseurs de lois, envers qui il était inutile de faire preuve de politesse. Toutefois, après avoir laissé exploser sa colère, notre homme s'adoucit un peu. Vinod Bâbu* s'étant efforcé de lui donner quelques renseignements à mon sujet, Cregan me dit alors : « Vous êtes donc diplômé de l'Université ? N'avez-vous pas honte, vous, un homme cultivé, de vivre dans une maison pareille et de dormir par terre dans une chambre non meublée ? » – « Je suis pauvre, répondis-je, et je vis comme les pauvres. » – « Alors, c'est pour de l'argent que vous avez fait ce coup ? » vociféra-t-il. Je n'essayai pas d'expliquer à cet Anglais à l'intelligence obtuse, évidemment incapable de comprendre, la grandeur du vœu de pauvreté, de l'oubli de soi et de l'amour de la patrie.

Pendant ce temps, les fouilles se poursuivaient. Commencées à cinq heures et demie, elles ne prirent fin qu'à

* Bâbu (pr. bâbou) : terme de respect signifiant Monsieur.

onze heures et demie environ. Tout ce qui se trouvait dans la pièce, y compris ce qui était rangé dans des caisses, tout y passa ; cahiers, lettres, notes, bouts de papier, poèmes, pièces de théâtre, vers, prose, articles, traductions, rien n'échappa aux griffes impitoyables de la Perquisition. Parmi les témoins, un certain M. Rakshit semblait un peu chagrin ; il m'expliqua ensuite avec force doléances, que la police, sans lui donner la moindre explication, s'était tout à coup saisie de lui pour l'entraîner ici ; il ignorait totalement qu'il lui faudrait prendre part à une action aussi odieuse ; il me conta de la façon la plus pathétique comment il avait été « kidnappé ». Par contre, l'attitude de l'autre témoin, Somarnâth, était tout autre : en loyal sujet de la Couronne, *to the manner born**, il s'acquitta parfaitement de sa tâche, avec un plaisir évident. Au cours de cette « battue », aucun incident remarquable ne se produisit. Toutefois, je me souviens qu'une petite boîte de carton contenant de la terre de Dakshineshvar⁷ retint pendant fort longtemps l'attention de M. Clark, qui l'examina d'un air soupçonneux, comme s'il flairait là quelque nouvel et puissant explosif. En un sens, il ne se trompait pas tellement ! Pour finir, on convint qu'il ne s'agissait que d'un peu de terre ; il était donc inutile de la faire analyser par un chimiste.

Durant la perquisition, je me contentai d'ouvrir mes malles. À part une lettre d'Alakdhâri, que Cregan lut à haute voix pour sa propre satisfaction, on ne me communiqua aucun des papiers, soi-disant suspects. Notre grand ami

* « Comme s'il avait été créé et mis au monde pour cela. » (*En anglais dans le texte.*)

Vinod Gupta allait et venait, faisant trembler la pièce avec sa grâce coutumière. Prenant un papier sur une étagère, une lettre ailleurs, il les examinait en marmonnant : « Très important, très important », puis les remettait à Cregan. De quoi s'agissait-il ? Je l'ignore. Je n'éprouvais en l'occurrence aucune curiosité. Je savais qu'il était impossible qu'on trouvât chez moi une formule d'explosif ou quelque autre document relatif au complot.

Après avoir ainsi fouillé ma chambre, la police nous emmena dans la pièce voisine. Cregan ouvrit un coffret appartenant à ma jeune tante, jeta un coup d'œil à quelques lettres, qu'il rejeta presque aussitôt, déclarant que cette correspondance de femme n'était d'aucune utilité. Ensuite, ces grands seigneurs de la police firent leur entrée au rez-de-chaussée. Cregan s'assit pour boire une tasse de thé et l'on m'apporta un bol de chocolat et un morceau de pain. Durant cette pause, il essaya, à grand renfort d'arguments, de me prouver le bien-fondé de ses idées politiques. J'endurai ce martyr sans broncher. Une question s'impose cependant : si les tortures physiques font partie des méthodes traditionnelles de la police, la persécution morale entre-t-elle aussi dans le cadre du droit coutumier ? Il serait souhaitable que notre vénérable ami Shrî Yogenchandra, qui a toujours œuvré pour le bien public, soulève cette question à l'Assemblée Législative.

Quand les policiers eurent inspecté les pièces du rez-de-chaussée et le bureau de *Navashakti*⁸, ils remontèrent au premier étage pour ouvrir un coffre de métal appartenant au Journal. N'ayant pu y parvenir après une demi-heure d'efforts acharnés, ils décidèrent d'emporter le coffre au

poste de police. Dans l'intervalle, l'un d'entre eux avait découvert dans la maison une bicyclette enregistrée à Kushtiâ, ainsi que l'indiquait l'étiquette des Chemins de fer. On en déduisit que le propriétaire ne pouvait être que l'auteur du crime de Kushtiâ où un Européen venait d'être assassiné. Dans l'allégresse générale, on emporta donc la bicyclette comme pièce à conviction.

À onze heures et demie environ, nous quittâmes la maison. Mon oncle et Shrî Bhûpendranâth Basu⁹ attendaient dans une voiture stationnée devant la grille. Mon oncle me demanda : « Pourquoi t'ont-ils arrêté ? de quoi t'accuse-t-on ? » – « Je n'en sais rien, répondis-je, ils ont fait irruption dans ma chambre et m'ont mis les menottes, sans même me présenter un mandat d'arrêt. » Mon oncle voulut savoir pourquoi on m'avait mis les menottes. « Je n'en suis pas responsable », déclara Vinod Bâbu, « et c'est d'ailleurs grâce à mon intervention qu'on les lui a retirées ; interrogez vous-même Aurobindo Bâbu. » À son tour, Bhûpen Bâbu demanda aux policiers quel était mon délit. M. Gupta lui montra un article du Code Pénal. Voyant qu'il était question d'homicide, Bhûpen Bâbu demeura interdit. Plus tard, j'appris que mon conseiller juridique, Shrî Hirendranâth Datta, s'était rendu à Grey Street¹⁰ et avait exprimé le désir de m'assister durant la perquisition, mais la police l'avait renvoyé.

C'est à Vinod Bâbu qu'incomba la charge de nous conduire au poste de police. Là, il se montra envers nous d'une extrême obligeance, veillant à ce que nous puissions faire notre toilette et nous restaurer. Puis, nous partîmes à Lâl Bazar¹¹ et, quelques heures plus tard, à Royd Street¹²

où nous demeurâmes jusqu'à la tombée de la nuit. C'est en ce lieu propice que je fis connaissance avec l'éminent policier, le *maulvî* Shâms-ul-Âlam, et ce jour marqua le début de nos « tendres » rapports. Il n'était pas encore le personnage influent qu'il devint plus tard, l'homme actif et entreprenant, l'investigateur en chef¹³ dans cette « Affaire de la Bombe », le « souffleur » de M^e Norton¹⁴, son vivant aide-mémoire. (À l'époque, c'était Râmasadaya Bâbu¹⁵ qui était le maître d'œuvre du procès.) Le *maulvî* me tint, sur la religion, un discours des plus savoureux : « L'hindouisme et l'islamisme, m'expliqua-t-il, ont le même mantra fondamental. La syllabe sacrée des hindous est formée des trois lettres AUM, et les trois premières lettres du Coran sont ALM. Or, d'après une règle de philologie, U peut s'employer à la place de L. Autrement dit, hindous et musulmans possèdent le même mantra. Cependant, ajouta-t-il, il convient de sauvegarder les caractères distinctifs de chacune de ces religions ; par exemple, il serait tout à fait répréhensible de la part d'un hindou de prendre son repas avec un musulman. N'oublions pas non plus que la sincérité est le premier commandement de toute religion. Or, ces Messieurs prétendent qu'Aurobindo Ghose est le chef du groupe terroriste. C'est une bien triste chose, et qui n'est pas à l'honneur de l'Inde. Mais qu'il reconnaisse sincèrement les faits, et la justice en tiendra compte. » Le *maulvî* était persuadé que des hommes d'un caractère aussi noble que Bipin Pâl¹⁶ et Aurobindo Ghose, quoi qu'ils aient pu commettre, en feraient l'aveu en toute franchise. Shrî Purnachandra Lâhiri¹⁷, qui se trouvait là, émit des doutes à ce sujet, mais le *maulvî* n'en resta pas moins fermement convaincu. Je fus agréablement surpris par

son intelligence, son érudition et la fermeté de ses convictions religieuses. Jugeant qu'il serait déplacé de prendre la parole, je me contentai de l'écouter et je gravai précieusement ses conseils en mon cœur. Toutefois, son ardeur religieuse ne le fit pas renoncer à son métier de policier. À un certain moment il me déclara : « Vous avez commis une grosse faute en prêtant ce jardin* à votre jeune frère pour y fabriquer des bombes ; ce n'était pas très intelligent de votre part. » Devinant ses intentions, je souris : « Monsieur, lui répondis-je, ce jardin est autant à mon frère qu'à moi. D'ailleurs, qui vous dit que je le lui ai prêté et, qui plus est, pour y fabriquer des bombes ? » Confus, le *maulvi* se rétracta : « Non, non, je disais cela seulement dans le cas où vous le lui auriez prêté... »

Cette grande âme me découvrit aussi une page de son existence : « Tous les progrès que j'ai accomplis dans ma vie, tant sur le plan moral que matériel », me confia-t-il plus tard, « je les dois, avant tout, à un précieux conseil de mon père. Il me disait souvent : « Ne lâche jamais la proie pour l'ombre. » J'ai fait de cet adage le guide de toutes mes actions et je dois mon avancement au fait de m'en être toujours souvenu. » En prononçant ces mots, le *maulvi* me dévisagea d'une manière telle que j'eus l'impression d'être alors la proie à sa portée.

Dans la soirée, le fameux Râmasadaya Mukherji fit son apparition. Il m'exprima sa sympathie et ses regrets les plus profonds, puis recommanda à tous qu'on veillât à mon confort et qu'on me servît à dîner. Mais l'instant d'après,

* Le Jardin de Mâniktolâ.

des policiers vinrent nous chercher, Sailendra et moi, pour nous ramener sous la pluie battante au dépôt de Lâl Bazar. Ce fut là mon unique rencontre avec Râmasadaya. Il me parut intelligent et énergique, mais sa façon de s'exprimer, le ton de sa voix, ses manières, sa démarche, tout en lui semblait artificiel et forcé, comme s'il était perpétuellement en scène. Il existe ainsi des êtres dont l'apparence, les paroles, les mouvements, sont l'incarnation même du Mensonge. S'ils peuvent éblouir des esprits naïfs, leur jeu ne saurait tromper celui qui connaît la nature humaine.

À Lâl Bazar, on nous conduisit tous deux au premier étage, dans une grande pièce où l'on nous servit un repas léger. Quelques instants plus tard, deux Anglais entrèrent. J'appris par la suite que l'un d'eux était le commissaire de police lui-même, M. Halliday. Me voyant avec Sailendra, Halliday s'emporta contre le sergent et lui ordonna en me désignant : « Prends garde que personne ne s'approche de cet homme ni ne lui parle. » Sailen fut alors enfermé dans une autre pièce. Quand tout le monde fut sorti, Halliday me demanda : « N'avez-vous pas honte de vous trouver impliqué dans une affaire aussi ignoble ? » – « De quel droit supposez-vous que j'y suis impliqué ? », répartis-je. – « Je ne suppose rien, je suis au courant de tout », rétorqua-t-il. – « Vous êtes seul juge de ce que vous savez ou ignorez, répliquai-je. Quant à moi, je nie avoir rien à faire avec cet attentat. » Halliday ne sut alors que répondre.

Dans la soirée, j'eus encore quelques visiteurs : tous de la police. La raison de leur venue demeura enveloppée de mystère – mystère que je n'ai pu éclaircir jusqu'ici. Il me revint à l'esprit qu'un mois et demi avant mon arrestation,

un inconnu s'était présenté chez moi : « Monsieur, m'avait-il dit, je ne vous connais pas, mais j'ai pour vous la plus grande vénération, c'est pourquoi je suis venu vous mettre en garde. Permettez-moi de vous poser quelques questions : « Êtes-vous jamais allé à Konnagar¹⁸ ? Y avez-vous des relations, ou peut-être un pied-à-terre ? » – « Je n'y ai pas de domicile, lui répondis-je, mais j'ai été à Konnagar et j'y connais un certain nombre de gens. » – « Je ne peux pas vous en dire plus, ajouta-t-il ; il vaudrait mieux maintenant que vous ne voyiez plus personne de là-bas. Il y a dans cette ville des gens qui vous veulent du mal et qui conspirent contre vous et votre frère ; ils vont prochainement vous créer des ennuis ; ne m'en demandez pas davantage. » – « Monsieur, lui dis-je, je ne vois pas comment des renseignements incomplets pourraient m'être utiles, cependant vous êtes venu dans l'intention de me rendre service et je vous en suis reconnaissant. Je ne désire pas en savoir plus. J'ai une foi absolue en Dieu. Il veillera sur moi et il est inutile que je tente quoi que ce soit pour me protéger. »

Les choses en restèrent là. Mais, ce même soir, j'eus la preuve que cet inconnu qui cherchait à m'aider n'avait rien imaginé. Un inspecteur et quelques employés de police vinrent s'enquérir de mes attaches à Konnagar : « Konnagar est-il votre domicile d'origine ? », me demandèrent-ils. « Y avez-vous une maison ? Tout au moins, y êtes-vous jamais allé ? Si oui, quand ? pourquoi ? Bârin y a-t-il des biens ? », etc. Cherchant à comprendre de quoi il s'agissait, je répondis à toutes ces questions, mais je n'en fus pas plus éclairé. Vu la façon dont l'enquête était menée, il m'apparut cependant que la police était venue vérifier la véracité

des informations qu'elle avait recueillies. Je supposai donc qu'on était en train de monter contre moi une machination du genre de celle dont Tilak¹⁹ avait été victime dans son procès avec Tâi Mahârâj²⁰. N'avait-on pas essayé de prouver qu'il n'était qu'un imposteur, un parjure et un tyran ? Et dans cette affaire, le gouvernement de Bombay avait gaspillé les deniers publics en prêtant son concours au parti de l'accusation !

Nous passâmes au dépôt toute la journée du dimanche. Le lendemain matin, j'aperçus, de la salle où j'étais détenu, un groupe de jeunes gens qui descendaient l'escalier. Leur visage ne m'était point connu, mais je présumai qu'ils avaient été arrêtés pour la même affaire. (En effet, j'appris par la suite qu'il s'agissait de jeunes gens de Mâniktolâ. Je fis leur connaissance en prison un mois plus tard.) Peu après, on m'emmena au rez-de-chaussée pour faire ma toilette, mais, faute d'installation, je ne pus prendre de douche. On nous servit ensuite du riz bouilli et du *dâl**. J'en avalai tant bien que mal quelques bouchées, puis je dus y renoncer. En fin d'après-midi, on nous donna du riz soufflé. Tel fut notre menu durant ces trois premiers jours. Je dois cependant mentionner que le second jour un brigadier prit sur lui de m'apporter du thé et du pain. Plus tard, j'appris que mon avocat avait demandé au commissaire l'autorisation de faire venir mes repas de chez moi, mais que M. Halliday avait refusé. On m'informa aussi qu'il était interdit aux accusés de consulter un homme de loi. J'ignore si cette interdiction était légale. Si, dans mon

* *dâl* : soupe de lentilles ou de pois.

cas, les conseils d'un avocat n'étaient pas d'une nécessité absolue – bien qu'ils m'eussent été utiles –, le fait d'en être privé fut préjudiciable à bien d'autres.

Le lundi, on nous conduisit par petits groupes auprès du commissaire. Abinâsh et Sailen se trouvaient avec moi. Nous avons été arrêtés les premiers – peut-être grâce aux mérites de nos vies antérieures –, et comme nous avions quelque expérience de la complexité des lois, nous refusâmes d'un commun accord de faire la moindre déclaration. Le lendemain, on nous fit comparaître au tribunal devant le juge Thornhill, mais je rencontrai tout d'abord Shrî Kumârkrishna Datta, M. Manuel et un parent éloigné. « La police prétend, me dit M. Manuel, qu'on a découvert chez vous un grand nombre d'écrits suspects. Étiez-vous en possession de lettres ou de papiers compromettants ? » – « Je peux vous assurer que non, répondis-je. C'est absolument impossible. » J'ignorais tout, naturellement, des « Notes griffonnées²¹ » et de la « Lettre des Bonbons²² ». Je priai mon parent de rassurer tout le monde chez moi et de leur dire que mon innocence serait entièrement prouvée. Cette conviction était née en moi et je savais qu'il en serait ainsi. Au début de ma réclusion je fus quelque peu désesparé, mais après trois jours passés en prière et en méditation, de nouveau une paix et une foi inébranlables envahirent tout mon être.

Du cabinet de M. Thornhill on nous conduisit en voiture à Alipore. Notre « fournée » comprenait Nirâpada, Dînadoyâl, Hemchandra Dâs, etc. Je ne connaissais que ce dernier chez qui j'avais autrefois logé à Midnapore. Qui aurait alors pensé que nous serions tous deux arrêtés et que

nous nous rencontrerions ainsi sur le chemin de la prison? Il nous fallut attendre quelque temps au tribunal d'Alipore, mais nous n'eûmes pas à comparaître devant le magistrat qui s'occupait de nous : il transmit ses ordres pas écrit à l'un de nos gardes. Au moment où nous nous préparions à remonter en voiture, quelqu'un s'approcha de moi et me dit : « Je viens d'apprendre qu'on a pris des dispositions pour vous mettre au secret. L'ordre vient d'en être signé. Vous ne pourrez probablement voir personne ni recevoir aucune visite. Si vous avez quelque chose à faire dire à votre famille, je pourrais m'en charger. » Je me contentai de le remercier, puisque j'avais déjà fait le nécessaire et n'avais rien d'autre à ajouter. (Je mentionne ces incidents à titre d'exemples de sympathie et de bienveillance spontanées de la part de mes compatriotes.) Nous partîmes alors pour la prison où nous fûmes livrés aux mains du personnel. Avant de franchir la « clôture », on nous fit prendre un bain et revêtir l'uniforme des prisonniers, pendant qu'on faisait nettoyer nos chemises et nos *dhotis**. Ce bain, après quatre jours de privation, fut comme un don du ciel. On nous conduisit ensuite dans nos cellules respectives. J'entrai dans la mienne; les verrous furent tirés derrière moi. C'était le 5 mai. Un an plus tard, jour pour jour, j'étais acquitté.

Ma cellule avait neuf pieds de long, cinq à six de large. Elle n'avait pas de fenêtres, mais, sur le devant, une grille aux épais barreaux de fer. Cette cage, qui m'était assignée

* *dhoti* : longue pièce de cotonnade blanche drapée autour des hanches et des jambes.

pour demeure, donnait sur une petite cour pavée entourée de hauts murs de briques et pourvue d'une porte de bois percée d'un trou rond à hauteur du regard. De temps à autre, le gardien y appliquait son œil pour voir ce que faisait son prisonnier derrière la porte close, mais, le plus souvent, la porte de ma cour restait ouverte.

Six cellules identiques s'alignaient côte à côte ; on les appelait les « Six Arrêts ». Ce terme suggérait la rigueur de la peine infligée aux prisonniers qui s'y trouvaient incarcérés. Ceux qui, par décision du juge ou du directeur de la prison, étaient condamnés au secret devaient donc vivre dans ces caves exigües. Toutefois, cette réclusion comportait des gradations. Ainsi, le prisonnier passible d'une peine particulièrement rigoureuse voyait rarement s'ouvrir la porte de sa cour. Entièrement privé du commerce des hommes, son contact avec le monde se limitait exclusivement à l'œil du geôlier et à l'apparition du prisonnier qui, deux fois par jour, lui apportait sa pitance. Telles furent les mesures prises contre Hemchandra Dâs²³ qui, plus que moi, était la terreur de la police. Au supplice de cette réclusion totale, venait s'ajouter parfois celui des menottes et des fers. Ce châtiment extrême était infligé, non seulement à ceux qui troublaient la paix de la prison ou faisaient preuve d'agressivité, mais encore à tous ceux qui se montraient tant soit peu négligents dans les corvées journalières. Or, il est illégal d'infliger de tels tourments à un accusé déjà condamné au secret, mais dans le cas des prisonniers du *svadeshi*²⁴ et du *Bande Mataram* il n'était plus question de légalité, et tout « adoucissement » à leur peine était laissé à l'aimable discrétion de la police.

Telle était donc notre demeure. En ce qui concernait les commodités et l'aménagement, les autorités, dans leur bienveillance, n'avaient failli à aucune des lois de l'hospitalité. Une écuelle et un bol décoraient notre cour. Bien astiqués, ces deux objets, qui étaient tout notre avoir, étincelaient comme de l'argent et me rafraîchissaient le cœur. Leur éclat rayonnant symbolisait à mes yeux la gloire sans ombre de la monarchie anglaise au royaume des cieux, et j'éprouvais à leur vue la joie sans mélange d'un loyal sujet de la Couronne. Malheureusement, mon écuelle semblait partager mes sentiments : à la moindre pression du doigt, elle se mettait à danser d'allégresse, décrivant un mouvement giratoire comme les derviches tourneurs d'Arabie. Aussi fallait-il la tenir ferme d'une main, tandis que l'on mangeait de l'autre, sinon elle risquait de s'enfuir, emportant dans ses évolutions l'incomparable menu de la prison. Mais le bol, pour les services qu'il me rendait, m'était plus cher encore que l'écuelle. Il me faisait songer au fonctionnaire anglais. De même que celui-ci est doué d'une compétence et d'une habileté innées pour travaux en tous genres, capable de s'improviser juge, préfet, gendarme, agent des douanes, maire, professeur, conseiller spirituel – au moindre commandement, le voilà qui s'exécute –, tout à la fois enquêteur, plaignant, inspecteur de police et avocat, s'il le faut, car il réunit simultanément et avec la plus grande aisance tous ces personnages en lui-même, de même mon bol bien-aimé pouvait assumer les fonctions les plus diverses. Libre de tout esprit de caste, il s'abstenait de discriminer. Dans ma cellule, je l'utilisais aussi bien pour me débarbouiller et me doucher que pour ma toilette

intime, puis, quand venait l'heure du repas, je le voyais se remplir de dâl et de légumes, après quoi je m'en servais à la fois pour me désaltérer et me rincer la bouche. Un objet aussi précieux et susceptible de remplir tant d'offices divers ne peut exister que dans une prison anglaise. Pourtant, ce bol, que j'utilisais ainsi pour toutes les nécessités quotidiennes, devint l'instrument même de ma sâdhanâ. Aurai-je pu trouver ailleurs un guide qui m'aidât aussi bien que lui à surmonter tout sentiment de répulsion ?

Après la première phase de notre détention, quand nous fûmes tous réunis dans une pièce commune, mon « fonctionnaire » se vit ôter une partie de ses attributions, car les autorités nous fournirent un autre récipient pour la toilette intime, mais durant ce premier mois, et sans l'avoir cherché, j'avais appris à surmonter mon dégoût. Il semblait d'ailleurs que toute l'installation sanitaire ait eu pour but de nous enseigner la parfaite maîtrise de soi. La mise au secret, nous l'avons dit, compte parmi les peines les plus rigoureuses ; or, son principe de base, qui est de priver le prisonnier – autant que faire se peut – de plein air et de tout contact humain, se trouverait violé si les w.c. étaient situés au-dehors ; aussi avions-nous à notre disposition dans la cellule deux récipients goudronnés. Le matin et l'après-midi, le vidangeur venait les nettoyer. Quand nous nous rebellions ou réussissions à l'apitoyer, il venait plus souvent, mais si nous utilisions les seaux d'aisances à une heure insolite, il nous fallait, comme pénitence, supporter cette odeur nauséabonde durant plusieurs heures. Au cours de la seconde phase de notre incarcération, nous bénéficiâmes de certaines réformes, mais pour les Anglais, introduire une

réforme consiste simplement à apporter quelques correctifs aux lois et règlements, tout en maintenant dans leur intégrité les principes de base traditionnels. Bien entendu, une telle installation, et dans un espace aussi exigü, nous causait une gêne perpétuelle, particulièrement la nuit et à l'heure des repas. Il est vrai que disposer de w.c. tout près de la chambre à coucher représente, en bien des endroits, une des particularités de la civilisation occidentale, mais avoir réunis dans une petite pièce la chambre à coucher, la salle à manger et les w.c. *is too much of a good thing!** Pour nous autres Indiens, enracinés que nous sommes dans nos mauvaises habitudes, il nous est difficile de nous hausser à ce degré de civilisation !

Parmi nos articles de ménage, il nous faut citer aussi un seau de toilette, un bidon d'eau potable et deux couvertures. Le seau devait rester dans la cour et c'est donc là que je prenais ma douche. Au début – car tel ne fut pas le cas par la suite – j'eus la chance de ne pas manquer d'eau. Le détenu responsable de l'étable voisine m'en apportait autant que je voulais et, dans l'austérité de la vie de prison, chaque jour à l'heure du bain, j'éprouvais le même plaisir qu'un maître de maison qui satisfait son goût du luxe et du confort.

Pour les autres accusés, il en était autrement : il leur fallait se contenter d'un seau d'eau pour la douche, la vaisselle et la toilette intime, ce qui représentait déjà un luxe insigne qui nous était concédé uniquement parce que notre cas était à l'étude. Les prisonniers de droit commun, par

* « C'est trop de bonnes choses ! » (*En anglais dans le texte.*)

contre, ne disposaient pour leur bain que de deux ou trois bols d'eau. Selon un proverbe anglais, atteindre un état de bien-être physique est aussi difficile que de vivre dans l'amour de Dieu. Était-ce pour en démontrer le bien-fondé qu'on nous imposait un tel mode de vie, ou de peur que le plaisir du bain ne vînt gêcher une ascèse acceptée à contre-cœur? On ne peut se prononcer. Les prisonniers, eux, appelaient « toilette de corbeau » ce bain qu'ils devaient à la bienveillance des autorités.

Quant aux dispositifs concernant l'eau potable, ils étaient plus singuliers encore. Nous étions alors en été. Pas un souffle d'air ne pénétrait dans ma cellule; aussi les feux du soleil et la chaleur torride de ce mois de mai en faisaient-ils un four brûlant. Dans cette fournaise, pour étancher ma soif dévorante, je devais me contenter d'un bidon d'eau chaude. Je buvais, sans parvenir à me désaltérer; bien au contraire, je transpirais, et ma soif redoublait. Certains, par contre, disposaient d'une cruche de terre dans un coin de leur cour, et ils rendaient grâce au ciel, considérant cette faveur comme le fruit d'un ascétisme pratiqué en quelque vie antérieure. Les positivistes les plus endurcis devront admettre ici la part du destin : les uns avaient la chance de s'abreuver d'eau fraîche, les autres étaient condamnés à souffrir de la soif. Force de la fatalité! Il faut reconnaître, cependant, que les autorités se montraient tout à fait impartiales dans la répartition des bidons et des cruches.

Que j'eusse été ou non satisfait de mon sort, le docteur de la prison, lui, dans sa bienveillance, jugea la situation intolérable. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour me procurer une cruche, mais cela n'entrant pas dans ses

attributions, il ne put y parvenir. Ce fut bien plus tard seulement que le surveillant, sur son ordre, m'en apporta une, découverte je ne sais où. Dans l'intervalle, aux prises avec la soif durant de longs jours, j'avais appris, après un dur combat, à m'affranchir de ce besoin.

Dans cette étuve, deux couvertures grossières, confectionnées dans la prison, nous servaient de lit. Nous n'avions pas d'oreiller. Je me couchais sur l'une des couvertures et roulais l'autre en forme de traversin. Quand la chaleur devenait intolérable, je m'étendais à même la terre pour me rafraîchir. Je découvris alors la joie du contact avec la Terre, notre Mère, et la fraîcheur de son sein. Dans la prison, toutefois, ce contact, quelque peu rude, m'empêchait de dormir et m'obligeait à recourir de nouveau à ma couverture.

Les jours de pluie étaient jours de joie, mais ils avaient cependant leurs inconvénients : quand le vent soufflait en rafales et que l'orage, dans sa danse frénétique, soulevait des tourbillons de poussière, d'herbes et de feuilles, ma cage se trouvait inondée. Je devais alors me réfugier dans un coin de la cellule et y passer la nuit avec des couvertures trempées. Lorsque prenaient fin ces jeux de la nature, il me fallait quand même renoncer au sommeil jusqu'à ce que la terre fût sèche, et je n'avais plus alors qu'à me plonger dans mes pensées. En effet, le seul endroit sec se trouvait près des seaux d'aisances, mais étendre les couvertures de ce côté n'était guère engageant. Cependant, malgré ces multiples inconvénients, j'accueillais de bon cœur l'orage et la pluie, car le vent, en s'engouffrant dans ma cellule, dissipait la chaleur d'enfer qui y régnait.

Ce tableau de l'hôtel gouvernemental d'Alipore, et celui que j'en tracerai par la suite, n'ont pas pour but de faire connaître mes propres difficultés. Leur seul objet est de décrire les étonnantes conditions de vie des accusés et les tourments prolongés que devaient endurer des innocents dans cet Empire britannique si hautement civilisé.

Telles étaient donc les épreuves – bien concrètes – par lesquelles nous passions, mais ma foi inébranlable en la grâce de Dieu me permit de les surmonter. Seuls les premiers jours me furent pénibles : ensuite, et j'expliquerai plus tard de quelle façon, mon esprit s'éleva au-delà de la souffrance et celle-ci n'eut plus aucune prise sur moi. C'est pourquoi ces souvenirs de prison ne suscitent en moi ni émotion ni ressentiment ; en les évoquant je ne puis que sourire. Ce fut là d'ailleurs ma première réaction quand, affublé de l'étrange uniforme de la prison, je pénétrai dans ma cage et en contemplai l'installation : je ne pus m'empêcher de rire intérieurement. Ayant étudié l'histoire de l'Angleterre et observé le comportement actuel des Anglais, j'avais remarqué le côté étrange et énigmatique de leur caractère, aussi ne fus-je pas le moins du monde surpris ni affligé par leur attitude à mon égard. En général, ils se conduisaient envers nous de la façon la plus sordide. Nous étions tous fils de bonne famille, sinon fils de *zamindâr*. Certains d'entre nous, par leur naissance, leur éducation, leur personnalité, égalaient l'élite de la société anglaise ; nous n'étions accusés ni de crimes de droit commun, ni de vols, ni de brigandage, mais d'un complot de rébellion armée, d'une tentative d'insurrection pour libérer le pays d'un gouvernement étranger ; et pour étayer ces accusations, les preuves, pour beaucoup d'entre

nous, faisaient totalement défaut : nous avons été arrêtés sur une simple présomption de la police. Nous traiter alors comme de vulgaires malfaiteurs – des malfaiteurs, que dis-je, des animaux en cage auxquels on jetait une nourriture que des bêtes n’auraient pas touchée – et nous faire endurer la faim, la soif, la chaleur, la pluie et le froid, n’était pas à l’honneur de l’Angleterre ni de son gouvernement. Mais il s’agit là d’un défaut spécifique du peuple britannique. Bien que les Anglais soient naturellement chevaleresques, ils se conduisent comme des épiciers vis-à-vis de leurs ennemis ou de leurs adversaires. Cependant, je n’en étais point fâché ; bien au contraire, je me réjouissais qu’on ne fit aucune différence entre les prisonniers ordinaires – analphabètes pour la plupart – et nous, et j’offrais cette expérience en sacrifice d’amour à la Mère. Je me rendis compte que c’était là une occasion unique de m’élever au-dessus des dualités et de comprendre ce qu’était le yoga. De plus, j’appartenais au parti extrémiste pour qui la démocratie et l’égalité entre riches et pauvres constituaient un des principes fondamentaux de l’idéal national. Je me souvenais qu’au cours du voyage à Surât²⁵, pour mettre cette théorie en pratique, nous avons tous voyagé en troisième classe, et qu’arrivés au camp, les chefs du parti eux-mêmes ne s’étaient pas installés séparément, mais que nous avons tous dormi côte à côte. Riches et pauvres, brâhmanes, *vaishyas* et *shûdras*, Bengalis, Marathes, Pañjâbis ou Gujarâtis, nous couchions tous par terre, mangions tous ensemble dâl, riz et lait caillé : c’était, sur tous les points, l’apogée du *svadeshi*. Citadins de Calcutta et de Bombay fraîchement rentrés d’Angleterre, brâhmanes de Madras portant le *tilak* au front, tous se trouvaient

réunis dans un merveilleux esprit de fraternité. De même, durant mon séjour à Alipore, je partageais le sort de mes concitoyens, prisonniers avec moi : cultivateurs, forgerons, potiers et intouchables*. Nous recevions la même nourriture, passions par les mêmes épreuves, étions l'objet des mêmes marques de considération. Et je compris que cette égalité, cette unité, ce sentiment de fraternité nationale, étaient voulus par Celui qui demeure en toutes les créatures, le Seigneur Nârâyana, qui marquait ainsi de son sceau la mission de ma vie. Combien de fois alors, devant l'attitude pleine d'amour de mes compagnons de prison et l'impartialité de l'administration, mon cœur n'a-t-il pas tressailli d'allégresse comme à l'aube d'un jour nouveau ! Je sentais approcher l'heure où, dans un esprit de fraternité, toutes les classes de la société ne feraient plus qu'une seule âme sur le sol de l'Inde, autel de la Mère universelle, et se tiendraient devant le monde, le front haut.

L'*Indian Social Reformer* de Poona, s'emparant l'autre jour de certaines de mes paroles, pourtant claires, les ridiculisait en ces termes : « Nous constatons qu'en prison la Présence de Dieu s'obtient à bon marché. » Mesquinerie et prétention de l'homme qui toujours cherche à se distinguer, fier de sa petite science et de ses médiocres vertus ! Si Dieu ne se révèle pas dans les prisons, les ermitages et les âshrams, et dans le cœur de ceux qui souffrent, où donc se révélera-t-Il ? Dans les temples du Plaisir édifiés par les riches ? Sur la couche où se prélassent ceux qui

* Litt. : *dom-bagdi* : les éboueurs et ceux qui sont chargés de la crémation des morts.

ne cherchent que leur petit bonheur et qu'aveugle leur égoïsme ? Dieu ne regarde pas au savoir, au prestige, à la réussite extérieure et au degré de civilisation. Il se révèle aux affligés sous la forme de la Mère Toute-Compatissante et, sous la forme de Nârâyana, Il vient habiter le cœur de celui qui Lui a offert sa vie entière, de celui qui Le voit en chaque nation comme en son propre pays, qui Le voit en chaque homme, qu'il soit pauvre, misérable, pécheur ou réprouvé. Voilà pourquoi Il se donne à ceux qui sont emprisonnés pour avoir voulu servir leur patrie déchue, mais prête à se relever.

Après que le gardien eut installé dans ma cellule couvertures, écuelle et bol, et qu'il m'eut laissé seul, je m'assis et regardai autour de moi. La réclusion me semblait préférable ici à celle du dépôt de Lâl Bazar où la solitude, tel un corps gigantesque qui peut à son gré étaler ses membres, se trouvait accrue par l'immensité de la pièce. Ici, les murs avaient un visage ami : ils semblaient faits du Brahman Lui-même et je les sentais s'approcher de moi comme pour m'embrasser. Là-bas, malgré la haute fenêtre du premier étage, on ne pouvait ni voir le ciel ni même imaginer qu'il pût exister en ce monde des arbres, des plantes, des animaux, des oiseaux ou des habitations ; dans ma cellule, quand la porte de la cour était ouverte, il m'était possible, si je m'asseyais derrière les barreaux, d'apercevoir un espace libre et d'observer les allées et venues des prisonniers ; contre le mur de la cour, un arbre au feuillage bleuté me rafraîchissait le cœur et les yeux ; une sentinelle montait la garde devant les « Six cellules d'Arrêt », mais son visage et

le bruit familier de ses pas m'étaient aussi chers que s'il se fût agi d'un ami ; les prisonniers chargés de l'étable voisine passaient devant ma cellule pour mener paître les vaches, et ce tableau champêtre me comblait de joie.

Une merveilleuse leçon d'amour me fut donnée dans la solitude de cette prison. Avant mon emprisonnement, mon affection, même envers les êtres humains, se limitait au cercle étroit de mes relations personnelles, mais l'amour que l'on peut éprouver pour les bêtes m'était à peu près étranger. Je me souviens d'un poème de Rabindranâth Tagore, où le poète décrit merveilleusement l'amour profond d'un petit villageois pour son buffle. Ce poème, à ma première lecture, ne me toucha en aucune manière ; la description du sentiment me parut exagérée et artificielle ; si je le relisais maintenant, ce serait avec d'autres yeux. À Alipore, je découvris la profondeur que pouvait atteindre l'amour de l'homme pour toutes les créatures vivantes, et comment son cœur pouvait tressaillir de joie à la simple vue d'une vache, d'un oiseau, ou même d'une fourmi.

Mon premier jour de prison s'écoula paisiblement. Tout était si nouveau que mon esprit y trouvait un certain plaisir. Comparant les conditions présentes à celles du dépôt de Lâl Bazar, je m'estimai heureux et m'abandonnai entièrement à Dieu, si bien que la solitude ne me pesa pas. Même l'étrange aspect de la nourriture de la prison n'altéra pas mon état d'esprit : gros riz assaisonné de sa balle et pimenté de graviers, d'insectes, de cheveux et autres saletés ; dâl sans saveur, fortement allongé d'eau et, en guise de légumes, quelques herbes et plantes, tel était le menu. J'ignorais jusqu'alors qu'une nourriture

destinée à des êtres humains pût être aussi insipide, aussi peu consistante. L'aspect noirâtre et lugubre des herbes me fit frémir. J'en avalai deux bouchées et en pris congé respectueusement. On ne nous servait qu'un seul légume, et quand une certaine variété faisait son apparition, nous n'en voyions plus la fin. C'était à cette époque le règne des herbes. Les jours, les semaines, les mois passaient, mais invariablement, à nos deux repas, nous voyions apparaître le même riz, le même dâl, le même plat d'herbes. Non seulement ce menu ne variait jamais, mais son apparence même demeurait immuable : chaque jour il nous était donné de contempler la même forme impérissable et sans égale, sans commencement ni fin, au-delà de tout changement... et, aux deux *sandhyâ*, le prisonnier se trouvait obligé de reconnaître une étrange permanence à ce monde éphémère de *mâyâ*. Toutefois, grâce à la bonté du docteur, je fus à cet égard plus favorisé que les autres. Il me fit envoyer du lait de l'hôpital, ce qui m'épargna, certains jours, la vision de « l'Herbe ».

Ce soir-là, je me couchai de bonne heure, mais laisser les détenus jouir d'un sommeil paisible n'est pas de règle dans une prison ; ce serait susciter chez eux l'amour du confort ; aussi le règlement prévoyait-il l'appel des prisonniers chaque fois qu'avait lieu la relève, et le geôlier devait insister aussi longtemps qu'il n'obtenait pas de réponse. Parmi les gardes des « Six cellules d'Arrêt », nombreux étaient ceux qui répugnaient à cette consigne. La bienveillance et la sympathie des cipayes à notre égard – particulièrement des Hindusthânis²⁶ – l'emportaient sur leur sens strict du devoir. Certains, cependant, ne transigeaient

pas avec la discipline et, au milieu de la nuit, venaient nous réveiller pour prendre de nos nouvelles : « Tout va bien, Monsieur ? » demandaient-ils. Cet humour déplacé n'était pas toujours apprécié, mais je compris qu'ils ne faisaient qu'appliquer la règle en toute candeur. Durant les premiers jours, malgré mon irritation, je le supportai, mais finalement, pour protéger mon sommeil, je rabrouai le gardien et, quand je me fus fâché deux ou trois fois, on cessa de venir ainsi s'enquérir de mon sort au milieu de la nuit.

À quatre heures et quart, la cloche de la prison sonna le réveil des prisonniers de droit commun. Quelques minutes plus tard, la cloche retentit à nouveau. Les prisonniers devaient alors se mettre en ligne et, après s'être débarbouillés et avoir avalé un bol de *lafsi*, ils commençaient les corvées de la journée. Comme avec tout ce bruit de cloche il était impossible de dormir, je décidai de me lever. À cinq heures, la grille s'ouvrit ; je fis un brin de toilette, puis retournai m'asseoir dans ma cellule. L'instant d'après, on déposa à ma porte une écuelle de *lafsi* ; ce jour-là, je n'y touchai pas ; je me contentai de le regarder. Ce fut seulement quelques jours plus tard que je goûtai pour la première fois à cette nourriture insigne : il s'agissait de riz bouilli, non écumé, et ceci constituait tout notre petit déjeuner. Comme la Trimûrti, ce *lafsi* avait trois visages. Le premier jour, il revêtit l'aspect du Prâjña, le Seigneur de Sagesse : substance originelle et sans mélange, pure comme la forme immaculée de Shiva. Le second jour, il apparut sous la forme d'Hiranyagarbha, le Germe d'Or : cuit avec des pois, de couleur jaune, et doté de multiples vertus, il était connu sous le nom de *kit-churi*. Le troisième jour, il prit le visage du Virât, l'Être

Cosmique : agrémenté d'une touche de mélasse, de couleur indéfinissable, il s'avérait, dans une certaine mesure, digne d'être consommé par un être humain. Je renonçai à communier avec le Prâjña et Hiranyagarbha, jugeant qu'ils étaient inaccessibles à de pauvres mortels, mais il m'arriva parfois d'avalier deux bouchées du Virât ; méditant alors sur l'humanitarisme sans prix de la civilisation occidentale et les innombrables vertus de la monarchie britannique, je ne pouvais que m'extasier. Il faut ajouter que le *lafsi* était notre seul plat substantiel ; tout ce qu'on nous servait par ailleurs était totalement dépourvu de valeur nutritive ; y en aurait-il eu, le goût était tel qu'il fallait se sentir tenaillé par la faim pour parvenir à l'absorber, et encore, à force de persuasion et en se faisant violence.

Ce matin-là, je fis ma toilette à onze heures et demie. Les quatre premiers jours après mon arrestation, j'avais dû garder les vêtements que je portais en quittant la maison ; mais, ce jour-là, le vieux gardien responsable de l'étable voisine, un ancien prisonnier qui avait pour mission de me surveiller, prit ma chemise et mon *dhoti* et me procura un morceau de tissu large d'une coudée et demie dont je me couvris en attendant que mes vêtements fussent secs. Je n'avais pas à faire ma lessive ni ma vaisselle : un prisonnier qui travaillait à l'étable en était chargé. Le déjeuner avait lieu à onze heures ; pour éviter le voisinage des seaux d'aisances, je mangeais le plus souvent dans la cour, sous les feux du soleil d'été ; le geôlier ne s'y opposait pas. On nous servait à dîner entre cinq heures et cinq heures et demie, puis on mettait les verrous. À sept heures sonnait la cloche du soir. Le surveillant général faisait l'appel des

gardiens d'une voix tonitruante, après quoi chacun retournait à son poste. Alors le prisonnier, fatigué de sa journée, se réfugiait dans le sommeil, seul bonheur dont il pouvait jouir pendant sa captivité. C'était l'heure où le faible pleurait sur son sort ou sur les malheurs qui l'attendaient encore ; celle où le *bhakta*, dans la paix du soir, sentait la présence de Dieu et retrouvait sa joie dans la prière et la méditation. Gigantesque instrument de torture pour trois mille créatures de Dieu, déchues et mises au ban de la société, la prison d'Alipore se trouvait alors plongée dans le silence de la nuit.

J'apercevais rarement les autres accusés. Ils étaient incarcérés dans une autre section de la prison, derrière les « Six Arrêts », où se trouvaient deux rangées de cellules – quarante-quatre en tout – que l'on appelait pour cette raison les « Quarante-quatre Arrêts ». L'une de ces rangées leur avait été assignée, et c'est là qu'étaient emprisonnés la plupart d'entre eux. Mais eux n'étaient pas au secret ; ils vivaient à trois dans une même cellule. Un autre secteur de la prison comprenait quelques salles qui pouvaient héberger chacune jusqu'à douze prisonniers : tous ceux qui avaient la chance d'y être détenus s'en donnaient à cœur joie ; ils passaient leur temps agréablement en compagnie les uns des autres, ayant tout loisir de bavarder jour et nuit. L'un d'entre eux, cependant, avait été privé de cette joie : c'était Hemchandra Dâs. Je ne sais pourquoi, il avait, plus que nous tous, encouru la colère des autorités qui le redoutaient particulièrement. Aussi avait-il été isolé des autres et condamné au secret avec une rigueur toute spéciale. Selon

Hemchandra, la colère de la police provenait du fait qu'elle n'avait pu lui faire reconnaître sa culpabilité malgré tous les moyens mis en œuvre. Il avait donc été emprisonné dans une toute petite cellule dont même la porte extérieure, celle de la cour, restait toujours fermée. C'était là, je l'ai dit précédemment, le châtement suprême.

De temps à autre la police, amenant à sa suite des témoins d'origine, de castes et d'allures on ne peut plus différentes, leur faisait jouer la « Comédie de l'identification ». Nous devions nous mettre en rang devant le bureau, mêlés à des accusés étrangers à notre procès, puis les autorités appelaient les témoins. Cette cérémonie n'avait lieu que pour la forme, car parmi les autres prévenus, il n'en était pas un seul qui ait reçu une éducation quelconque ; aussi, lorsque nous nous tenions sur une même ligne, le contraste était si frappant qu'il eût fallu être le dernier des imbéciles, ou même être dépourvu de tout rudiment d'intelligence humaine, pour ne pas faire la différence à première vue. La vigueur, la vive intelligence qu'exprimaient le visage et l'allure des jeunes détenus inculpés dans « l'Affaire de la Bombe », tranchaient de la façon la plus saisissante avec le regard éteint et la tenue débraillée des autres prisonniers. Toutefois, cette revue ne nous déplaisait pas. Elle apportait une diversion à la monotonie de la captivité et c'était pour nous l'occasion d'échanger quelques mots. Ce fut lors d'une de ces séances que je revis mon frère Bârin pour la première fois depuis notre arrestation, mais nous ne pûmes rien nous dire ce jour-là.

Narendranâth Goswâmi²⁷ se trouvait le plus souvent près de moi, et c'est avec lui que je fis d'abord connaissance. C'était un jeune homme au physique agréable, au teint

clair, grand et fort, mais son regard avait quelque chose de fourbe, et rien dans ses propos ne révélait une véritable intelligence. À cet égard il différait beaucoup des autres : animés de généreuses aspirations, ceux-ci n'exprimaient dans l'ensemble que des pensées nobles et pures, et leur conversation témoignait toujours d'une intelligence aiguë et d'une grande soif de connaissance. Goswâmi, lui, était un esprit superficiel et parlait comme un sot, bien qu'avec vigueur et aplomb. Il était convaincu qu'il serait libéré. Il avait coutume de dire : « Mon père s'y connaît en matière de procès ; la police peut toujours essayer ! Même ma déposition ne pourra être utilisée contre moi ; il sera prouvé qu'on me l'a arrachée par la torture. » Je lui demandai : « Vous avez été entre les mains de la police ? Où sont les témoins ? » Sans se décontenancer, Goswâmi répliqua : « Mon père a jugé des centaines de cas ! Il ne lui sera pas difficile de trouver des témoins. »

Ce genre d'individu est le type même du délateur.

Nous avons parlé plus haut des souffrances et des épreuves qu'enduraient les prisonniers ; il faut préciser cependant que celles-ci étaient dues uniquement aux méthodes alors en vigueur dans la prison, mais que nul ne nous a jamais traités avec cruauté ou inhumanité. Au contraire, les responsables de la prison d'Alipore se montraient extrêmement courtois, équitables et bienveillants. S'il est un lieu où la souffrance des détenus ait jamais été allégée, où la bonté et la justice aient jamais atténué l'inhumaine barbarie d'un régime pénitentiaire européen, ce fut bien à Alipore sous le mandat de M. Emerson, le directeur anglais, qui du mal sut tirer le bien – et ceci, grâce à ses qualités exceptionnelles

et à celles du Dr Vaïdyanâth Chatterji, l'assistant bengali du médecin de l'hôpital. Le premier personnifiait l'idéal chrétien, presque éteint de nos jours en Europe ; le second était l'image vivante de la bonté et de la compassion qui sont l'essence même de l'hindouisme. Des hommes comme M. Emerson viennent rarement dans notre pays, et même en Angleterre, ils sont l'exception. Il incarnait toutes les vertus du gentleman chrétien : c'était un être pacifique, juste et judicieux, d'une bonté et d'une générosité rares ; incapable par nature de commettre la moindre impolitesse envers ses inférieurs, il les traitait toujours avec affabilité. Simple, loyal et maître de lui, il avait malheureusement un défaut : il manquait de compétence et d'esprit d'initiative ; il s'en remettait entièrement au gardien-chef et laissait les choses suivre leur cours.

Je ne pense pas toutefois que cette situation nous ait été très préjudiciable, car Yogendra Bâbu, le gardien-chef, était un homme capable sur qui l'on pouvait compter ; malgré une santé précaire (il était atteint de diabète), rien n'échappait à sa vigilance. Conscient de ce qu'attendait son chef, il veillait à ce que la justice fût respectée et ne tolérait pas la moindre cruauté, mais il n'avait pas la grandeur d'âme d'Emerson. Ce n'était qu'un fonctionnaire bengali qui, cherchant à contenter son patron, s'acquittait consciencieusement de sa tâche, comme un bon ouvrier. Dans ses rapports avec les autres, il faisait toujours preuve d'un grand calme et d'une politesse naturelle, mais à part cela il ne se distinguait par aucune qualité spéciale. Il était d'autant plus attaché à ses fonctions que le temps de sa retraite approchait. En effet, nous étions en mai, et il

espérait en bénéficier à partir du mois de janvier et jouir enfin d'un repos bien gagné. Aussi fut-il pris d'anxiété dès qu'il vit débarquer à Alipore les accusés de « l'Affaire de la Bombe ». Si ces jeunes Bengalis au sang chaud s'avisèrent un beau jour de faire quelque mauvais coup ! Cette pensée ne cessait de le tourmenter. « Plus que la longueur d'un pouce et j'arrive en haut du palmier ! » avait-il coutume de répéter. Pauvre de lui ! Il ne devait pas même dépasser la moitié d'un pouce !

À la fin du mois d'août, M. Buchanan vint inspecter la prison et en repartit satisfait. Débordant de joie, le gardien-chef s'exclama : « C'est la dernière visite de ce monsieur avant que je prenne ma retraite ; maintenant je n'ai plus rien à craindre pour ma pension. » Hélas ! comme l'homme est ignorant de son destin ! Et le poète a raison de dire : « La Providence a fourni deux aides puissantes à l'homme dans le malheur : elle a d'abord enveloppé son avenir des ténèbres les plus denses, puis, en manière de soutien et de consolation, elle l'a doté d'un espoir aveugle. » Quatre ou cinq jours après que le gardien-chef eut fait cette remarque, Goswâmi était assassiné par Kânaïlâl. Les visites de Buchanan se firent de plus en plus fréquentes ; elles eurent pour résultat le renvoi prématuré de Yogendra Bâbu qui mourut sous le coup du chagrin et de la maladie.

Si M. Emerson, au lieu de s'en remettre entièrement à un subordonné, s'était occupé en personne des affaires de la prison, il aurait pu, durant son mandat, apporter bien des améliorations et introduire de nombreuses réformes à Alipore. En effet, le peu qu'il faisait, il le faisait bien et, grâce à sa personnalité, la prison, tout en demeurant un lieu

de châtement sévère, ne fut jamais un enfer. Les effets de sa bonté subsistèrent même après son départ et, aujourd'hui encore, ses successeurs se sentent tenus de préserver un minimum de bienveillance.

Le Dr Vaidyanâth Chatterji exerçait à l'hôpital la même influence que Yogen Bâbu dans les autres sections de la prison : ils étaient l'un et l'autre « grands maîtres » dans leur domaine respectif. Le Dr Daly, patron du Dr Vaidyanâth, n'avait pas la bonté d'Emerson, mais c'était un homme avisé et on ne peut plus courtois. Il ne tarissait pas d'éloges sur la conduite paisible des jeunes accusés, leur bonne humeur et leur obéissance ; il plaisantait avec les plus jeunes et discutait philosophie, religion et politique avec les autres. D'origine irlandaise, il avait hérité des qualités de ce peuple généreux et idéaliste. Parfois, sous l'empire de la colère, il lui arrivait de rudoyer les prisonniers, mais il était incapable de méchanceté et, le plus souvent, aimait à rendre service. Par contre, il était tellement habitué aux ruses des prisonniers qui, fréquemment, simulaient la maladie, qu'il lui arrivait, par crainte de quelque supercherie, d'éconduire un vrai malade. Mais dès qu'il diagnostiquait une maladie réelle, il prenait un soin extrême de son patient et le traitait avec la plus grande bonté. J'eus une fois un peu de fièvre. C'était alors la mousson, et le vent, saturé d'humidité, s'engouffrait par les nombreuses ouvertures d'une immense véranda*. Je n'avais cependant aucune envie

* La véranda de la salle commune où Sri Aurobindo et les autres prisonniers furent plus tard transférés.

d'aller à l'hôpital ni de prendre des remèdes. En matière de maladie et de traitement, mes idées avaient changé, et je n'avais guère confiance dans les médicaments. Tant que la maladie n'était pas grave, je pensais qu'il valait mieux laisser faire la nature et que la guérison s'ensuivrait. De plus, je voulais vérifier la validité et l'efficacité de certaines pratiques yogiques, et me prouver à moi-même, contre les arguments de ma propre raison, qu'il était possible, par la seule force spirituelle, de neutraliser l'effet nocif des vents de mousson. Mais le docteur se faisait beaucoup de souci à mon sujet et, à force d'insistance, il me persuada d'aller à l'hôpital. Là, il se montra plein d'attentions et veilla à ce que mes repas fussent, autant que possible, pareils à ceux que j'aurais eus chez moi. Craignant que ma santé ne s'altérât si je restais durant la mousson dans les locaux de la prison, il souhaitait me garder confortablement à l'hôpital pendant quelque temps, mais je refusai et insistai pour retourner dans la salle avec les autres prisonniers. Cependant, il ne témoignait pas à tous la même bienveillance. Il redoutait particulièrement d'admettre à l'hôpital les jeunes gens d'aspect un peu trop vigoureux, même quand ils étaient malades. Il pensait à tort, que si quelque incident fâcheux devait survenir dans la prison, le coupable ne pourrait être qu'un de ces solides et remuants gaillards. Finalement, ce fut le contraire qui se produisit. Les auteurs du drame qui eut lieu à l'hôpital se trouvèrent être Satyen Bose dont le corps émacié était déjà miné par la maladie, et Kânailâl, malade lui aussi, et d'un naturel calme et silencieux.

Le Dr Daly avait donc de grandes qualités, mais l'inspirateur et le promoteur de son action bienfaisante était le

Dr Vaidyanâth. Jamais je n'avais rencontré un homme au cœur aussi généreux que lui, et je doute de pouvoir jamais rencontrer son égal. Il semblait être né pour faire le bien et rendre service. À peine entendait-il parler de quelqu'un qui souffrait, qu'il courait aussitôt le soulager ; rien ne lui était plus naturel. Dans cet asile de douleur, sur tous les malheureux il répandait, comme sur les damnés de l'enfer, la rosée bienfaisante du ciel. Si un besoin se faisait sentir, si l'on était victime d'une injustice ou d'inutiles tourments, le meilleur moyen d'y remédier était de faire appel au docteur ; et quand la chose était en son pouvoir, il n'avait de cesse qu'il n'ait réussi. De plus, Vaidyanâth Bâbu nourrissait en son cœur un profond amour pour son pays, mais sa qualité de fonctionnaire lui interdisait de manifester ses sentiments. Son seul défaut était un excès de compassion. Ce sentiment, répréhensible peut-être chez un employé de prison, est pourtant, sur le plan éthique, l'une des plus belles vertus humaines, celle qui est la plus chère à Dieu. Le docteur ne faisait aucune distinction entre les prisonniers de droit commun et les accusés du *Bande Mataram*. Il gardait à l'hôpital tous ceux qui souffraient, leur prodiguait ses soins et se refusait à les renvoyer avant qu'ils ne fussent complètement rétablis. Cette « faiblesse » fut la véritable cause de son licenciement. Après l'assassinat de Goswâmi, les autorités, reprochant au docteur son indulgence, le congédièrent injustement.

Ce n'est sans raison que je me suis attardé à dépeindre la conduite pleine d'humanité et de bonté des responsables de la prison. Il m'a paru nécessaire de faire connaître d'abord nos conditions de vie ; par la suite, je

tâcherai de mettre en évidence l'inhumaine cruauté du système pénitentiaire anglais ; mais de peur que certains lecteurs n'imputent cette cruauté aux membres du personnel, j'ai tenu à signaler les qualités de cœur des principaux d'entre eux, qualités dont de plus amples preuves seront données dans la suite de ce récit.

J'ai déjà dit quel avait été mon état d'esprit durant cette première journée de réclusion. Je dus passer quelques jours encore dans un isolement total, sans lecture, sans rien pour occuper mon temps ; puis, M. Emerson m'autorisa à faire venir de chez moi quelques livres, en même temps que des vêtements de rechange. J'empruntai à la direction de l'encre, une plume et du papier à lettres portant l'en-tête de la prison et j'écrivis à mon oncle, le directeur bien connu de *Sanjivanî*, le priant de m'envoyer, avec quelques vêtements indispensables, la Bhagavad-Gîtâ et les Upanishads. Ces deux livres mirent trois ou quatre jours à me parvenir et, dans l'intervalle, je fus à même de sonder l'abîme où nous plonge l'emprisonnement solitaire. Je compris comment, au cours d'une telle captivité, même l'esprit le plus ferme et l'intelligence la plus solide peuvent s'effondrer et se laisser gagner par la folie. Je réalisai en même temps la bonté infinie de Dieu qui, en me plaçant dans ces conditions, me donnait l'occasion exceptionnelle de m'unir à Lui. Avant ma détention, j'avais l'habitude de méditer une heure le matin et une heure le soir ; comme je n'avais rien d'autre à faire en prison, j'essayais de rester en méditation le plus longtemps possible, mais pour celui qui n'est pas entraîné, il n'est pas facile de maîtriser ses pensées et de garder

fixé sur un seul objet le mental toujours enclin à courir en tous sens. Néanmoins, j'arrivais à me concentrer durant une heure ou deux, après quoi mon esprit se rebellait et mon corps, lui aussi, se fatiguait. Je restais là, remuant toutes sortes d'idées, mais dans cette intolérable inaction, privé de tout contact humain, vide de tout sujet de réflexion, mon esprit peu à peu en venait à perdre le pouvoir même de penser. Je fus bientôt plongé dans un état où des milliers de pensées indistinctes semblaient tournoyer autour des portes de mon mental dont l'entrée restait bloquée. Quelques-unes, cependant, réussissaient à s'infiltrer : apeurées par le silence qui régnait, elles s'enfuyaient aussitôt. Cet état de flottement et de paralysie mentale commença à me torturer. Dans l'espoir que la beauté de la nature apaiserait mon esprit et serait un baume pour ma tête brûlante, je portais mes regards au-delà des barreaux de ma cellule ; mais dans une telle situation, l'homme peut-il trouver longtemps consolation dans la vue d'un seul arbre, d'un seul petit coin de ciel bleu et du morne spectacle de la prison ? Je regardais le mur : la vue de cette surface blanche et sans vie me plongeait dans un désarroi pire encore, et mon cerveau, n'ayant plus conscience que des affres de la claustration, se mettait à se débattre dans sa cage. Je m'asseyais en méditation, c'était peine perdue. Cette tension aiguë et sans profit m'épuisa davantage encore, et mon esprit, consumé par l'effort, se trouva réduit à un état de totale impuissance.

Plus tard, je jetai un coup d'œil autour de moi. J'aperçus alors, sur le sol de ma cellule, d'énormes fourmis noires qui s'affairaient autour d'un trou. Je passai quelque temps à observer leurs manœuvres laborieuses. Puis je remarquai,

non loin d'elles, une colonne de petites fourmis rouges que les noires attaquèrent et se mirent à exterminer. Je me sentis envahi de compassion pour ces pauvres fourmis rouges et j'essayai de les sauver du massacre en chassant les noires. J'avais enfin quelque chose à faire et de quoi m'occuper l'esprit. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi à secourir les fourmis, mais bientôt je me trouvai à bout de ressources et, de nouveau, je ne sus comment occuper ces journées interminables. Je me raisonnai, me forçai à réfléchir, mais comme les jours passaient, mon esprit commença à se révolter, puis à clamer sa détresse. Torturé par le temps qui pesait cruellement sur lui et le broyait dans son étau, semblable à celui qui, attaqué en rêve par un ennemi et prêt à mourir étranglé, se trouve dans l'incapacité de remuer bras et jambes, il n'avait plus même la force de haleter. Je m'étonnai de cet état. Certes, jamais je n'avais aimé rester oisif, mais bien souvent, profitant de ma solitude, il m'arrivait de demeurer plongé dans mes pensées. Mon esprit était-il devenu si faible que quelques jours d'isolement le troublaient à ce point? Sans doute, me dis-je, y a-t-il un monde de différence entre la solitude librement consentie et celle qui vous est imposée. Rester seul chez soi est une chose, être condamné à la réclusion par la volonté d'autrui en est une autre. Chez soi, on peut à loisir avoir recours à la compagnie de ses semblables; les livres avec toutes les beautés du langage et les connaissances qu'ils apportent, les voix chères des amis, leurs conversations, les bruits de la rue, les spectacles divers qu'offre le monde, sont là, tout proches, prêts à venir satisfaire l'esprit et réjouir le cœur. Mais en prison, soumis à des lois de fer, esclave de

la volonté d'autrui, il faut demeurer privé de tout contact. Selon un proverbe, seul un dieu ou un animal a la capacité de supporter la solitude, la maîtrise qu'elle implique n'est pas à la portée de l'homme. Auparavant je ne pouvais ajouter foi à ce dicton ; maintenant j'en saisis toute la vérité. Certes, même pour celui qui suit une discipline yoguïque, cette maîtrise n'est point aisée. La fin tragique de Bresci, qui assassina le roi d'Italie, me revint à l'esprit. Au lieu de l'exécuter, les juges, dans leur cruauté, le condamnèrent à sept ans de réclusion totale. Une année ne s'était pas écoulée que Bresci devenait fou. Pourtant, jusque-là, il avait supporté la solitude ! La fermeté de mon esprit était-elle moindre ? Je ne pouvais comprendre alors que Dieu jouait avec moi et que, tout en jouant, Il me donnait quelques leçons indispensables.

D'abord Il me montra par quel processus mental le prisonnier condamné au secret court à la folie ; Il me permit ainsi de prendre conscience de l'inhumaine cruauté de ce genre d'incarcération et fit de moi un adversaire acharné du système pénitentiaire européen ; je devais donc tenter, dans la mesure de mes moyens, de détourner de cette barbarie ceux qui, en Inde comme partout ailleurs, en portaient la responsabilité, et les amener à instituer un régime pénitentiaire plus clément. Je me souviens qu'à mon retour d'Angleterre, il y a quinze ans, j'avais commencé à écrire dans l'*Indu Prakash* de Bombay une série d'articles virulents contre les méthodes de pétition du Congrès. Constatant l'influence qu'ils avaient sur la jeunesse, Govinda Rânade²⁸ (aujourd'hui décédé), chercha à y mettre fin. Dès notre premier entretien, et pendant une demi-heure, il m'exhorta à

renoncer à ces écrits et, pour me dissuader, me conseilla d'entreprendre quelque autre travail pour le Congrès. Il souhaitait que je m'occupe de la réforme du système pénitentiaire. Cette suggestion inattendue me surprit autant qu'elle me déplut et je la repoussai. J'ignorais alors que c'était là le signe d'un avenir lointain, et qu'un jour le Seigneur Lui-même, en me gardant une année en prison, me ferait comprendre l'inefficacité et la cruauté du régime en vigueur, ainsi que l'urgence d'une réforme. Toutefois, je me rendis compte qu'étant donnée la situation politique, on ne pouvait guère s'attendre à une quelconque amélioration ; mais dans ma cellule, face à ma conscience, je m'engageai à en faire sentir la nécessité et à démontrer que l'Inde, une fois libre de disposer d'elle-même, se devrait de rejeter les tares d'une civilisation étrangère.

Je compris aussi la seconde intention du Seigneur : en me faisant prendre conscience de la faiblesse de mon esprit, Il voulait que je m'en libère à jamais, car celui qui aspire à l'état yogique doit accueillir d'un cœur égal aussi bien la solitude absolue que la vie au sein de la multitude. En quelques jours cette faiblesse disparut et, aujourd'hui, il me semble que vingt années de solitude ne pourraient m'ébranler. Ainsi Celui qui est Toute-Bonté, du pire fait naître le meilleur.

Il voulait aussi me prouver – et c'était Son troisième dessein – que dans ma pratique du yoga je n'arriverais à rien par mes propres forces. Une foi illimitée, un don de soi total, tel est le chemin qui conduit à la Réalisation. Le seul but de ma quête devait être d'apprendre à recevoir et utiliser pour l'œuvre divine la force, la joie et la réalisation que,

dans Sa grâce, Dieu m'accorderait. Du jour où les ténèbres de mon ignorance commencèrent à se dissiper, tous les événements du monde m'apparurent comme l'expression même du Bien, forme miraculeuse et infinie du Seigneur Vishnu. Il n'est point d'événement, grand ou petit, voire insignifiant, d'où ne découle quelque bien ; souvent même, une seule action Lui permet d'accomplir plusieurs desseins. Que de fois ne voyons-nous dans le monde que le jeu d'une force aveugle ! Nous appelons gaspillage les procédés de la Nature, nions l'omniscience du Seigneur et accusons injustement la divine Intelligence. Mais la Shakti divine n'agit jamais aveuglément ; Dieu ne gaspille pas une parcelle de Sa force ; bien plus, la maîtrise qu'Il déploie pour produire, avec un minimum de moyens, une abondance de résultats, dépasse l'imagination humaine.

Je passai ainsi quelques jours, torturé par cette apathie mentale. Un après-midi, alors que j'essayais de réfléchir, des pensées me vinrent de nouveau à l'esprit, mais subitement, elles se firent si décousues, si incohérentes que je crus être sur le point d'en perdre le contrôle. Revenant ensuite à mon état normal et me souvenant de ce qui s'était passé, je constatai que ma raison ne s'était ni éclipsée ni égarée un seul instant, même si son contrôle sur la pensée s'était trouvé momentanément aboli ; bien mieux, elle avait, semblait-il, observé très calmement cet étonnant phénomène mental. Sur le moment, je n'avais pu m'en rendre compte. Terrifié à l'idée de devenir fou, je m'étais mis à prier Dieu de toutes mes forces, Le suppliant de me préserver de la folie. Au même instant, une fraîcheur bienfaisante avait envahi mon cœur, puis une sensation de douceur, de

calme, de bien-être souverains, de bonheur tel que je n'en avais jamais ressenti en cette vie, s'était répandue en moi, apaisant le feu qui me consumait. Et comme l'enfant qui dort, confiant, sur le sein de sa mère, je reposais sans crainte dans les bras de la Mère du monde. Ce jour marqua la fin de mes tourments. Par la suite, il m'a parfois été pénible de me sentir ainsi encagé, et la solitude, l'inactivité, m'ont bien souvent pesé; les douleurs physiques, la maladie, elles non plus, ne m'ont pas été épargnées et, au cours de mon yoga, il m'a fallu traverser des périodes arides, mais grâce à la force intérieure que Dieu me donna soudainement ce jour-là, toutes les souffrances passaient sans laisser de trace en moi. Ma raison, éclairée, parvenait à les rejeter et trouvait ainsi force et joie au sein même de la douleur. La souffrance glissait sur moi comme une goutte d'eau sur la feuille de lotus; aussi, quand les livres que j'avais demandés me parvinrent, ils ne m'étaient plus aussi indispensables et, même sans eux, j'aurais pu tenir.

Bien que l'histoire de ma vie intérieure ne soit pas le sujet de ces articles, j'ai préféré mentionner ces expériences, car elles permettent de comprendre que ma longue captivité ait pu s'écouler dans la joie. Sans doute est-ce pour cela que Dieu me fit traverser ces épreuves. Il fit se dérouler dans mon esprit, à la manière d'une pièce de théâtre, les phases successives de la démence, mais il me préserva de la folie et permit à ma raison de demeurer spectatrice impassible de ce drame. Cette expérience me fortifia; ma sympathie et ma compassion pour les victimes de la cruauté humaine s'accrurent encore, et je réalisai également l'efficacité et le pouvoir extraordinaire de la prière.

Plus tard, le Dr Daly et le sous-directeur vinrent presque chaque jour bavarder avec moi dans ma cellule. Je ne sais pourquoi, j'avais dès le début gagné leur sympathie et j'étais l'objet d'une attention spéciale de leur part. Je parlais peu, je me contentais de répondre à leurs questions. Quand ils abordaient un sujet de conversation, j'écoutais en silence ou disais quelques mots insignifiants, puis je me taisais. Malgré tout, ils continuaient à me rendre visite. Un jour M. Daly me dit : « Je me suis arrangé avec le sous-directeur pour obtenir du patron l'autorisation de vous laisser vous promener devant les « Arrêts », le matin et l'après-midi. Je n'aime pas vous voir toute la journée confiné dans cette cellule ; ce n'est bon ni pour le corps ni pour l'esprit. » À partir de ce jour, je pus me promener en plein air. L'après-midi je marchais dix, quinze, vingt minutes, mais le matin je restais dehors une heure, parfois même deux. Je n'étais soumis à aucune règle stricte pour la durée de ces sorties et ces instants m'étaient infiniment précieux. Les ateliers de la prison d'un côté, l'étable de l'autre, telles étaient les frontières de mon petit royaume. Des ateliers à l'étable, de l'étable aux ateliers, je récitais tout en marchant les immortels mantras des Upanishads et découvrais dans leur profondeur une source de lumière et de force ; ou bien j'observais les allées et venues, les activités des prisonniers, et j'essayais alors de réaliser cette vérité essentielle : *sarvaghate nârâyana*, Nârâyana est dans toutes les choses – dans les arbres, les bâtiments, les murs, les hommes, les animaux, les oiseaux, les métaux et la terre ; *sarvam khalvidam brahma*, tout ceci est en vérité le Brahman. Je répétais ce *mantra*, cherchant à me pénétrer

de cette réalité à la vue de toute chose. Peu à peu, mon état d'esprit devint tel que la prison cessa d'être une prison. Ce haut mur, ces barreaux de fer, cette paroi blanche, cet arbre aux feuilles bleutées qu'illuminaient les rayons du soleil, tous ces objets ordinaires ne me semblaient plus inanimés ou insensibles, mais au contraire doués de vie, habités par une Conscience qui emplissait tout, et j'avais l'impression que toutes ces choses m'aimaient et voulaient m'étreindre. Hommes, vaches, fourmis, oiseaux, passaient, volaient, chantaient, en somme jouaient le jeu de la Nature ; mais au-dedans, immergée dans une béatitude pleine de paix, se tenait une Âme, pure, vaste, détachée. Il me semblait parfois que le Seigneur se tenait debout sous l'arbre et jouait de la flûte, de Sa flûte de Joie, et mon cœur se sentait irrésistiblement attiré par la douceur de ses notes. J'avais toujours le sentiment que quelqu'un m'entourait de ses bras, me pressait contre son sein et, à mesure que cet état d'âme se développait en moi, une paix immense, indicible, une paix immaculée m'envahissait et prenait possession de moi. L'écorce qui recouvrait mon cœur se détacha, laissant couler un flot d'amour vers toutes les créatures. En même temps, bonté, compassion, non-violence, toutes ces qualités sâttviques se mirent à fleurir en moi, dominant ma nature plutôt râjasique. Et plus elles s'épanouissaient, plus ma joie grandissait, et plus cet état de paix inaltérable s'approfondissait. L'inquiétude que pouvait me causer le procès s'était dissipée dès le début, mais à présent j'éprouvais au contraire le sentiment que c'était Dieu, dans Sa toute-bonté, qui m'avait, pour mon bien, amené en prison. Je serais acquitté, libéré, j'en avais

la ferme conviction. Et à partir de ce jour, je ne souffris plus de mon emprisonnement.

Tandis que cette paix m'envahissait, les séances s'ouvrirent au tribunal. Tout d'abord je fus fortement ébranlé quand je me trouvai soudain projeté du silence de la prison dans le brouhaha du monde extérieur. L'équilibre de ma sâdhanâ s'en trouva compromis. Mon esprit se refusait à écouter, pendant cinq heures d'affilée, des débats insipides et assommants. Assis dans la salle du tribunal, je m'efforçais tout d'abord de poursuivre ma discipline spirituelle, mais faute d'entraînement, tout ce qui s'offrait à ma vue, le moindre bruit, tout détournait mon attention. Au milieu de ce tumulte, mes efforts demeuraient vains. Par la suite un changement s'opéra en moi : je parvins à me détacher du spectacle que j'avais sous les yeux et des bruits environnants, et j'acquis la capacité de tourner vers l'intérieur tout mon pouvoir de réflexion. Mais durant les premières séances du procès, il n'en fut pas ainsi, car je n'étais pas encore capable d'une véritable concentration ; c'est pourquoi j'abandonnais mes vaines tentatives et regardais autour de moi ; quand parfois je voyais le Seigneur dans tous les êtres, je me sentais comblé. Le reste du temps, j'observais les faits et gestes de mes compagnons de malheur, prêtais l'oreille à leurs conversations, ou bien je pensais à autre chose. Il m'arrivait aussi d'écouter les dépositions des témoins et les déclarations de M^e Norton qui, certes, en valaient la peine ! Je m'aperçus que s'il m'était devenu facile, et même agréable, de passer le temps dans la solitude de la prison, il n'en était pas de même au

milieu de la foule et dans ce jeu de vie et de mort qu'était notre procès. Ces heures au tribunal étaient mortellement ennuyeuses, cependant c'était plaisir de voir la gaieté des jeunes accusés, de les entendre rire ou plaisanter. Mais quand sonnaient quatre heures et demie, nous remontions joyeusement dans la voiture cellulaire qui nous ramenait à la prison.

La joie qu'éprouvaient les prisonniers à se revoir après deux semaines de captivité et à retrouver le contact des hommes libres ne connaissait pas de bornes. À peine avaient-ils pris place dans le fourgon qu'une cascade de rires et de paroles jaillissait de toutes les lèvres, et ce flot ne tarissait pas une seconde durant les dix minutes du trajet. Les premiers jours nous fûmes escortés au tribunal avec tous les honneurs. Un peloton de policiers anglais nous accompagnaient, revolver au poing ; au moment de monter en voiture, nous étions encadrés par un autre groupe d'hommes armés qui suivaient le fourgon au pas cadencé et nous encadraient de nouveau à l'arrivée. À la vue de tout cet appareil, un spectateur non averti devait se demander : « Tous ces joyeux drilles seraient-ils de redoutables guerriers ? Il faut qu'ils aient du cœur au ventre pour qu'on les croie capables, les mains nues, de percer ce rempart de policiers et de soldats anglais. C'est sans doute pour cela qu'on leur fait l'honneur d'une pareille escorte ! »

Pendant quelques jours, le même cérémonial fut observé, puis, peu à peu, l'effectif de notre garde d'honneur diminua pour se réduire finalement à trois ou quatre policiers qui nous emmenaient au tribunal et nous ramenaient à la prison.

Au retour, lorsque nous étions descendus de voiture, ils cessaient pour ainsi dire de nous surveiller, et nous reprenions le chemin de nos cellules, comme des gens qui rentrent de promenade et regagnent librement leurs pénates. Devant ce laisser-aller, le commissaire et les inspecteurs de police finirent par s'emporter : « Les premiers jours, on avait une garde de vingt-cinq à trente policiers, et maintenant il y en a à peine quatre ou cinq ! » Ils les rappelèrent à l'ordre, leur ordonnèrent de resserrer la surveillance ; pendant les quelques jours qui suivirent, notre escorte compta deux policiers de plus, après quoi elle se réduisit de nouveau. Nos gardes du corps, eux, considéraient ces « dévots de la Bombe » comme des gens bien inoffensifs qui n'avaient pas la moindre intention de s'évader ni d'attaquer ou de tuer qui que ce fût, et sans doute pensaient-ils que cette corvée leur faisait perdre un temps précieux.

Les premiers jours nous fûmes régulièrement fouillés à l'entrée et à la sortie du tribunal, ce qui nous procurait le plaisir d'être palpés par les douces mains du policier, mais à part cela, personne n'avait rien à gagner ni à perdre à cette inspection. De toute évidence, nos gardes éprouvaient le plus grand scepticisme sur la nécessité de cette pratique que l'on interrompit au bout de quelques jours. Nous pûmes alors emporter sans crainte tout ce que nous voulions : livres, pain, sucre, etc., d'abord en cachette, ensuite ouvertement. Les sentinelles s'étaient vite convaincues que nous ne risquions pas de lancer une bombe ou de tirer un coup de revolver. Toutefois, il restait une inquiétude que nos gardes ne parvenaient pas à bannir de leur esprit : celle que l'un de nous, soudain animé d'une

intention diabolique, n'aille jeter ses sandales de bois à la tête d'un des augustes magistrats. C'eût été la fin de tout ! C'est pourquoi, sans doute, il était strictement interdit de pénétrer dans la salle avec ses chaussures et, sur ce point-là, notre garde était perpétuellement sur le qui-vive : jamais semblable vigilance n'avait été observée pour les autres mesures de sécurité.

Le procès se déroulait de façon singulière. Juges, avocats, témoins, accusés, dépositions, documents, tout avait quelque chose d'étrange. Jour après jour, j'observais la procession ininterrompue des témoins, la masse des documents²⁹, la mimique du procureur, le manque de sérieux, l'agitation et le comportement infantile des magistrats, et l'attitude étonnante des accusés. Devant ce spectacle, il me semblait souvent que nous nous trouvions, non pas dans la salle d'un tribunal anglais, mais sur une scène de théâtre ou au royaume de la fiction, dans quelque monde imaginaire. Laissez-moi décrire brièvement les étranges habitants de ce royaume.

Dans cette comédie, l'avocat de la Couronne, M^e Norton, tenait le premier rôle. Non seulement acteur principal, mais auteur de la pièce et metteur en scène, il servait même de souffleur aux témoins. Il est rare de rencontrer ici-bas un génie aussi universel. M. Norton venait de Madras, ce qui pouvait expliquer son ignorance des règles de civilité et pratiques en vigueur dans le cercle des avocats bengalis. D'autre part, il avait été à une certaine époque un des chefs du Congrès national ; peut-être était-ce cela qui le rendait incapable de supporter la moindre contradiction ;

quiconque s'opposait à lui, se voyait aussitôt puni : telle est la nature du lion. Je ne sais si M. Norton avait été « le Lion du Conseil municipal de Madras », mais il était sans aucun doute le lion du tribunal d'Alipore. À dire vrai, ce n'était pas l'étendue de sa science juridique (aussi rare que la neige en été) qui aurait pu éblouir son auditoire, mais son débit intarissable, ses périodes cadencées, son sens stupéfiant du mot qui frappe, susceptible de donner du poids aux plus futiles témoignages, l'audace de ses assertions gratuites ou mal fondées, le pouvoir d'intimidation et l'espèce de fascination qu'il exerçait sur les jeunes avocats, au point de leur faire prendre le blanc pour le noir, en un mot, son incomparable génie oratoire, ne pouvait que subjuguier son auditoire.

Les brillants avocats peuvent être classés en trois catégories : tout d'abord, ceux qui parviennent à influencer l'esprit des juges par leur connaissance des lois, la précision de leurs exposés, la subtilité de leurs analyses ; ensuite, ceux qui, à force d'astuce, réussissent à extorquer la vérité aux témoins et à gagner à leur point de vue les jurés et les juges par leur habileté à présenter les faits et à examiner les points litigieux ; enfin, ceux qui confondent les témoins par le flot de leurs paroles et leur puissance oratoire, les terrorisent par leurs menaces, embrouillent tout à plaisir, désarçonnent juges et jurés et, simplement parce qu'ils ont le verbe haut, réussissent à gagner la partie. M. Norton, sans aucun doute, tenait la tête de cette troisième catégorie. En fait, cette façon d'agir n'a rien de répréhensible. L'avocat doit faire son métier : il est payé pour les services qu'il rend et estime qu'il doit satisfaire

son client. Or, le système judiciaire anglais est tel qu'au cours d'un procès ni la défense ni l'accusation ne cherchent à découvrir la vérité, mais à faire triompher leur cause par n'importe quel moyen. C'est donc vers ce but que doit tendre un avocat s'il ne veut pas manquer à son devoir. Et si Dieu ne vous a pas doté de qualités exceptionnelles, il faut se servir de celles que l'on possède en les utilisant au maximum et gagner le procès coûte que coûte. En la circonstance, M^e Norton remplissait parfaitement son devoir. L'État lui versait mille roupies par jour, et si cette dépense était faite en vain, le trésor public se trouverait lésé; aussi M. Norton s'employait-il corps et âme à éviter que celui-ci ne souffrît le moindre dommage. Pourtant, quand il s'agit d'un procès politique, le code pénal britannique prévoit certains égards vis-à-vis des accusés, engage à une attitude libérale envers eux et recommande que de simples présomptions ou des preuves douteuses ne soient pas retenues contre eux. Si M^e Norton avait gardé en mémoire cet article du code, je ne pense pas que le procès en aurait souffert; de plus, des innocents n'auraient pas eu à endurer les peines de la réclusion, et la vie d'un être aussi inoffensif qu'Ashok Nandi³⁰ aurait pu être sauvée. La nature léonine de Maître Norton fut sans doute à la racine de tout le mal. De même que Plutarque, Holinshed et Hall fournirent à Shakespeare la matière de ses pièces historiques, de même la police avait-elle procuré au Shakespeare de notre pièce les matériaux de cette tragicomédie qu'était notre procès. Il existait cependant une différence entre Shakespeare et Norton. Shakespeare, de temps à autre, laisse de côté certains éléments; M^e Norton, lui, n'en omettait aucun: de bon ou

de mauvais aloi, vrai ou faux, cohérent ou incohérent, du plus petit jusqu'au plus grand, il utilisait tous ceux qui lui tombaient sous la main. Ajoutant, de surcroît, une foule d'hypothèses, de déductions et de suggestions, toutes de son cru, il forgeait une si parfaite intrigue que Shakespeare, Defoe, les meilleurs poètes et romanciers, auraient dû s'avouer vaincus devant ce Maître. Un critique serait tenté de comparer cette intrigue, qui comportait une dose infinitésimale de preuves et des tonnes d'hypothèses, à la note d'hôtel de Falstaff, où un petit pain d'un sou figurait à côté de gallons de vin. Mais ce critique se trouverait néanmoins dans l'obligation de louer la construction de l'ouvrage et l'art de la composition.

Avoir été choisi par M. Norton comme le héros de sa pièce me causait un plaisir infini. Tel Satan dans le *Paradis Perdu* de Milton, j'étais, dans l'intrigue de M. Norton, *the bold bad man**, doué d'une sagacité peu commune et capable de tout, le centre de la grande rébellion née de son imagination. J'étais l'alpha et l'oméga du mouvement nationaliste, son créateur et son soutien, l'homme qui s'appliquait à saper les fondements de l'Empire britannique. Dès qu'un écrit vigoureux, rédigé en parfait anglais, lui était présenté, Norton bondissait en criant : « Aurobindo Ghose ! » Tout ce qui, dans le mouvement, portait la marque d'une organisation légale ou illégale, tous les résultats imprévus, tout était l'œuvre d'Aurobindo Ghose ; et toute action, si légitime qu'elle pût paraître, si elle était l'œuvre d'Aurobindo Ghose, devait sûrement recéler quelque dessein illicite. Sans doute

* « Le personnage audacieux et malfaisant. » (*En anglais dans le texte.*)

était-il convaincu que, si je n'avais pas été arrêté, l'Inde des Anglais aurait été anéantie en l'espace de deux ans. Il était au comble de la joie quand il découvrait mon nom sur un bout de papier. Il s'empressait alors de déposer cette inestimable preuve aux pieds sacro-saints de notre juge. Il est vraiment regrettable que je ne sois pas un *avatâr* : Norton, par son incessante concentration sur ma personne et sa dévotion à mon égard, aurait certainement atteint la libération, et ainsi les dépenses de l'État et la durée de notre emprisonnement se seraient trouvées réduites.

Quand, à la fin du procès, la preuve de mon innocence fut établie, l'histoire imaginée par Norton se trouva entièrement dépouillée de sa beauté et de son éclat. En éliminant ainsi Hamlet de la tragédie de Hamlet, notre juge Beachcroft³¹, qui vraiment ne savait pas apprécier les belles choses, défigura la plus sublime épopée du vingtième siècle. Dès que l'on accorde au critique le droit de modifier une œuvre littéraire, il faut s'attendre à ce piteux résultat.

M^e Norton avait une autre raison de se sentir ulcéré : certains témoins, par trop prosaïques, refusaient catégoriquement de faire cadrer leurs dépositions avec l'intrigue qu'il avait échafaudée. Rouge de colère, il les fustigeait en poussant des rugissements qui glaçaient d'effroi le cœur de ces malheureux. Mais ce juste et irrépressible courroux n'était-il pas celui-là même qu'éprouve, à bon droit, un poète lorsqu'on déforme ses écrits, ou un metteur en scène lorsque les gestes, la voix, la déclamation de l'acteur vont à l'encontre de ses directives ?

Cette sainte colère était à l'origine de ses prises de bec avec M^e Bhuban Chatterji. Jamais je n'avais rencontré

quelqu'un qui manquât à ce point de sens artistique et de savoir-faire. Quand M^e Norton, simplement pour obtenir un effet poétique, balayait toute distinction entre ce qui avait ou n'avait pas trait à l'affaire, afin d'établir de force une preuve quelconque, M^e Chatterji se levait régulièrement pour la réfuter, la traitant d'irrecevable et hors de propos. Il était incapable de comprendre que M^e Norton recourait à un témoignage, non parce qu'il constituait une preuve en soi, mais parce qu'il s'adaptait à la pièce qu'il avait montée. Devant ce manque de tact, non seulement Norton, mais M. Birley³² s'emportaient. Un jour, M. Birley s'adressant à M. Chatterji, s'écria d'un ton pathétique : « *Mr. Chatterji, we were getting on very nicely before you came.** » Et pour cause ! Si, lors de la représentation, quelqu'un soulève des objections à chaque mot, le spectacle ne peut se dérouler, et tout le charme est rompu.

Si M^e Norton était l'auteur de la pièce, son protagoniste et son metteur en scène, on peut dire que M. Birley, lui, en était le producteur. D'origine écossaise, il faisait honneur à sa race. Son apparence physique rappelait en tous points l'Écosse : il était si blanc, si grand, si maigre ! À voir sa toute petite tête au bout de cette longue perche, on imaginait aussitôt un petit Ochterlony³³ juché au sommet de la colonne qui lui est dédiée, ou une noix de coco bien mûre dont on aurait couronné l'obélisque de Cléopâtre. Ses cheveux étaient d'un blond roux et sa physionomie semblait encore figée par tout le froid et la glace de l'Écosse. Pour qu'on ne puisse

* « M. Chatterji, avant votre arrivée, tout allait très bien. » (*En anglais dans le texte.*)

mettre en doute l'économie de la Nature, il aurait fallu qu'un être d'une taille aussi démesurée fût pourvu d'une intelligence en proportion. Sur ce point, hélas ! la déesse Nature, lors de la création de Birley, avait, semblait-il, fait preuve d'insouciance ou de quelque distraction. Décrivant cette économie de la Nature, le poète anglais Marlowe parle d'*infinite riches in a little room** ; mais à voir Birley, on éprouvait le sentiment contraire : *infinite rooms in little riches**. Il était pénible de rencontrer si peu d'intelligence dans un si grand corps et, à la pensée que quelques personnages de son espèce pouvaient à eux seuls gouverner trois cent millions d'Indiens, il ne restait qu'à s'incliner devant la grandeur de l'Angleterre et l'efficacité de son administration.

La compétence de M. Birley se révéla clairement au cours du débat contradictoire mené par Shrî Byomkesh Chakravarty. Lorsque celui-ci lui demanda quand l'affaire avait été remise entre ses augustes mains et comment l'instruction avait été conduite, Birley fut pris de vertige. Incapable de répondre malgré toutes ses années d'expérience de la magistrature, il essaya de s'en tirer en abandonnant la solution du problème à M. Chakravarty. Quand donc M. Birley avait-il été saisi de l'affaire ? Cette question demeure une des énigmes du procès. Les appels pathétiques qu'il adressait à M. Chatterji, et que j'ai mentionnés plus haut, donnent une idée de la façon dont il dirigeait un procès. Norton semblait l'avoir envoûté par la magie de son éloquence et l'étendue

* *Infinite riches in a little room* : « des richesses infinies dans un petit espace. » *Infinite rooms in little riches* : « des espaces infinis pour peu de richesses. » (*En anglais dans le texte.*)

de son savoir. Birley suivait si humblement la voie tracée par Norton, opinant du bonnet chaque fois que celui-ci émettait une opinion, riant quand il riait, s'emportant quand il s'emportait ! Devant une attitude aussi innocente et puérile, on était saisi parfois d'une tendresse toute paternelle. Birley, en effet, se comportait comme un petit garçon. Il nous était difficile de penser à lui comme à un magistrat. Il faisait plutôt songer à un écolier qui, soudain nommé instituteur, aurait dû s'asseoir au bureau de son maître : c'est ainsi qu'il menait les débats. Quelqu'un se montrait-il désagréable avec lui ? Il le punissait comme l'aurait fait un maître d'école. Lorsque certains d'entre nous, fatigués de cette comédie, échangeaient quelques mots, M. Birley les réprimandait comme des élèves indisciplinés. S'ils faisaient la sourde oreille, il leur donnait à tous l'ordre de se lever et de rester debout et, s'ils n'obtempéraient pas sur-le-champ, il avait alors recours aux gardes de service. Nous étions tellement accoutumés à ce comportement de maître d'école que, lorsqu'une dispute éclatait entre Birley et M^e Chatterji, nous nous attendions à chaque instant à ce que M. l'Avocat, lui aussi, soit condamné à rester debout. Mais Birley lui infligeait le châtement opposé : « Asseyez-vous, M. Chatterji ! » hurlait-il, remettant à sa place ce mauvais élément fraîchement débarqué à l'école d'Alipore. Et quand, au cours des débats, l'avocat soulevait des objections, Birley lui imposait silence comme un instituteur fait taire un élève, si celui-ci l'accable de trop de questions.

Certains témoins avaient le don d'exaspérer Norton. Lorsqu'il voulait prouver que tel écrit était de la main de tel ou tel accusé et que le témoin balbutiait : « Non... ce n'est

pas tout à fait la même écriture... mais c'est peut-être bien ça quand même... c'est difficile à dire... » (nombreux étaient ceux qui répondaient ainsi), Norton ne se contenait plus. Grondant, vociférant, menaçant, il s'efforçait par tous les moyens d'obtenir la réponse désirée. En désespoir de cause, il demandait : « Mais enfin vous avez bien une opinion ! Est-ce oui ou est-ce non ? » Mais le témoin ne pouvait répondre ni oui ni non. Chaque fois repris par ses hésitations, il redonnait invariablement les mêmes réponses, s'efforçant de faire comprendre à Norton qu'il n'avait pas d'opinion ; et il restait là à balancer entre le pour et le contre. Pour Norton, ce manque de précision était inadmissible. De nouveau, dans un grondement de tonnerre, la redoutable question venait s'abattre comme la foudre sur la tête du témoin : « Allons Monsieur, allons, quelle est votre opinion ? » Gagné par la fureur de Norton, Birley hurlait de sa chaire : « *taumar bisswash ki atché ?* »* Le pauvre témoin était pris entre deux feux. Il n'avait aucune *bisswash*, mais d'un côté il y avait le juge, et de l'autre, Norton ; tous deux, pareils à des tigres affamés s'acharnant sur leur proie, s'évertuaient en vain à lui extorquer une inaccessible et précieuse *bisswash* : ce n'étaient de part et d'autre que rugissements féroces. Le plus souvent, la *bisswash* ne se manifestait pas, et le témoin, baigné de sueur, la tête à l'envers, mais sain et sauf, quittait enfin la chambre de torture. Bon nombre cependant, tenant à leur sécurité plus qu'à leur opinion, déposaient aux pieds très saints de M. Norton une fausse

* *taumar bisswash* : barbarisme pour *tomâr* (votre) *bishvâs*, phonétiquement *bishshâsh* (conviction, opinion). Le magistrat demande en bengali, avec son accent anglais : « Quelle est votre opinion ? »

bisswash. Et celui-ci, au comble de la joie, achevait alors l'interrogatoire avec une sollicitude particulière. L'alliance d'un avocat et d'un juge tels que Norton et Birley ajoutait encore à l'aspect théâtral du procès.

Si quelques témoins contrecarraient Norton, la plupart lui donnaient les réponses qu'il attendait. Parmi eux, rares étaient les visages connus; tout au plus en reconnaissons-nous un ou deux, M. Devdâs Karan, par exemple, qui dissipa notre ennui en nous faisant rire aux larmes, ce dont nous lui serons éternellement reconnaissants. Au cours de sa déposition, ce témoin digne de foi avait déclaré qu'à la Conférence de Midnapore, lorsque Surendra Bâbu³⁴ avait exhorté ses jeunes auditeurs à faire preuve de vénération envers leurs maîtres (*gurubhakti*), Aurobindo Bâbu s'était alors levé en demandant : « Et Drona^{*35}, qu'a-t-il fait ? » À ces mots, l'impatience et la curiosité de Norton furent à leur comble. Il crut sans doute que Drona était un « dévot de la Bombe », un assassin politique fréquentant le jardin de Mâniktolâ ou ayant quelque rapport avec « l'Entrepôt des Étudiants »³⁶. Il se perdit en conjectures sur le sens de ces paroles. Peut-être était-ce là une insinuation qu'Aurobindo Ghose avait lancée à l'auditoire, pour lui suggérer d'offrir quelques bombes en hommage à Surendra Bâbu, au lieu de la vénération qu'ils devaient à un « maître ». Si tel était le cas, la procédure en serait grandement facilitée, aussi répétait-il avec fièvre : « Qu'a fait Drona ? » Dérouté, le témoin ne comprit pas tout d'abord à quoi pouvait tendre cette question. Puis, après cinq minutes de controverse, levant les bras au ciel, M. Karan dit

* Drona : personnage du Mahâbhârata. (voir note 35, p. 85.)

à Norton : « Drona ? Il a fait tant de choses incroyables ! » M. Norton ne fut pas satisfait : seules les bombes de Drona l'intéressaient. « Des choses incroyables ? Qu'entendez-vous par là ? » demanda-t-il à nouveau. « Qu'a-t-il fait de particulier ? Avouez ! » Le témoin donna maintes réponses, mais aucune ne mit à jour le secret qui enveloppait de mystère la vie de Drona. Emporté par la colère, M. Norton se mit à rugir. Le témoin commença à crier, lui aussi. Là-dessus, un avocat insinua en souriant que le témoin ne savait peut-être pas lui-même ce qu'avait fait Drona. À ces mots, M. Karan, piqué au vif, explosa : « Comment, moi, je ne sais pas ce qu'a fait Drona ? Eh bien, alors ! ce n'était pas la peine de lire le Mahâbhârata du commencement jusqu'à la fin ! » Et pendant une demi-heure, Messieurs Norton et Karan se livrèrent un combat acharné sur la dépouille de Drona. Toutes les cinq minutes, Norton faisait trembler le tribunal d'Alipore en lançant la même question : « Avouez, M. l'Éditeur ! Qu'a fait Drona ? » Pour toute réponse, M. l'Éditeur se mettait à raconter au sujet de Drona une histoire interminable d'où l'on ne pouvait tirer aucune information valable. Tout le tribunal résonnait d'éclats de rire. Pour finir, le déjeuner permit à M. Karan de réfléchir et de retrouver son sang-froid. Quand il revint, il résolut la question : ce pauvre Drona n'avait rien fait ; en vain s'était-on chicané pendant une demi-heure sur l'âme du défunt. C'est Arjuna qui avait tué Drona, son gourou. Cette fausse accusation* portée contre Arjuna sauva Drona et, sans doute, au Kailâsa, rendit-il grâce à Shiva, l'Éternellement-Propice, de ce témoignage de M. Karan qui

* Ce n'est pas Arjuna qui tua Drona, mais Dhrishtadyumna.

le dispensa de comparaître à la barre du tribunal d'Alipore. Un mot maladroit de M. l'Éditeur, et la preuve était faite que Drona avait partie liée avec Aurobindo Ghose. Mais Shiva, dans Sa miséricorde, le couvrit de Sa protection.

Il y avait trois catégories de témoins : policiers et agents du service secret, gens du peuple ou membres de la bourgeoisie jouissant de la faveur de la police, et ceux qui, appelés à témoigner malgré eux, n'avaient su mériter ses bonnes grâces. Suivant la catégorie à laquelle il appartenait, chacun rendait témoignage d'une façon particulière. Ces Messieurs de la police, à la mine joviale, débitaient à l'envi un discours appris d'avance et reconnaissaient infailliblement tous ceux qu'il fallait reconnaître, sans la moindre hésitation, sans manifester le moindre doute. Les amis de la police, eux, faisaient leur déposition avec le plus grand empressement, identifiaient qui devait être identifié, mais très souvent aussi, dans leur excès de zèle, celui qui n'avait pas à l'être. Quant à ceux qui avaient été traînés malgré eux au tribunal, ils disaient ce qu'ils savaient, mais cela se réduisait à trop peu de choses pour que Norton en fût satisfait. Pensant que le témoin recélait au fond de ses entrailles des preuves indubitables, infiniment précieuses, il s'acharnait à vouloir les lui arracher au cours d'un interrogatoire propre à lui ouvrir le ventre. Les témoins se trouvaient dans une impasse : d'un côté les vociférations de Norton et les yeux flamboyants de Birley, de l'autre le Péché qui consisterait à envoyer des compatriotes au bagne sur un faux témoignage. À qui fallait-il plaire, à Dieu ? ou à Norton et Birley ? Trembler pour un temps sous la colère

des hommes, ou endurer par sa faute les peines de l'enfer et les tourments de vies futures ? Tel était le dilemme où se trouvait enfermé le témoin. Mais, se disait-il, l'enfer et la vie prochaine étaient encore bien loin, tandis que le danger dont les hommes le menaçaient pouvait l'engloutir d'un instant à l'autre. À la répugnance du faux témoignage, s'ajoutait, pour certains, la crainte d'en être par la suite accusés (ces exemples n'étaient pas rares), aussi, pour ces témoins, le temps passé à la barre représentait-il une redoutable épreuve. Mais enfin l'interrogatoire s'achevait, mettant un terme à leur supplice, et ils revenaient peu à peu à la vie. D'autres, cependant, impassibles devant les imprécations de Norton, faisaient hardiment leur déposition, et le procureur anglais, suivant la coutume de sa race, se radoucissait aussitôt. Combien de témoins défilèrent ainsi, rendant les témoignages les plus divers, mais aucun ne facilitait la tâche de la police. L'un d'eux déclara même carrément : « Je ne sais rien et je ne comprends pas pourquoi la police m'a traîné jusqu'ici. »

Peut-être est-ce en Inde seulement que l'on se permet de conduire de la sorte un procès. Dans tout autre pays, de tels agissements auraient suscité la colère des juges et ceux-ci auraient sévèrement condamné les procédés de la police. Mettre au banc des accusés, sans enquête préalable et sans discrimination, coupables et innocents, amener au tribunal des centaines de témoins cueillis au hasard, gaspiller les deniers publics et détenir sans raison des inculpés en leur infligeant les tourments d'une longue captivité, voilà ce dont peut se glorifier la police de ce pays. Mais que peuvent donc faire ces pauvres policiers ! Policiers, ils ne le sont que de nom,

sans en avoir les capacités. Dans leur pêche aux témoins, ils ne savent que jeter un immense filet où ils ramassent indifféremment des gens de toutes sortes, l'élite comme la canaille, pour ensuite les produire au tribunal sur de simples présomptions. On ne sait jamais, peut-être pourront-ils donner quelque renseignement, fournir quelque preuve !

Les méthodes d'identification étaient des plus mystérieuses. On demandait tout d'abord au témoin : « Pourriez-vous reconnaître quelqu'un parmi ces gens ? » S'il répondait par l'affirmative, Norton, rayonnant de joie, faisait mettre les accusés en ligne devant la barre pour la « revue d'identification », et le témoin, sur ordre du procureur, pouvait alors prouver l'infailibilité de sa mémoire. S'il hésitait : « Je ne sais pas, peut-être... ce n'est pas sûr... », le visage de Norton s'allongeait : « Allons, allons, disait-il, essayez ! » S'il déclarait : « Je ne peux rien dire, je n'ai jamais vu ces gens... » ou bien : « Je n'ai pas fait attention... », Norton ne le lâchait pas pour autant. Il l'envoyait examiner les prévenus, comme si la vue de tous ces visages allait faire renaître en lui quelque souvenir d'une vie antérieure. Mais le témoin n'était pas doué d'un tel pouvoir yogique, ou peut-être ne croyait-il pas à la réincarnation. Escorté par un policier, il passait gravement d'un bout à l'autre des deux rangs d'accusés, sans même tourner son regard vers eux, puis répétait en hochant la tête : « Non, je ne reconnais personne... » Alors, le désespoir au cœur, Norton ramenait à lui ce vivant filet sans le moindre poisson.

Au cours de ce procès, nous eûmes des preuves étonnantes du degré d'acuité et d'infailibilité de la mémoire

humaine. Trente à quarante personnes se tenaient là, debout. Nul ne connaissait leurs noms ; nul ne les avait rencontrées une seule fois, ni en cette vie ni, sans doute, en d'autres. Et pourtant, on affirmait avoir croisé celui-ci deux mois auparavant ; celui-là, non, on ne l'avait jamais vu, mais un tel se trouvait bien en ces trois endroits-ci, et non en ces deux endroits-là. Ce personnage, oui, on l'avait aperçu en train de se brosser les dents : par conséquent ses traits sont gravés dans la mémoire pour le restant de cette vie et des vies à venir. Et cet autre, quand l'avait-on vu ? Que faisait-il ? Était-il seul ou avec quelqu'un ? On ne se souvient de rien, pourtant son visage demeure à jamais inoubliable... Hari, nous avons eu l'occasion de le rencontrer dix fois, il est donc assez normal que nous nous en souvenions ; mais Shyâm, entrevu à peine une demi-minute, nous nous en souviendrons aussi, et sans erreur possible, jusqu'à notre dernier souffle. Une telle puissance de mémorisation n'est pas le propre de l'imparfaite nature humaine ; rares en sont les exemples en ce monde d'obscurité ; cependant, non seulement un ou deux de ces éminents policiers, mais tous, faisaient preuve d'une mémoire aussi surprenante, aussi fidèle, aussi infaillible. Et de jour en jour s'approfondissait notre vénération pour le C.I.D.* Malheureusement, au cours des débats, cette vénération fut mise à l'épreuve. Nous eûmes en effet, à plusieurs reprises, quelque raison de nous interroger. Quand nous vîmes qu'un témoignage écrit établissait que Sisir Ghose se trouvait à Bombay au mois d'avril, et qu'à la même époque ces Messieurs de la police l'avaient aperçu

* C.I.D. : Criminal Investigation Department.

à Scott Lane³⁷ et Harrison Road³⁸, nous ne pûmes nous empêcher d'avoir quelques doutes. Notre perplexité s'accrut encore lorsque nous apprîmes que Birenchandra, de Sylhet, qui se trouvait alors en chair et en os chez son père à Bâniâchang, s'était néanmoins, à des lieues de là, révélé dans son corps subtil à la vision occulte du C.I.D. Des policiers, en effet, l'avaient aperçu au jardin de Mâniktolâ et à Scott Lane, lieux totalement inconnus de Birendra, comme le prouva de façon irréfutable une déposition écrite. Ceux qui n'avaient jamais mis les pieds à Scott Lane pouvaient, à bon droit, éprouver un certain scepticisme quand ils entendaient dire que la police les y avait observés bien des fois. Autre exemple, non moins troublant : un témoin de Midnapore – que les accusés de cette ville disaient appartenir à la police secrète – avait déclaré avoir vu Hemchandra Sen, de Sylhet, faire un discours à Tamluk ; or, celui-ci n'avait jamais vu Tamluk de ses yeux de chair ; toutefois, son double, accouru de Sylhet à Tamluk, avait enchanté le regard de M. le Détective, et son discours enflammé, exhortant au *svadeshi* et à la rébellion, avait charmé ses oreilles.

L'apparition de Châru Chandra Roy, de Chandernagor, qui se manifesta, lui aussi, dans son corps subtil à Mâniktolâ, est à l'origine d'un mystère plus profond encore. Deux agents de la police jurèrent que tel jour, à telle heure, ils avaient aperçu Châru Bâbu à Shyâm Bazar³⁹. De Shyâm Bazar, Châru Bâbu, accompagné d'un complice, s'était rendu à pied au jardin de Mâniktolâ où les policiers les avaient suivis et observés de si près que toute méprise était impossible. La confrontation n'ébranla aucunement les deux témoins : *vyâsasya vacânam satyam*, la parole de

Vyâsa⁴⁰ est Vérité. Vérité aussi le témoignage de la police ! En ce qui concernait le jour et l'heure, sans erreur possible, Châru Bâbu se trouvait bien à Calcutta ; il avait, en effet, pour s'y rendre, pris congé ce jour-là : la déposition du directeur du Collège Duplex⁴¹ en faisait foi. Mais, chose étonnante, loin de se trouver à Mâniktolâ, ce même jour et à cette même heure, Châru Bâbu arpentait le quai de la gare d'Howrah⁴² en conversant avec le maire de Chandernagor, Tardival, sa femme, le gouverneur et quelques Européens : tous se souvenaient de cette rencontre et acceptèrent de porter témoignage en faveur de Châru Bâbu. Sur l'instance du Gouvernement français, la police dut le relâcher, de sorte que le mystère ne fut jamais éclairci. Je conseille vivement à Châru Bâbu d'envoyer ces divers témoignages à la Société des recherches psychiques ; ce serait une précieuse contribution au progrès des sciences humaines. Les dépositions de la police – particulièrement celles du C.I.D. – ne pouvant être fausses, la théosophie est notre seul recours.

Durant ce procès, nous eûmes à chaque instant des exemples de la désinvolture avec laquelle la législation anglaise, bien souvent, en arrive à condamner des innocents à la prison, au baigne ou à la pendaison. Il faut s'être trouvé soi-même sur le banc des accusés pour comprendre à quel point le Code pénal européen n'est qu'une imposture, un jeu de hasard, jeu avec la liberté de l'homme, avec ses joies, ses peines, jeu qui n'hésite pas à imposer à un être humain, aussi bien qu'à sa famille et à ses amis, des tourments qui dureront la vie entière, qui sont une insulte à son humanité, une mort vivante. Combien de coupables sont ainsi

acquittés, combien d'innocents condamnés ! Il faut avoir été pris une fois à ce piège et écrasé sous ce pressoir d'injustice et de cruauté qui, soi-disant, protège la société, pour comprendre comment se sont diffusées en Europe les doctrines anarchistes et socialistes et l'influence qu'elles y ont exercé. Dans un tel état de choses, comment s'étonner que tant d'hommes nobles et généreux aient crié : « À bas cette société ! Qu'on la réduise en poussière ! Si elle doit être sauvagée au prix de tant de maux et de souffrances, d'angoisses et de sang innocent, à quoi bon la conserver ? »

Le seul incident qui ait pris place au cours de ces séances et qui vaille d'être rapporté est le témoignage de Narendranâth Goswâmi. Mais d'abord, je voudrais dire quelques mots au sujet des autres accusés, mes jeunes compagnons de malheur. En observant leur comportement au tribunal, je compris qu'un nouvel âge se levait au Bengale, que la Mère portait en son sein une race nouvelle. Les jeunes Bengalis de l'époque appartenaient, dans l'ensemble, à deux catégories : les uns, honnêtes, bien élevés, inoffensifs, placides et timorés, dénués de hautes aspirations, et même du simple respect de soi ; les autres, instables, malhonnêtes, sans retenue et sans scrupules, violents et dépravés. Entre ces deux extrêmes, la Terre-Mère du Bengale avait, sans doute, engendré des créatures de toutes sortes, mais à part une dizaine d'êtres de génie, doués d'une force peu commune et pionniers de l'avenir, il était rare de rencontrer des jeunes au caractère noble et énergique. Les Bengalis ne manquaient pas d'intelligence, ni parfois de talent, mais ils étaient dépourvus de force et de virilité.

À voir mes jeunes compagnons, pleins de flamme et d'audace, au cœur vaste et généreux, il semblait que des hommes d'un autre âge, formés à une autre école, étaient revenus en Inde. Ce regard franc et sans peur, ces paroles ardentes, cette absence d'inquiétude, de tristesse ou d'angoisse, ce rire joyeux, cette gaieté et ce courage inentamé à l'heure du péril, n'étaient pas le propre des Bengalis de l'époque, alors plongés dans le *tamas*, mais le signe d'un âge nouveau, d'une nation nouvelle, d'un courant d'action nouveau. Si c'étaient là des assassins, l'ombre du crime, il faut le dire, n'avait pas obscurci leur nature d'où la passion aveugle, la cruauté ou la bestialité étaient totalement absentes. Sans s'inquiéter de l'issue du procès, ni se préoccuper de l'avenir, ils passaient leur captivité à rire, jouer, s'amuser comme des enfants, ou bien à étudier et discuter de choses et d'autres. Ils eurent tôt fait de se lier avec les employés de la prison, les cipayes, les prisonniers de droit commun, les policiers anglais, les agents secrets et le personnel du tribunal. Sans faire la moindre différence entre amis et ennemis, supérieurs et inférieurs, ils bavardaient et plaisantaient avec tous. Au tribunal ils s'ennuyaient à mourir, car ce procès dérisoire était souverainement insipide. Il était interdit de parler et nous n'avions pas de quoi lire. Ceux qui avaient commencé à pratiquer le yoga n'avaient pas encore appris à méditer au milieu du bruit, aussi l'heure des débats leur était-elle particulièrement pénible. Certains d'entre nous décidèrent donc d'emporter des livres, exemple qui fut bientôt suivi par tous. On put alors assister à un spectacle assez surprenant : tandis que se poursuivaient les débats qui mettaient en jeu leur avenir

et dont l'issue pouvait être la pendaison ou la déportation à vie, les trente ou quarante accusés, sans prêter la moindre attention à ce qui se passait autour d'eux, étaient plongés, les uns dans les romans de Bankim⁴³, le *Râja Yoga* ou la *Science des Religions* de Vivekânanda, les autres dans la Gîtâ, les Purânas, ou bien dans des ouvrages de philosophie occidentale. Les policiers anglais et les gardes indiens laissaient faire. Sans doute se disaient-ils : « Si cela suffit à calmer ces tigres engagés, notre corvée s'en trouve allégée d'autant... et puis, ça ne fait de mal à personne. » Mais un beau jour, l'attention de Birley fut attirée de notre côté. Monsieur le Juge ne put tolérer plus longtemps une telle conduite. Pendant deux jours il sut se contenir, puis il éclata, et l'entrée des livres au tribunal fut formellement interdite. Maître Birley exerçait son ministère avec tant d'élégance et, au lieu de se faire une joie de l'écouter, Messieurs les accusés étaient tous plongés dans la lecture ! C'était assurément faire preuve d'un bien grand mépris envers la dignité de ses fonctions et la grandeur de la justice anglaise.

Durant notre détention dans des cellules individuelles, nous n'avions l'occasion de nous rencontrer que dans la voiture cellulaire, au tribunal pendant l'heure ou la demi-heure qui précédait l'arrivée du juge, et à l'heure du repas. Ceux qui se connaissaient déjà, heureux d'échapper à l'isolement et au silence de leur cellule, se rattrapaient alors en riant, plaisantant et discutant de choses et d'autres. Toutefois, ces instants de détente ne permettaient guère de faire connaissance avec des inconnus, aussi me contentais-je de les écouter rire et raconter des histoires et je n'engageais

la conversation avec personne, sinon avec Abinâsh et mon frère Bârin. Un des accusés, cependant, rôdait autour de moi : c'était Narendranâth Goswâmi, celui qui devait nous trahir. Il n'avait ni la sérénité ni le raffinement des autres. Entreprenant et superficiel, il se montrait inconsidéré dans sa conduite, ses paroles et ses actes. Au moment de son arrestation, il avait fait preuve d'un certain aplomb et d'une sorte de bravade, mais la légèreté de son caractère le rendait incapable de supporter le moindre désagrément, la moindre difficulté inhérente à la captivité. Fils de *zamindâr*, élevé dans le luxe, et de mœurs assez relâchées, il souffrait cruellement de l'austérité et de la discipline de la prison et ne s'en cachait nullement devant les autres. Un violent désir de s'en affranchir par n'importe quel moyen se mit alors à croître en lui de jour en jour. Tout d'abord il espéra, en se rétractant, prouver que la police l'avait contraint par la torture à se déclarer coupable. Un jour, il nous annonça même que son père avait décidé de produire de faux témoins. Mais bientôt son comportement changea. Son père, accompagné d'un conseiller juridique, commença à lui rendre de fréquentes visites; vint ensuite le détective Shâms-ul-Âlam qui pendant des heures délibérait en secret avec lui. Et Goswâmi, pris d'une soudaine curiosité, se mit alors à poser des questions qui éveillèrent les soupçons des autres prisonniers : « Connaissaient-ils en Inde des personnages importants? Avaient-ils avec eux quelque intimité? Qui finançait la société secrète? Qui la dirigeait à présent? Quels étaient, parmi ses membres, ceux qui se trouvaient à l'étranger, ceux qui travaillaient en Inde, et dans quelles provinces? Où en étaient situés les différents sièges? » Il accablait en

particulier Bârin et Upendra⁴⁴ de questions de toutes sortes, importantes ou anodines. Bientôt, tout le monde se rendit compte qu'il cherchait à en savoir toujours plus ; son intimité avec Shâms-ul-Âlam, et le fait qu'ils ne cessaient d'échanger de douces confidences, devinrent vite un secret de polichinelle. Les commentaires allaient bon train et certains d'entre nous ne tardèrent pas à remarquer qu'après chaque visite de la police les questions qui venaient à l'esprit de Goswâmi se rapportaient toujours à quelque nouveau sujet. Il va sans dire qu'il n'obtenait pas souvent de réponses satisfaisantes.

Quand la situation commença à être discutée parmi les accusés, Goswâmi reconnut que la police, au cours de ses visites, essayait par mille moyens de le convaincre de témoigner en faveur de la Couronne. Il m'en fit part un jour au tribunal. « Et qu'avez-vous répondu ? » lui demandai-je. « Comme si je les écoutais ! » s'exclama-t-il, « d'ailleurs je ne sais même pas si je serais capable de fournir un témoignage qui leur conviendrait. » Quelques jours plus tard, lorsqu'il revint sur le sujet, je m'aperçus que les choses étaient allées déjà bien loin. Lors d'une revue d'identification dans la prison, Goswâmi se tenait près de moi. « La police ne cesse de me rendre visite » soupira-t-il. « Pourquoi ne lui racontez-vous pas que Sir Andrew Frazer⁴⁵ est le grand patron de la société secrète ? » suggérai-je en plaisantant, « ces Messieurs seraient amplement récompensés pour toute la peine qu'ils se donnent. » – « Je leur ai dit quelque chose d'analogue, reprit Goswâmi, j'ai laissé entendre que Surendranâth Bannerji⁴⁶ était notre chef et qu'un jour je lui avais montré une bombe... » Stupéfait, je lui demandai : « Est-il nécessaire de

dire des choses pareilles? » Il répondit : « Je ne m'arrêterai que lorsque je les aurai tous enterrés, ces... Je leur ai raconté encore un tas d'histoires du même genre. Qu'ils en crèvent, à chercher leurs preuves ! Comme ça, le procès finira par tomber à l'eau. » Je me contentai de lui dire : « Cessez toutes ces manigances. À vouloir être plus malin qu'eux, c'est vous qui serez attrapé. » J'ignore la part de vérité que renfermaient les paroles de Goswâmi. Les autres pensaient qu'il essayait de nous jeter de la poudre aux yeux ; pour ma part, il me semblait qu'il n'avait pas encore tout à fait décidé de nous vendre, même s'il s'était engagé bien avant sur cette voie, mais qu'il espérait faire échouer le procès en trompant la police. Comme toute nature perverse, il ne pensait pouvoir accomplir ses desseins que par la ruse et la fourberie.

Dès lors je compris que Goswâmi, sous la coupe de la police, allait essayer de sauver sa peau en racontant n'importe quoi, vrai ou faux, pourvu que cela servît les besoins des enquêteurs. Tels les spectateurs d'une tragédie, nous assistâmes alors à la chute d'un être vil dans une action infâme. Et à mesure que les jours passaient, nous pûmes observer le changement qui s'opérait en Goswâmi : l'expression de son visage, ses manières, son langage, tout en lui s'altérait. Et tandis qu'il travaillait à la perte de ses compagnons, il se mit peu à peu à avancer toutes sortes de raisons, politiques et économiques, pour justifier sa trahison. Il est rare d'avoir à sa portée les éléments d'une étude psychologique aussi intéressante.

Au début, personne n'avait laissé deviner à Goswâmi que ses intentions étaient connues de tous et, dans sa

stupidité, il était resté longtemps sans s'en apercevoir. Il croyait aider la police dans le plus grand secret ; mais plus tard, lorsqu'un ordre nous arracha à nos cellules respectives et que nous fûmes transférés dans une salle commune où nous avions tout loisir de discuter jour et nuit, la vérité ne fut pas longue à apparaître. Deux jeunes gens se prirent alors de querelle avec Goswâmi, et leurs remarques, l'attitude hostile des autres prisonniers, lui firent comprendre que nul n'ignorait plus ses desseins. Lorsque Goswâmi fit sa déposition, des journaux anglais publièrent que cet événement inattendu avait causé la plus vive surprise parmi les accusés et provoqué l'effervescence générale. Inutile de dire que c'était là pure imagination de la part des reporters, car il n'était pas un accusé qui ne sût depuis longtemps le genre de témoignage que Goswâmi allait rendre ; bien mieux, tout le monde connaissait aussi la date à laquelle il ferait sa déposition ; l'un des accusés l'avait même approché et lui avait dit : « Écoute, frère, je n'en peux plus ; moi aussi, je suis prêt à aider la police. Demande à Shâms-ul-Âlam de faire le nécessaire pour que je sois libéré. » Goswâmi acquiesça et lui apprit peu après qu'on venait de recevoir une lettre officielle laissant entrevoir la possibilité d'un examen favorable de sa requête. Goswâmi lui demanda alors d'essayer, au cours de ses conversations avec Upendra et ses autres camarades, de leur soutirer quelques renseignements indispensables sur le réseau de leur société : où étaient situés les différents sièges ? quels en étaient les chefs ? , etc. Notre faux traître, qui aimait rire et avait le sens de l'humour, s'était entendu avec Upendra pour fournir à Goswâmi une liste de noms

imaginaires. Il lui avait « confié » que leur société secrète était dirigée par Vishambar Pillai à Madras, Purushottama Nâtekar à Sâtârâ, le Professeur Bhatt à Bombay et Krishnâji Râo Bhâo à Barodâ. Ravi, Goswâmi s'en fut rapporter à la police ces informations si hautement dignes de foi. La police remua de fond en comble la ville de Madras, y trouva de nombreux Pillai, petits et grands, mais pas l'ombre d'un seul qui répondît au prénom de Vishambar ; à Sâtârâ, l'existence de Purushottama Nâtekar demeura cachée dans les ténèbres les plus profondes ; à Bombay, on découvrit bien un Professeur Bhatt, mais c'était un personnage des plus inoffensifs, loyaliste de surcroît ; il était impensable qu'il fût à la tête d'une société secrète. C'est ainsi qu'au cours de ses dépositions, en répétant ce qu'Upendra lui avait confié et en immolant aux pieds très saints de Norton « les Héros de la Conspiration » (Vishambar Pillai et autres habitants d'un monde imaginaire), Goswâmi ne faisait qu'alimenter les étonnantes théories du ministère public.

À propos de Krishnâji Râo Bhâo, la police fut à l'origine d'un autre mystère. Elle produisit la copie d'un télégramme expédié du jardin de Mâniktolâ par un certain Ghose à un nommé Krishnâji Râo Deshpande, de Barodâ. Or les habitants de Barodâ ne connaissaient personne qui portât ce nom ; mais puisque Goswâmi, dont la parole ne pouvait être mise en doute, avait parlé d'un Krishnâji Râo Bhâo de Barodâ, Krishnâji Râo Deshpande et Krishnâ Râo Bhâo ne pouvaient être que la même personne. Peu importait d'ailleurs qu'il existât ou non un Krishnâji Râo Deshpande, car l'on découvrit dans une lettre le nom de notre vénérable

ami Keshava Râo Deshpande. Par conséquent il n'y avait plus d'erreur possible : Krishnâji Râo Bhâo, Krishnâji Râo Deshpande et Keshava Râo Deshpande n'étaient qu'une seule et même personne ; la preuve était donc établie que Keshava Râo Deshpande était l'un des principaux chefs du complot. Voilà comment, sur des déductions aussi invraisemblables, Monsieur Norton échafaudait ses fameuses théories.

À en croire Goswâmi, c'était grâce à lui que notre réclusion avait pris fin et que l'ordre avait été donné de nous rassembler dans une salle commune. Et la police, ajouta-t-il, en le laissant au milieu des autres, comptait mettre au jour les dessous du complot. Goswâmi ne se doutait pas que nul n'ignorait en quoi consistait ses nouvelles fonctions depuis qu'il s'était mis à interroger ses camarades sur les personnes susceptibles d'être impliquées dans la conspiration, le réseau de notre société, son fonctionnement, l'aide financière et le soutien qui lui étaient apportés. Nous avons donné plus haut quelques exemples du genre de réponses qu'il obtenait.

Mais la plupart du temps Goswâmi mentait. Le Dr Daly nous apprit que c'était à lui-même que nous devions ce changement, suite d'un entretien qu'il avait eu avec Emerson. Il disait probablement la vérité. Peut-être, par la suite, la police, mise au courant de ce nouvel arrangement, chercha-t-elle à en tirer parti. Quoi qu'il en soit, tout le monde fut au comble de la joie, sauf moi. J'avais peu envie de me mêler aux autres, car, à ce moment-là, ma sâdhanâ se poursuivait avec intensité. J'avais tout juste commencé à goûter à la paix, au détachement, à l'égalité d'âme, mais pas encore de façon parfaitement stable. En me mêlant aux

autres, je craignais que cet état d'être et de conscience, encore fragile, ne fût ébranlé, ou même emporté par le courant de leurs pensées. Et c'est ce qui se produisit. Je ne comprenais pas alors que pour la plénitude de ma sâdhanâ, il était indispensable que surgît en moi l'état opposé ; c'est pourquoi le Seigneur m'avait soudain arraché à ma solitude bien-aimée pour me précipiter dans le déchaînement de ce courant râjasique.

Ce soir-là donc, fous de joie, la plupart des accusés se rassemblèrent dans la grande pièce où se trouvaient des chanteurs comme Hemchandra Dâs, Sachindra Sen, etc., et jusqu'à deux ou trois heures du matin personne ne put dormir. Les éclats de rire, le flot ininterrompu d'histoires et de chansons, endigué depuis si longtemps, déborda soudain cette nuit-là, comme un fleuve en crue au temps de la mousson, et ce tumulte se répercuta dans le silence de la prison. Nous fûmes quelques-uns à nous endormir quand même, mais notre sommeil fut troublé bien des fois par les histoires, les rires et les chants qui se poursuivaient au même rythme. Cependant, vers la fin de la nuit, ce torrent de joie s'apaisa, les chanteurs s'endormirent aussi et notre salle fut à nouveau plongée dans le silence...

(Inachevé)

NOTES

1. *Bande Mataram* : « Salutation à notre Mère (l'Inde) », quotidien de langue anglaise du parti nationaliste, dont Sri Aurobindo était le rédacteur en chef.

2. Shyâmsundar Chakravarty : associé de Sri Aurobindo pour la rédaction du *Bande Mataram*.

3. Vingt-quatre Parganâs : district du Bengale.

4. Vinod Kumâr Gupta : officier supérieur de la police.

5. Turbans Rouges : agents de police.

6. Abinâsh Bhattâchârya, Sailendra Basu : journalistes du parti nationaliste.

7. Dakshineshvar : dans la banlieue de Calcutta, lieu de pèlerinage où se trouve le temple de Kâlî dont Râmakrishna fut le prêtre.

8. *Navashakti* : hebdomadaire bengali du parti nationaliste.

9. Bhûpendranâth Basu : avocat de renom et l'un des chefs du parti nationaliste.

10. Grey Street : Sri Aurobindo habitait alors au siège de *Navashakti*, situé dans cette rue.

11. Lâl Bazar : partie de Calcutta où se trouvait le Quartier général de la police.

12. Royd Street : rue où était situé le commissariat de police.

13. Shâms-ul-Âlam sera assassiné quelques mois plus tard dans l'enceinte du tribunal.

14. E. Norton : l'avocat de la Couronne.

15. Râmasadaya Mukherji : un des chefs de la police secrète.

16. Bipin Chandra Pâl (1858-1932) : un des chefs du parti nationaliste et célèbre orateur politique.

17. Purnachandra Lâhiri : un des chefs de la police secrète.

18. Konnagar : ville où s'étaient établis les ancêtres de la famille Ghose.

19. Tilak, Bâl Gangâdhâr (1857-1920) : chef du mouvement nationaliste au Mahârâshtra, et grand érudit. En 1907, il organisa avec Sri Aurobindo, Lâlâ Lâjpat Râi et Bipin Chandra Pâl le parti extrémiste du Congrès national. Il lutta activement pour l'indépendance et fut condamné à plusieurs reprises à la prison avant d'être déporté en Birmanie.

20. Tâi-Mahâraj : épouse de Bâbâ Mahârâj Pandit, grand ami de Tilak, qui avait prié ce dernier d'être son exécuteur testamentaire et d'administrer son domaine. Mais, sous l'influence d'un des secrétaires du domaine et d'autres ennemis de Tilak, Tâi-Mahârâj accusa celui-ci d'abus de pouvoir et de malversation. La justice anglaise, déjà prévenue contre Tilak qui avait été emprisonné pour sédition, le condamna, cette fois, à six mois de prison. Après un long procès, Tilak fut réhabilité quatorze ans plus tard.

21. « Notes griffonnées » : la police avait découvert, dans un cahier de Sri Aurobindo, plusieurs pages griffonnées où figuraient les noms de quelques membres du groupe de Bârin.

22. « Lettre des Bonbons » : il s'agissait d'une lettre que Bârin aurait adressée à Sri Aurobindo lorsqu'ils se trouvaient tous deux à Surât pour la réunion du Congrès national. En voici le texte anglais avec la traduction :

27th December 1907

Dear Brother,

Now is the time. Please try and make them meet for our conference. We must have sweets all over India ready-made for emergencies. I wait here for your answer.

Your affectionate,
Barin K. Ghose

Cher frère,

Le moment est venu. Fais le nécessaire pour qu'ils soient tous présents à notre conférence. Il nous faut avoir partout en Inde des bonbons pour les cas d'urgence. J'attends ici ta réponse.

Affectueusement à toi,
Bârin K. Ghose

Selon l'accusation, il fallait lire « bombes » à la place de « bonbons ». Cette lettre fut rejetée comme un faux par le juge Beachcroft.

23. Hemchandra Dàs : durant un séjour de plusieurs mois en France, il avait été en contact avec des anarchistes russes et s'était initié à l'usage des explosifs. Au jardin de Mâniktolâ il était, avec Ullâshkar, responsable de la fabrication des bombes.

24. *Svadeshi* : nom donné au mouvement de non-coopération qui prit naissance au Bengale en 1905 et qui préconisait l'usage exclusif des produits indigènes, la création d'écoles et de collèges nationaux, de comités d'arbitrage, et le boycottage des marchandises et des institutions britanniques.

25. Surât : c'est là que se tint, en décembre 1907, le Congrès national indien et qu'eut lieu la rupture entre nationalistes et modérés.

26. Hindusthânis : Indiens du Bihâr et de l'Uttar Pradesh.

27. Narendranâth Goswâmi : celui qui devait trahir ses camarades.

28. Rânade, Govinda (1852-1904) : réformateur social et grand érudit marathe. Il participa à la fondation du Congrès national indien et fut un pionnier de la Renaissance indienne.

29. Plus de 200 témoins furent interrogés et environ 4 400 pièces à conviction (documents, armes, objets divers) réunies.

30. Ashok Nandi : Sri Aurobindo lui a consacré l'article intitulé « Nouvelle naissance » (cf. p. 119).

31. Beachcroft, Charles Porten : juge à la cour d'assises.

32. Birley, Leonard : juge d'instruction.

33. Ochterlony, David (1758-1825) : général de l'armée britannique au service de la Compagnie des Indes ; il s'illustra dans la campagne du Népal. Un monument (appelé maintenant Shaheed Minar) fut érigé à sa mémoire au centre de Calcutta.

34. Banerji, Surendranâth (1848-1925) : éminente personnalité de l'époque. Il commença sa carrière dans le service d'administration de l'Inde, puis se tourna vers l'enseignement. Fondateur et directeur d'un collège, il sut infuser à ses élèves des sentiments patriotiques. Il s'engagea dans la politique et créa deux associations destinées à traiter des questions d'intérêt national ; le Congrès national indien devait plus tard s'en inspirer et Surendranâth y joua un rôle de premier plan. Il mena une campagne acharnée contre la Partition du Bengale, mais il s'opposait aux méthodes révolutionnaires et ne pouvait concevoir que l'Inde fût un

jour séparée de l'Angleterre. En 1907, à la Conférence de Midnapore, qui réunissait les membres du Congrès, un violent conflit éclata entre les extrémistes, partisans de l'indépendance, représentés par Tilak et Sri Aurobindo, et le groupe des modérés, présidé par Surendranâth Banerji, dont la politique était faite de concessions au gouvernement britannique. Après avoir essayé en vain de rallier les jeunes extrémistes à ses opinions, Surendranâth les exhorta à écouter les conseils de leurs aînés et de leurs maîtres auxquels ils devaient respect et obéissance (*gurubhakti*). C'est alors que Sri Aurobindo demanda : « Et Drona, qu'a-t-il fait ? »

35. Drona : dans l'épopée du Mahâbhârata, Drona est le précepteur des Pândava et des Kaurava. Les Kaurava ayant usurpé le royaume dont l'aîné des Pândava était l'héritier légitime, un combat s'engagea entre les deux parties et Drona se rangea dans le camp des Kaurava, celui de l'*adharna*, de l'Injustice, parce que son vieil ennemi Drupada avait choisi l'autre camp.

En lançant la question : « Et Drona, qu'a-t-il fait ? », Sri Aurobindo insinue que Surendranâth Banerji, à l'instar de Drona, pactise avec les forces qui s'opposent au Dharma.

36. Entrepôt des Étudiants : petite entreprise commerciale organisée par les étudiants et dont le profit était utilisé pour des œuvres patriotiques. Lieu de rendez-vous des révolutionnaires.

37. Scott Lane : rue de Calcutta où Sri Aurobindo habita pendant quelque temps.

38. Harrison Road : la police avait découvert des caisses de munitions au domicile de quelques accusés, situé dans cette rue.

39. Shyâm Bazar : quartier de Calcutta.

40. Vyâsa : auteur du Mahâbhârata et de nombreux Purânas. On lui doit la classification des Védas.

41. Collège Dupleix de Chandernagor.

42. Gare d'Howrah à Calcutta.

43. Chatterji, Bankim Chandra (1838-1894) : célèbre écrivain bengali, auteur de nombreux essais et romans (*Ānandamath*, *Durgeshnandinī*, *Ka-pâlakundalā*, etc.).

44. Upendranâth Banerji : après avoir séjourné dans un âshram où il étudia les différents systèmes de philosophie indienne et occidentale, il se joignit au groupe de Bârin. Au jardin de Mâniktolâ, il initiait les jeunes révolutionnaires à l'hindouisme ainsi qu'à l'économie et aux sciences

politiques. Il fut condamné à la déportation à vie aux îles Andaman et bénéficia de l'amnistie de 1919.

45. Sir Andrew Frazer : gouverneur du Bengale à l'époque.

46. Surendranâth Banerji : cf. note 34.

Captivité et liberté

Tout être humain, à de rares exceptions près, est esclave des circonstances extérieures et prisonnier des sensations que provoque en lui le monde physique. Toutes ses activités mentales dépendent d'impressions externes, et son intelligence même est incapable de franchir les limites étroites de la matière. Ses émotions, joies et souffrances, ne sont que l'écho d'événements extérieurs. En fait, il est esclave de son corps. « Svayambhû, le Créateur du monde, dit une des Upanishads*¹, a doté le corps d'ouvertures tournées vers l'extérieur, aussi le regard de l'homme se porte-t-il vers ce qui l'entoure et nul ne regarde en soi ; rares sont les grandes âmes, les natures inébranlables qui, dans leur soif d'immortalité, tournent les yeux vers leur être intérieur pour y contempler le Moi face à face. » Généralement nous observons le monde avec notre seule vision extérieure et,

* Voir les notes page 101.

dans cette vision, nous nous en remettons totalement au corps. Nous traitons les Occidentaux de matérialistes, mais en fait, nous le sommes tous. Le corps est l'instrument qui nous est donné pour l'accomplissement du *dharma* : c'est un char tiré par de nombreux chevaux, où nous prenons place pour sillonner les routes du monde. En lui attribuant une importance injustifiée, nous laissons le champ libre à cette conscience qui s'identifie au corps, et nous nous trouvons cantonnés dans un cercle étroit d'activités extérieures et de notions superficielles du bien et du mal. Le fruit de cette ignorance est un esclavage pour la vie entière. Plaisir et douleur, succès et revers asservissent l'esprit, et les désirs sur lesquels se concentre la pensée emportent l'être entier dans leur sillage. Dans notre soif de bonheur et notre peur de la souffrance, nous en venons à dépendre des autres, et tant que nous recevons d'autrui nos joies et souffrances, nous endurons des tourments et des humiliations sans fin. En effet, que ce soit l'homme ou la nature qui exerce un pouvoir sur le corps et l'entraîne dans son propre champ de forces, nous sommes entièrement soumis à cette influence. La preuve extrême nous en est donnée lorsque nous tombons aux mains de nos ennemis ou lorsque nous sommes emprisonnés ; mais en réalité, celui qui est libre de ses mouvements et vit entouré d'amis peut se trouver dans une situation aussi pitoyable que celle d'un prisonnier. Le corps est la prison, et l'ignorance de l'esprit qui s'identifie au corps, l'ennemi qui emprisonne.

Cette forme de captivité est la condition éternelle de l'homme, mais son effort, son élan irrésistible vers la liberté, illustrent chaque page de l'histoire et de la littérature.

Que ce soit sur le plan politique et social ou sur le plan individuel, ce même mouvement se manifeste au cours des siècles. Maîtrise de soi, mortification, détachement, stoïcisme, épicurisme, ascétisme, Védânta, bouddhisme, Advaita, doctrine de la Mâyâ, râja-yoga, hatha-yoga, Gîtâ, voies de la connaissance, de l'amour ou des œuvres, autant de chemins qui conduisent au même but : la victoire sur le corps, l'affranchissement de la matière, la liberté de la vie intérieure. La science occidentale est parvenue à la conclusion que rien n'existe hors du monde matériel ; d'après elle, le monde subtil est fondé sur la matière, les perceptions supraphysiques ne sont que le reflet des perceptions des sens, l'effort de l'homme pour se libérer est vain ; religion, philosophie, Védânta, ne sont qu'imaginations ; limités comme nous le sommes à la nature physique, vouloir s'en affranchir ou en transgresser les bornes est une entreprise futile. Mais la soif de liberté est enracinée si profondément dans le cœur de l'homme que des milliers d'arguments ne sauraient l'en arracher. Les conclusions de la science ne peuvent en aucune façon satisfaire l'esprit humain. Au cours des âges, l'homme a toujours senti obscurément qu'il existait au plus profond de lui Quelque Chose d'immatériel capable de vaincre la matière, un être de félicité, souverain, libre à jamais. Le but même de la religion est la conquête de cette liberté éternelle et de cette pure félicité ; c'est aussi celui de l'évolution, tel que la science l'envisage.

Ce qui différencie l'homme de l'animal, n'est pas tant le fait d'être ou de ne pas être doué de raison. L'animal n'en est pas dépourvu ; seulement, chez celui-ci, elle n'est pas susceptible de développement ; mais la condition animale

se caractérise par une complète soumission au corps, tandis que la victoire sur celui-ci, l'effort vers la liberté intérieure, sont le propre de l'homme, et là réside la véritable différence entre l'animal et lui.

Atteindre cet état de liberté intérieure appelé aussi *mukti*, libération, est, nous l'avons vu, le but essentiel de la religion. Pour se libérer, l'homme cherche, en suivant la voie de la Connaissance, à prendre conscience du Guide spirituel au-dedans de lui et, par l'adoration et les œuvres, il s'efforce de Lui soumettre son être entier, physique, vital et mental. « Fermement établi dans le yoga, accomplis l'œuvre qui t'est prescrite » : telle est l'injonction première de la Gîtâ², et le yoga dont elle parle ici n'est autre que cette liberté. Quand joies et souffrances ne sont plus déterminées par les circonstances extérieures, heureuses ou malheureuses, mais que l'état intérieur devient spontané, quand l'homme ne puise son inspiration qu'en lui-même, sa condition naturelle subit alors un renversement : sa vie extérieure se moule sur sa vie intérieure et les liens du *karma* se dénouent. L'être idéal, tel que le présente la Gîtâ, renonce à tout attachement aux fruits de ses œuvres et les abandonne au Seigneur Suprême, au *Purushottama*. « Imperturbable dans le malheur, libre de désir dans le bonheur³ », il trouve sa joie dans le Moi, est satisfait par le Moi. Il ne prend pas refuge auprès de ses semblables, comme celui qui recherche le plaisir et redoute la souffrance ; personne n'est pour lui source de ses joies ou de ses peines ; il n'a plus à souffrir des conséquences de ses actes. Souverainement maître de lui, ayant surmonté toute passion, il est, dans le combat qui oppose les dieux aux asuras, le Guerrier, le

karma-yogî envoyé par Dieu, qui protège le *dharma* du royaume établi ou allume la révolution, fût-elle politique ou religieuse. Dépouvé de tout désir personnel, il accomplit l'œuvre divine et il est, selon la Gîtâ, le « meilleur » d'entre les hommes.

Nous vivons une période de transition entre les temps anciens et les temps nouveaux. L'homme ne cesse d'avancer vers son but; il lui faut parfois abandonner les plaines pour gravir une hauteur, et c'est durant ces périodes d'ascension que surviennent les révolutions politiques, sociales, religieuses ou intellectuelles. À l'heure actuelle, l'humanité tend à s'élever de la matière vers un plan plus subtil. Les savants occidentaux, en explorant minutieusement l'univers matériel et en en déterminant les lois, ont défriché le terrain autour des sommets à conquérir. Déjà, des hommes de science se sont aventurés dans le vaste royaume du monde supraphysique et nombreux sont ceux qui brûlent de conquérir ce domaine. Par ailleurs, on peut observer bien d'autres signes d'évolution, tels que l'expansion rapide de la théosophie, l'accueil chaleureux fait au Védânta en Amérique, l'influence partielle et indirecte de l'Inde sur la philosophie occidentale et ses modes de pensée. Mais le signe le plus remarquable est la renaissance soudaine et inespérée de l'Inde. Parce qu'elle assume le rôle de maître spirituel du monde, son réveil marque l'avènement d'un nouvel âge. Sans elle, les efforts de l'Occident vers le progrès resteraient vains. Car, plus qu'aucun autre pays, l'Inde a su explorer les voies essentielles vers l'épanouissement de la vie intérieure : pratique du yoga, connaissance spirituelle, appréhension de la Réalité. D'autre part, tout ce

qui est si nécessaire à l'humanité, comme les méthodes de contrôle des sens, de purification de l'être, l'énergie spirituelle, le pouvoir né de l'ascèse, et le yoga de l'action désintéressée, tout cela constitue le patrimoine de l'Inde. L'Indien a, par nature, la capacité de demeurer indifférent aux circonstances extérieures ; il peut donc, plus facilement qu'un autre, atteindre un état de liberté intérieure. Le travail désintéressé, le rejet de l'ego, lui sont aussi plus naturels, car ces notions sont profondément enracinées dans le caractère national ; elles représentent le but suprême de l'enseignement et de la culture du pays.

C'est à la prison d'Alipore que j'en pris conscience pour la première fois. En principe, le règlement interdisait toute communication avec les autres prisonniers, pour la plupart condamnés de droit commun, mais dans la pratique cette règle n'était pas observée. De plus, il était impossible de ne pas entrer en contact avec le cuisinier, le porteur d'eau, le balayeur ou le vidangeur, et bien souvent nous bavardions librement avec eux.

Mes compagnons, arrêtés en même temps que moi et inculpés sous le même chef d'accusation, avaient la réputation d'être de cruels assassins auxquels on attribuait les qualificatifs les plus déshonorants. S'il est un lieu où le caractère indien est stigmatisé, où il risque d'apparaître sous son aspect le plus méprisable, le plus vil, le plus abject, c'est bien à la prison d'Alipore ; oui, c'est là que l'être humain a l'occasion de se montrer sous son jour le plus sordide. J'y ai passé une année entière et cette expérience m'a permis de réintégrer le domaine de l'action, fermement convaincu que l'Indien possédait des qualités

exceptionnelles. De plus, mon respect pour l'individu s'en est trouvé accru, et décuplé mon espoir en l'avenir de l'humanité comme en celui de l'Inde. Ceci n'est pas la conséquence de mon optimisme naturel ou d'un excès de confiance. Srijut Bipin Chandra Pâl vécut la même expérience à la prison de Buxar, et le Dr Daly, médecin de la prison d'Alipore à l'époque où j'y étais détenu, soutenait un point de vue semblable. C'était un homme généreux, perspicace, et un fin psychologue. Il était chaque jour témoin des bassesses de la nature humaine et, néanmoins, il me disait parfois : « Plus j'observe les Indiens, qu'il s'agisse des gens du peuple ou de l'aristocratie, de personnes honorables ou de prisonniers, plus je suis persuadé que sur le plan de la valeur humaine, vous nous êtes de beaucoup supérieurs. Il existe un abîme de différence entre les prisonniers européens et ceux de ce pays. J'en ai encore eu la preuve avec ces jeunes gens. Qui pourrait imaginer en observant leur caractère, leur comportement et toutes leurs qualités que ce sont des anarchistes ou des assassins ? En eux je ne vois que le contraire de l'arrogance ou de l'excitation, le contraire de la passion ou de la cruauté. »

La prison anglaise n'est guère un lieu où l'on puisse s'amender ; elle tendrait plutôt à détruire la personnalité du détenu ordinaire et à annihiler en lui tout sentiment humain. Assassins, voleurs, brigands n'y deviennent pas des saints mais restent ce qu'ils sont : malgré les règles les plus strictes, vols, fraudes et trafic de drogues sont monnaie courante. Eh bien, en dépit de tout, les qualités humaines de l'Indien subsistent. Ces rebuts de la société, opprimés en raison même de leur déchéance, peuvent bien offrir le

spectacle de toutes les noirceurs, bassesses et perversités, ils n'en gardent pas moins au fond d'eux-mêmes une lueur d'humanité. Et cette humanité, préservée en eux grâce aux qualités inhérentes au tempérament âryen, se manifeste en maintes occasions dans leurs paroles et leurs actes. Celui qui se détourne avec mépris lorsqu'il discerne chez les autres une trace de boue, décrétera qu'ils sont indignes du nom d'homme. Mais celui que n'aveugle pas l'orgueil de sa vertu et qui accepte de les regarder en face, ne saura s'y tromper. Lors de la réunion d'Uttarpârâ, Srijut Bipin Chandra Pâl nous fit part de son expérience à la prison de Buxar. Après six mois d'internement, il eut la vision de Nârâyana en toutes les choses et en tous les êtres, même chez les voleurs et les bandits qui l'entouraient. À la prison d'Alipore, je réalisai, moi aussi, cette vérité fondamentale de la religion hindoue : *sarvaghate nârâyana*, Nârâyana est en toute chose. La première fois qu'il se révéla à moi, ce fut sous une forme humaine, dans les voleurs et les assassins.

Combien de centaines d'innocents dans ce pays endurent-ils d'inhumaines souffrances au cours d'une longue captivité ; épuisant les conséquences des erreurs commises en des vies antérieures, ils se frayent un chemin vers de plus hautes régions⁴. Mais comment l'Européen moyen, dépourvu de sentiments religieux ou d'un sens du divin qui puissent purifier sa nature, traverserait-il une telle épreuve ? Ceux qui ont vécu en Occident ou qui connaissent par la littérature la mentalité occidentale s'en feront aisément une idée. Peut-être celui-ci s'abandonnera-t-il à la rancœur et au désespoir et, sombrant dans la nuit la plus noire de cet

enfer terrestre, se rendra-t-il, lui aussi, coupable des mêmes bassesses et des mêmes cruautés que ses compagnons de prison ; ou bien, trop faible pour subir ces souffrances sans en être détruit, il perdra la force et la lucidité de son esprit et ne gardera en lui qu'un vague vestige d'humanité.

Voici l'histoire d'un innocent incarcéré à Alipore. Impliqué dans une affaire de brigandage, il avait été condamné à dix ans de prison ferme. Simple vacher illettré, se souciant peu d'apprendre à lire et à écrire, il n'avait d'autre soutien que sa foi en Dieu, sa religion et son endurance, et maintes qualités de l'âme indienne. Par la noblesse de son attitude, ce vieillard réduisit à néant tout l'orgueil que je pouvais tirer de mes connaissances et de ma force intérieure. Son regard reflétait constamment une bienveillance sincère et amicale, et ses paroles exprimaient toujours la sympathie, et même l'affection. De temps à autre, il faisait allusion aux souffrances qu'il endurait malgré son innocence, ou nous entretenait de sa femme et de ses enfants : quand Dieu lui rendrait-Il sa liberté et lui permettrait-Il de les revoir ? Jamais, pourtant, nous ne le vîmes découragé ou anxieux. Il accomplissait paisiblement les corvées de la prison et vivait dans l'attente de la grâce divine. Il ne se souciait nullement de lui, mais s'efforçait constamment d'adoucir la vie de ceux qui l'entouraient. Servir autrui était la loi de son être ; sa bonté, sa compassion envers ceux qui souffraient, se manifestaient en toutes ses paroles, et l'humilité dont il faisait preuve rendait ses vertus plus éclatantes encore. Cette modestie me confondait, tant je sentais son cœur mille fois plus noble que le mien, et j'avais toujours scrupule à accepter ses services ; mais lui ne voulait

point céder et continuait à se préoccuper de mon confort. Il agissait de même avec les autres ; mais dans son regard il y avait plus de bonté, plus de respect encore, lorsqu'il se tournait vers les innocents et les affligés auxquels il prodiguait également ses humbles services. Cependant, toutes ses manières étaient empreintes d'une calme grandeur et d'une gravité naturelle. De plus, il était animé d'un fervent amour pour son pays. Le visage serein et plein de compassion de ce vieillard à barbe blanche restera gravé dans ma mémoire. Même à notre époque où l'on remarque des signes de décadence chez les paysans (que l'on dit incultes et que l'on traite de « petites gens »), il se trouve parmi eux de véritables fils de l'Inde, incarnant ces qualités qui honorent notre culture et notre religion, et c'est grâce à eux que nous pouvons garder confiance en l'avenir du pays. Sur cette classe de paysans illettrés et sur celle des jeunes intellectuels repose notre espoir : leur union donnera naissance à la future nation indienne.

Je viens de citer l'exemple d'un paysan sans instruction ; voici maintenant celui de deux jeunes gens relativement cultivés – deux médecins âyurvédiques de la rue Harrison –, condamnés à sept ans de prison ferme. Ils s'appelaient Nagendranâth et Dharani. Le calme, la sérénité avec lesquels ils acceptaient cette épreuve soudaine, cet injuste châtement⁵, forçaient l'étonnement et l'admiration. Jamais un mot de révolte ou de rancœur ne leur échappait. Jamais ils n'exprimaient le moindre reproche, ni ne manifestaient le moindre signe de ressentiment, ou même de mécontentement, envers ceux dont la faute les condamnait à passer leur jeunesse dans l'enfer d'une prison. Ils

n'avaient aucune expérience des sciences occidentales et ne connaissaient aucune langue européenne, toutes choses qui font la gloire de l'enseignement moderne ; leur seul moyen d'expression était leur langue maternelle. Néanmoins, parmi les bénéficiaires de l'éducation anglaise, j'ai rarement rencontré des hommes de cette qualité. Sans se plaindre ni auprès des hommes ni auprès de Dieu, ils avaient su s'incliner devant la décision des juges et accepter la sentence avec le sourire. Tous deux suivaient une discipline spirituelle, mais leur nature était différente. Intelligent, et d'un naturel calme et grave, Nagendra aimait par-dessus tout s'entretenir de questions spirituelles ou religieuses. Durant notre période de réclusion, comme nous avons reçu l'autorisation de lire après la corvée quotidienne, Nagendra avait demandé la Gîtâ, mais à la place, il avait reçu une Bible. Au tribunal, assis près de moi sur le banc des accusés, il me faisait part des sentiments que cette lecture faisait naître en lui. Je constatais avec surprise, qu'au lieu de commenter les paroles bibliques, il m'expliquait le sens des versets de la Gîtâ qu'il n'avait pas lue. En l'entendant, j'eus même à plusieurs reprises l'impression que les paroles divines prononcées par Shrî Krishna à Kurukshetra se faisaient entendre à nouveau par la bouche de Vâsudeva, cette fois, au tribunal d'Alipore. Être capable, sans avoir lu la Gîtâ, d'en saisir l'essence à la lecture de la Bible : présence du Divin en toutes choses, renoncement aux fruits de l'action, égalité d'âme, est le résultat d'une sâdhanâ peu ordinaire.

Dharani n'avait pas l'intelligence de son frère, mais tendre et modeste de nature, c'était un *bhakta* dans l'âme. Il restait des heures entières perdu dans la contemplation de

la Mère Divine et, à voir la joie qui illuminait son visage, son rire franc, sa douce ferveur, on avait peine à croire que l'on se trouvait dans une prison. En regardant vivre ces deux frères, qui aurait osé soutenir que les Bengalis sont des êtres vils et méprisables. Cette force, cette humanité, ce feu pur, même s'ils ne sont pas toujours manifestes, couvent sous la cendre...

Nagendranâth et Dharani étaient innocents. Incarcérés sans s'être rendus coupables du moindre délit, ils avaient su, grâce à leurs qualités innées et à l'éducation qu'ils avaient reçue, ne pas se laisser troubler par les circonstances extérieures et préserver la liberté de leur vie intérieure. Mais, même chez les coupables, les qualités inhérentes au caractère national demeuraient évidentes : durant notre année de détention à Alipore, les prisonniers de droit commun avec lesquels nous entrâmes en contact se montrèrent toujours, à une ou deux exceptions près, pleins d'obligeance envers nous, et se conduisirent de façon irréprochable. Par contre, ces qualités faisaient défaut chez ceux d'entre nous que l'éducation moderne avait déformés. Celle-ci peut avoir bien des vertus, mais elle s'avère incapable d'inculquer le sens de la courtoisie et du service désintéressé. Chez les bandits eux-mêmes, il était possible de discerner cette bonté, cette compassion, qui comptent parmi les éléments les plus précieux de la culture indienne. Quant aux vidangeurs, balayeurs, porteurs d'eau, qui n'avaient rien à se reprocher, mais devaient, dans une certaine mesure, partager l'épreuve de notre réclusion, pas un seul jour ils ne firent preuve envers nous de mauvaise humeur ou d'animosité. Ils se plaignaient bien parfois de leur sort auprès

des geôliers indiens, mais ils s'acquittaient de leurs tâches avec le sourire et priaient de tout leur cœur pour que nous soyons libérés.

Je me souviens aussi d'un autre prisonnier, musulman celui-ci. Il nous avait voué une affection paternelle et ne put retenir ses larmes le jour de notre départ. Il attirait l'attention des autres sur les souffrances et les humiliations que nous avions à subir pour l'amour de la patrie et se lamentait sur notre sort : « Regardez, disait-il, ces garçons qui sont des fils de riches, des gens comme il faut, voyez à quel état ils sont réduits, tout ça pour avoir voulu libérer de pauvres malheureux ! »

J'aimerais poser une question à tous ceux qui ne tarissent pas d'éloges sur la civilisation occidentale : pourrait-on rencontrer dans les prisons anglaises et parmi les bandits de la pire espèce un tel contrôle de soi, une telle bonté, générosité, gratitude, un tel amour des autres en Dieu ? En vérité, l'Europe, par nature, est terre de jouissance, l'Inde, terre d'offrande et du don de soi.

La Gîtâ distingue deux types de créatures ; l'un dévique, l'autre âsurique⁶. La nature de l'Indien est intrinsèquement dévique, celle de l'Occidental âsurique. Mais en cet âge noir où prédominent les forces d'inertie (*tamas*), dans l'état de décadence où s'est enfoncé notre pays, la culture âryenne s'est progressivement désagrégée et nous avons accumulé les éléments les plus bas de la nature âsurique, tandis que les Occidentaux, grâce aux progrès réalisés et à l'évolution qu'ils subissent, tendent à acquérir la nature dévique. Et pourtant, en eux reste apparent un certain pourcentage de tendances âsuriques, tandis que chez

nous demeurent encore, bien que voilées, certaines qualités propres à la nature dévique. Même l'élite des Occidentaux ne parvient pas à se défaire entièrement de son état âsuri-que. Et lorsque l'on compare les pires éléments de nos deux races, tout cela apparaî- t très clairement.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais je m'en abstiens de crainte d'allonger indûment cet article. Une chose est certaine, en tout cas : ceux qu'il m'a été donné d'observer en prison, et dont le comportement reflétait cet état de liberté intérieure, sont de parfaits exemples de la nature dévique. Je souhaite, dans un prochain article, traiter ce sujet plus à fond.

NOTES

1. *Katha Upanishad*, II, 1, 1.
 2. *Bhagavad-Gîtâ*, II, 48.
 3. *Ibid.*, II, 56.
 4. Ce point de vue traditionnel – et partiel – du *karma* sera plus tard repris et complété par Sri Aurobindo dans *La Vie Divine*.
 5. Ullâshkar, un des jeunes révolutionnaires, ayant appris que la police avait été mise au courant de leurs activités dans le Jardin de Mâniktolâ, dissimula des caisses de munitions chez son ami Nagendranâth. Celui-ci en ignorait le contenu, mais il fut arrêté, ainsi que son frère, bien qu'Ullâshkar se fut efforcé de les disculper.
 6. *Bhagavad-Gîtâ*, chap. XVI.
- La nature dévique se caractérise par la prédominance des qualités sâttviques : maîtrise de soi, abnégation, pureté, droiture, compassion, modestie, tolérance, etc. C'est la nature propre à celui qui lutte pour la Vérité, le Droit, la Justice, tandis que la nature âsurique est dominée par le désir et l'ego.

*L'Idéal de l'ârya et les trois guna**

Dans l'article intitulé « Captivité et liberté », j'ai décrit l'état d'esprit de quelques prisonniers innocents et essayé de démontrer que la liberté intérieure dont jouissent bien des Indiens – précieux héritage que leur a légué la culture âryenne** – ne se trouve pas abolie, même en prison. Bien mieux, parmi les repris de justice de la pire espèce, les dispositions spirituelles inhérentes au tempérament âryen et préservées pendant des millénaires, subsistent encore, ne serait-ce qu'à l'état de vestiges. Acquérir la nature sâttvique, tel est le principe fondamental de la culture âryenne. Être sâttvique, c'est être pur mais, le plus souvent, les êtres humains sont impurs, et leur impureté est encore accrue par la lourdeur, l'obscurité qui caractérisent le *tamas* et par la véhémence propre au *rajas*. Sur le plan mental, l'impureté revêt deux aspects essentiels : l'un, fruit du *tamas*, est un

* *Guna*: les modes de la nature (voir glossaire).

** Voir les notes p. 118.

état d'inertie où la poussée vers l'action fait totalement défaut, *apravritti* ; l'autre, fruit du *rajas*, est un état d'excitation ou de mauvaise orientation de la poussée vers l'action, *kupravritti*. Ignorance, aveuglement, lourdeur d'esprit, incohérence de la pensée, paresse et répugnance à l'action, excès de sommeil, peur et découragement, en un mot, tout ce qui entretient l'indolence, tels sont les signes du *tamas*. Alors que cet état d'inertie, *apravritti*, est dû à l'ignorance, l'état d'excitation dans lequel l'impulsion se trouve dévoyée, *kupravritti*, provient, lui, d'une connaissance erronée. Toutefois, c'est seulement en fortifiant les tendances rajasiques que l'on peut effacer la souillure du *tamas*. Le *rajas* est la source de *pravritti*, l'impulsion vers l'action, et *pravritti* est le premier pas pour atteindre au détachement, *nivritti* *. En effet, vivre dans un état d'inertie ne signifie pas que l'on soit détaché, car la connaissance, qui est la voie du détachement, fait alors défaut ; mais celui qui s'engage dans l'action sans aucun désir personnel, celui-là est véritablement détaché. Le renoncement à l'action n'est pas le détachement. C'est pourquoi, voyant l'épaisseur du *tamas* qui recouvrait l'Inde, Swâmî Vivekânanda s'écriait : « Ce sont des qualités rajasiques qu'il nous faut, et des héros de l'action ; que le torrent de *pravritti* déferle sur tout le pays ; même s'il en résulte quelque mal, cela vaudra mille fois mieux que cette torpeur tâmasique. »

En vérité, nous sommes plongés dans l'inertie la plus épaisse, mais nous considérons cela comme un état hautement sâttvique et nous nous en glorifions. Nombreux, en

* *nivritti* : litt. : cessation ; le fait de prendre du recul par rapport à l'action.

effet, sont ceux qui prétendent que si nous avons été conquis par des nations râjasiques, c'est en raison même de nos dispositions sâttviques, et que notre décadence, notre effondrement, sont la contrepartie de ces qualités. Ils s'appuient sur ce raisonnement pour essayer de prouver la supériorité de l'hindouisme sur le christianisme. De leur côté les nations chrétiennes considèrent les résultats pratiques : selon elles, la supériorité d'une religion se mesure aux fruits de son action dans le monde. Aussi déclarent-elles : « Les nations chrétiennes sont les plus puissantes du monde ; le christianisme est donc la plus grande des religions. » Ce à quoi beaucoup d'entre nous répondent : « C'est une erreur ; on ne peut juger de la supériorité d'une religion par les résultats qu'elle atteint en ce monde, mais par ceux qu'elle atteint dans les mondes de l'Au-delà. Les Indiens se trouvent asservis à une nation occidentale puissante et âsurique parce qu'ils sont essentiellement religieux de nature. »

Ce raisonnement est fondé sur une grave erreur, contraire à la sagesse âryenne. Le *sattva* ne peut en aucun cas entraîner la décadence d'un pays – bien au contraire, une nation essentiellement sâttvique ne saurait être réduite en esclavage. C'est en effet le *sattva* qui est à l'origine de l'énergie spirituelle du brâhmane, mais c'est la valeur du *kshatriya* qui en est le support. Frappée, cette calme énergie spirituelle émane en millions d'étincelles la force du *kshatriya*, enflammant tout à l'entour ; sans cette force guerrière, le pouvoir spirituel s'effondre – mais, n'y aurait-il qu'un seul vrai brâhmane dans le pays, celui-ci suscitera cent *kshatriyas*. La cause de notre décadence n'est donc pas un excès de *sattva*, mais l'absence de *rajas* et la prédominance du

tamas. En l'absence de *rajas*, les qualités sâttviques que nous portons en nous se sont trouvées voilées ou entièrement recouvertes par le *tamas*. Ce sont toutes nos tendances tâmasiques : paresse, ignorance, aveuglement, répugnance à l'effort, refus d'agir, découragement, qui nous ont réduits à notre misérable condition et ont précipité la chute du pays. Il n'y avait d'abord dans notre ciel que de légers nuages clairsemés, mais peu à peu une épaisse nuée a recouvert l'horizon tout entier et, plongés dans les ténèbres de l'Ignorance, incapables d'efforts, nous nous sommes montrés si totalement dépourvus de hautes aspirations qu'en dépit de l'avènement de grandes âmes envoyées par Dieu, cette obscurité ne s'est pas dissipée. C'est alors que le divin Sûrya décida de sauver le pays par une poussée râjasique.

Dès que la force râjasique s'éveille et se montre puissamment active, le *tamas* tend à disparaître, mais sont alors à redouter les impulsions néfastes, la licence, le désordre effréné, ainsi que d'autres états âsuriques. Quand, dans son élan, la force râjasique ne considère que la satisfaction de ses appétits démesurés et de ses passions insensées, il y a, en effet, lieu de s'alarmer. Sans aucun contrôle, pourtant, le *rajas* ne saurait longtemps subsister : la lassitude survient, puis, comme après une tempête, lorsque le temps, privé de tout souffle d'air, s'alourdit au lieu de s'éclaircir, la torpeur tâmasique vient étouffer le dynamisme râjasique. C'est ce qui survint en France après la Révolution. Celle-ci, redoutable débordement de force râjasique, fut suivie temporairement d'un retour à l'inertie tâmasique ; puis, après de nouvelles flambées révolutionnaires, ce fut la fatigue, l'épuisement et la décadence morale. Telle est l'histoire

de la France durant le siècle dernier. Chaque fois qu'une inspiration sâttvique, née de son idéal de « Liberté-Égalité-Fraternité », visita le cœur de la France, la force râjasique s'imposa progressivement, mais cherchant à satisfaire ses propres tendances, elle se changea en une forme de pouvoir âsurique opposé à l'idéal sâttvique du pays. Ainsi, avec la réapparition du *tamas*, la France, ayant perdu la grande énergie qu'elle avait accumulée, se trouva réduite à une condition des plus critiques, pareille à celle de Harischandra² suspendu entre ciel et terre.

Pour éviter un tel résultat, il n'existe qu'un moyen : mettre une force râjasique puissante au service du *sattva*. Quand les tendances sâttviques, une fois éveillées, parviennent à maîtriser, guider et discipliner le dynamisme râjasique, celui-ci peut alors se tourner vers un noble idéal, pour le plus grand bien du pays et du monde ; d'autre part, il n'y a plus lieu de craindre le retour à un état tâmasique. Or, pour stimuler les dispositions sâttviques, il faut savoir renoncer à ses intérêts personnels, consacrer au bien général toutes ses énergies, se donner totalement au Divin, faire de sa vie entière un sacrifice grand et pur, en un mot, suivre l'idéal du *dharma*.

Mais, à lui seul, le *sattva* ne peut triompher du *tamas* ; comme le dit la Gîtâ, pour vaincre le *tamas*, le *sattva* doit s'allier au *rajas*. Voilà pourquoi, après avoir réveillé nos qualités sâttviques latentes et ranimé l'esprit religieux, Dieu a, aujourd'hui, répandu la force râjasique par tout le pays. Certains réformateurs de l'hindouisme comme Râmmohan Roy, et d'autres grandes âmes, ont inauguré un nouvel âge en attisant la flamme sâttvique. Toutefois, la renaissance

religieuse au dix-neuvième siècle ne fut pas suivie d'un éveil analogue dans le domaine politique et social. Le terrain n'était pas prêt et, si les graines furent semées à la volée, il n'y eut point de moisson. Il faut y voir pour l'Inde une grâce de Dieu. Un éveil suscité par le *rajas* ne saurait être stable ni entièrement salubre. Il faut auparavant, dans une certaine mesure, rallumer l'énergie spirituelle dont le feu couve au cœur de la nation. Cet effort n'ayant pas été accompli, l'élan râjasique fut bloqué pendant une longue période. Mais lorsqu'il se manifesta en 1905*, sa nature était d'une origine essentiellement sâttvique. Il n'y a donc pas lieu de s'alarmer outre mesure si, à présent, cet élan râjasique prend des proportions effrénées ; c'est un jeu du *sattva* et du *rajas* dont les forces, actuellement déchaînées, seront bientôt maîtrisées et disciplinées. Toutefois, ce résultat ne saurait être atteint à l'aide d'un pouvoir extérieur. Seules l'énergie spirituelle et les qualités sâttviques que nous ne pourrions maintenir vivantes qu'en propageant l'idéal du *dharma*, rendront effectif ce contrôle de la force râjasique.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, un des moyens de stimuler les dispositions sâttviques est de consacrer au bien général toutes ses énergies. Notre renaissance politique est largement fondée sur cet idéal, mais il est difficile d'y demeurer fidèle – et cette difficulté est plus grande encore pour la nation que pour l'individu. Sans que l'on y prenne garde, l'égoïsme vient se glisser dans ce qui paraît être pur désintéressement et, si le jugement n'est pas éclairé, il est possible de se tromper au point de servir ses

* 1905 : Partition du Bengale.

propres intérêts en prétendant servir ceux des autres ; ainsi l'on risque, sans s'en rendre compte, de nuire à la fois à son pays, à autrui, à l'humanité.

Un autre moyen de développer les qualités sâttviques est de se consacrer au service du Divin. Là encore, pourtant, le bien peut se changer en mal. L'*ânanda* né au contact du Divin peut engendrer une forme sâttvique d'indolence et, après avoir goûté à la félicité, on risque de se détourner du pays en détresse et du service de l'humanité. Là est l'entrave de la nature sâttvique. Car, en fait, il existe un ego sâttvique aussi bien qu'un ego râjasique. La vertu enchaîne l'homme autant que le péché. Pour connaître la pleine liberté, il faut en premier lieu s'affranchir du désir, se dépouiller de son ego et faire au Divin le don intégral de soi-même. Or, pour se libérer du désir et de l'ego, il est nécessaire tout d'abord de purifier l'entendement (*buddhi*). La phase préliminaire de cet effort de purification consiste à refuser d'identifier le corps et l'esprit, afin que le mental libéré puisse se placer sous l'influence de l'être central. L'homme, ainsi devenu maître de son mental et prenant appui sur la *buddhi*, peut se défaire en grande partie de son égoïsme. Cependant, celui-ci ne nous lâche pas complètement ; une dernière forme d'égoïsme subsiste : celle qui pousse à rechercher la libération et à vouloir rester immergé dans sa joie, au point d'oublier que d'autres souffrent. Cette forme d'égoïsme, elle aussi, doit être rejetée. Pour cela, il faut voir le Seigneur Nârâyana dans toutes les créatures et Le servir en chacune d'elles. Là est l'accomplissement le plus haut de la nature sâttvique ; mais il est une réalisation supérieure encore à celle-ci : celle qui consiste à transcender le *sattva*

et à prendre entièrement refuge en Dieu, au-delà des *guna*. Voici comment la Gîtâ décrit celui qui a atteint cet état :

« Quand le voyant perçoit que les *guna* (constituants de l'Énergie divine) sont les seuls agents de l'action et qu'il connaît le Seigneur au-delà des *guna* comme l'animateur de cette Énergie, il atteint à la nature divine.

« L'Habitant-du-corps ayant transcendé les *guna* inhérents aux corps (grossier et subtil) et s'étant affranchi du joug de la naissance et de la mort, de la vieillesse et de la souffrance, jouit de l'immortalité.

« Que se manifestent ou se dissipent la connaissance (née du *sattva*), l'impulsion à l'action (née du *rajas*), l'obscurcissement de la conscience, l'inertie ou le sommeil (nés du *tamas*), il n'éprouve à leur égard ni aversion ni désir.

« Égal à lui-même quand viennent ou se retirent les trois *guna*, ferme et détaché, imperturbable, jamais il ne se laisse ébranler, lui qui sait que ces états sont propres à la loi d'être des *guna*.

« Celui qui demeure égal à lui-même face au plaisir et à la douleur, au plaisant et au déplaisant, à la louange et au blâme, pour qui la motte de terre et la pierre et l'or sont d'égale valeur, celui qui est fermement établi en soi, calme et inébranlable, qui regarde d'un œil égal honneurs et disgrâce, pour qui l'ami et l'ennemi sont également chers, qui n'entreprend rien de son propre chef mais, s'en remettant totalement à Dieu, jamais n'agit que sous Son inspiration, celui-là, dit-on, a transcendé les *guna*.

« Qui Me sert et M'adore, uni à moi en un yoga d'amour

et de dévotion sans défaillance, celui-là aussi, transcendant les *guna*, est prêt à devenir le Brahman. »³

Transcender les *guna* n'est pas donné à tous, mais pour celui chez qui le *sattva* prédomine, parvenir au seuil de cette réalisation n'est pas impossible. Le stade préliminaire consiste à se défaire de l'ego sâttvique et à voir en toute action le jeu des trois *guna* de la divine Shakti. Ceci réalisé, l'homme sâttvique ne tire plus orgueil de ses actes ; il sait qu'il n'en est point l'auteur ; ayant fait à Dieu le don total de lui-même, il accomplit l'action qui lui est prescrite.

Ce que nous venons d'exposer au sujet des trois *guna* et de leur transcendance forme le fondement de la Gîtâ. Mais, le plus souvent, cet enseignement n'est pas vraiment compris : jusqu'à présent, ce que nous appelons l'éducation âryenne a consisté principalement à cultiver les qualités sâttviques, et avec la disparition de la caste des *kshatriyas*, le respect porté dans notre pays aux qualités râjasiques s'est évanoui. Pourtant, la force râjasique est indispensable à la vie nationale ; aussi, de nos jours, l'attention se tourne-t-elle de plus en plus vers la Gîtâ. Son enseignement, bien que basé sur notre ancienne culture, dépasse celle-ci de beaucoup, car le *dharma* de la Gîtâ ne recule pas devant le *rajas*. L'un des chemins vers la Réalisation qu'elle nous indique, consiste à placer la force râjasique au service du *sattva*, et elle indique la méthode à suivre pour atteindre la libération par la voie de l'action.

C'est en prison que j'ai pu évaluer dans quelle mesure l'esprit de la nation se trouvait prêt à suivre ce *dharma*. En fait, le courant qui nous porte vers cet accomplissement n'a

pas encore été purifié : ses eaux sont troubles et polluées, mais lorsque sa véhémence se sera apaisée, la force pure qu'il recèle sera en mesure d'agir infailliblement.

Parmi les prisonniers inculpés en même temps que moi, certains furent déclarés innocents, et acquittés ; les autres, reconnus coupables de complot contre l'État, furent condamnés. Aux yeux de la société, tuer est le pire forfait. Cependant, celui qui tue pour les intérêts de son pays peut très bien n'être pas noirci par son crime ; sur le plan social, son acte gardera pourtant toute sa gravité. Le sang versé, il est vrai, risque de laisser des traces sur l'esprit du criminel et, lorsque l'ombre du crime obscurcit son être intérieur, il peut se laisser gagner par la cruauté. Celle-ci, caractéristique du sauvage, est une des tares fondamentales dont l'humanité doit progressivement se libérer pour que l'évolution suive son cours ; si l'homme parvenait à s'en défaire entièrement, l'un des principaux obstacles au progrès de l'humanité se trouverait éliminé. Or, en admettant que ces hommes fussent coupables, il ne faut voir en leur action qu'un délire passager, un dérèglement momentané de l'élan râjasique, car la force sâttvique qu'ils portent en eux est si puissante qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce déchaînement nuise aux intérêts du pays de façon durable.

Pour mes compagnons de prison, l'état de liberté intérieure décrit précédemment était chose naturelle. Durant les jours où nous fûmes détenus ensemble dans une grande salle, j'eus tout loisir de les regarder vivre et de pénétrer leur psychologie. À deux exceptions près, ni leur expression ni leurs paroles ne traduisaient la moindre crainte. Et pourtant, la plupart étaient jeunes ; certains même n'étaient que

des adolescents ; la peine qu'ils devraient subir, s'ils étaient reconnus coupables, était suffisamment rigoureuse pour que cette perspective pût ébranler l'âme la plus forte, et ils gardaient peu d'espoir d'être acquittés. En effet, à voir le défilé de témoins devant le tribunal et l'inquiétant appareil des preuves écrites qui ne cessaient de s'amonceler, celui qui n'avait aucune expérience de la justice ne pouvait s'empêcher de penser que même un innocent n'avait aucune chance d'échapper au piège. Cependant, sur le visage de ces jeunes gens, il n'y avait pas l'ombre d'une peur ni la moindre trace de découragement ; bien au contraire, tandis qu'ils discutaient de politique ou de religion, leur gaieté, leur rire franc, prouvaient leur indifférence au danger qui les menaçait. Chacun possédait quelques livres qui, pour la plupart, traitaient de spiritualité, de sorte que nous avons constitué une petite bibliothèque. Nous avons la Gîtâ, les Upanishads, les œuvres de Vivekânanda, la vie et les entretiens de Râmakrishna, les Purânas, des hymnes et des chants mystiques, etc., mais aussi les romans de Bankim⁴, des recueils de chants patriotiques, et quelques ouvrages sur la philosophie, l'histoire et la littérature occidentales. Le matin, certains d'entre nous se livraient à leurs pratiques spirituelles, d'autres s'adonnaient à la lecture, d'autres encore conversaient discrètement ; mais parfois, dans cette paisible atmosphère matinale, retentissaient des cascades de rires. Plus tard, lorsqu'il n'y avait pas de séance au tribunal, les uns se reposaient, les autres jouaient à un jeu quelconque, suivant l'inspiration du moment. Comme nul n'avait de préférence particulière, un jour on s'asseyait en cercle et on jouait très calmement ; le

lendemain on s'entraînait à la course ou au saut ; parfois, on jouait au football – le ballon, bien entendu, était constitué de matériaux plutôt bizarres ! Nous organisions aussi des parties de colin-maillard, ou bien des petits groupes se formaient où les uns s'exerçaient au jiu-jitsu, d'autres au saut en hauteur et en longueur ; d'autres enfin jouaient aux dames ou aux cartes. Dans l'ensemble, même les détenus d'un certain âge se comportaient alors comme des enfants et, à l'exception de trois ou quatre d'entre eux à l'air particulièrement austère, tout le monde participait aux jeux sur les instances des plus jeunes. Souvent, des récitals de chant occupaient nos soirées. Nous faisons cercle autour d'Ullâsh, de Sachindra, d'Hemdâs, tous trois chanteurs de talent. En général, le programme ne comportait que des chants religieux ou patriotiques. Toutefois, de temps à autre, Ullâshkâr, pour nous divertir, chantait quelque chanson comique, racontait des histoires abracadabrantes, ou nous permettait d'apprécier son talent de mime et de ventriloque. Je n'ai plus jamais rencontré quelqu'un doté d'un caractère et de capacités aussi remarquables. De temps à autre, naît ici-bas, un être sur qui la puissance de *mâyâ* a si peu d'emprise qu'en dehors des simples nécessités corporelles, il n'est lié par rien. « Le péché ne s'attache pas plus à lui que la goutte d'eau à la feuille du lotus⁵. » C'est en regardant vivre Ullâshkâr que j'ai compris le sens véritable de cette parole de la Gîtâ. Comme tout le monde, il travaillait, s'amusait, riait, racontait des histoires, pouvait se tromper, agir bien ou mal, mais au-dedans il demeurait sans tache, rien n'affectait sa nature dévique⁶. Éclaboussé de boue, il n'en était pas souillé. Passions, plaisirs, souffrances, égoïsme, inimitié,

violence, tout ce qui est notre lot lui était étranger. Il semblait avoir été créé seulement pour l'amour, la joie, le rire, le service des autres. Sa transparence naturelle, son allégresse, étaient pareilles à celles d'une fleur. Jamais je n'ai observé chez lui le moindre signe de colère, de mesquinerie, de souffrance ou de dépression, rien qui altérât son comportement. Dépourvu de tout attachement, il prodiguait ce qu'on lui demandait, comme si rien ne lui appartenait – hormis cette liberté souveraine. Il pouvait rire et plaisanter pour réjouir le cœur de ses camarades, puis, tout oublier l'instant d'après, pour s'absorber dans la méditation. Et si jamais quelqu'un venait le déranger, il ne lui en tenait pas rigueur, mais supportait ses caprices avec le sourire. Tout était jeu pour lui, le monde comme la prison, l'action et la cessation de toute activité, la jouissance et la renonciation ; il accueillait également toutes choses, toujours identique à lui-même. Cet état sâttvique de liberté intérieure, sans être aussi manifeste chez les autres accusés, était cependant plus ou moins présent chez la plupart d'entre eux. Ils passaient donc leurs journées à se récréer ou à développer leur vie spirituelle. Nul ne songeait au procès. Une telle insouciance se rencontrerait-elle chez des êtres naturellement voués au mal ? Non, vraiment, ces jeunes gens étaient dépourvus de toute grossièreté, perversité ou cruauté. Rires, jeux, conversations, tout en eux n'était qu'amour, joie et innocence.

Cette liberté d'esprit ne devait pas tarder à produire des résultats positifs ; en effet, la moindre semence de spiritualité semée dans un terrain si favorable ne peut que porter ses fruits. C'est pourquoi Jésus, désignant un groupe de jeunes enfants, déclara un jour à ses disciples : « ... c'est

à leurs pareils qu'appartient le royaume des cieux. » Cette joie spontanée, cette forme de sagesse sont la marque du *sattva*, et ceux-là seuls ont la capacité d'entreprendre le yoga, qui ne se laissent pas dominer par la souffrance et, en toutes circonstances, gardent leur sérénité et leur bonne humeur.

Entre les murs d'une cellule, un tempérament râjasique ne peut guère se donner carrière, car les tendances qui poussent à l'action et aux jouissances se trouvent privées d'aliments. D'autre part, dans une telle situation, l'être âsुरique, sevré de tout ce qui nourrit habituellement sa force râjasique, se détruit lui-même, tel un tigre blessé : « Il en vient à manger son propre cœur », selon l'expression d'un poète européen. Mais l'Indien, lui, condamné à la solitude et plongé dans les circonstances les plus pénibles, se tourne irrésistiblement vers Dieu, entraîné par l'éternelle attraction qui le porte vers Lui. Ainsi en fut-il pour nous. D'où venait-il, ce courant qui nous emportait tous ? Nul ne saurait le dire. Certains, qui n'avaient jamais invoqué Dieu, s'engagèrent dans une discipline spirituelle et, sentant sur eux la grâce du Tout-compatissant, demeurèrent plongés dans la béatitude. En trois à quatre mois, ces jeunes gens réalisèrent ce qu'un yogi ne réalise qu'après de longues années de pratique. Un jour, Râmakrishna Paramahansa déclara : « Ce que vous observez à présent n'est rien : un tel courant de spiritualité traversera le pays qu'en trois jours de sâdhanâ des enfants pourront parvenir à la Réalisation. » À voir ces jeunes gens qui semblaient être les hérauts de ce courant annoncé par Râmakrishna, il était impossible de douter que sa prophétie ne fût sur le point de s'accomplir.

Les vagues sâttviques balayaient le banc des accusés et, à quatre ou cinq exceptions près, nous nous sentions tous inondés d'une grande joie, une joie telle que quiconque l'a goûtée ne peut plus ni l'oublier ni lui comparer aucune autre forme de joie. En vérité, l'espoir du pays, l'espoir en son avenir, repose sur l'épanouissement de ses qualités sâttviques. Chez aucun autre peuple, on ne trouve à un tel degré ce sentiment de fraternité, cet amour du Divin, qui se saisissent si naturellement du cœur de l'Indien ; et c'est tout aussi naturellement qu'il se tourne vers la connaissance spirituelle. Rejeter le *tamas*, contrôler le *rajas*, manifester le *sattva*, voilà ce qui est exigé de nous, voilà quel est le plan secret de Dieu pour notre pays. Et ce plan est à présent en voie d'accomplissement.

NOTES

1. Âryen : ce terme, dérivé de *ârya* (en sanskrit, noble), n'a aucune connotation raciale, mais exprime un idéal éthique, social et culturel.

Sri Aurobindo définit ainsi l'idéal de l'*ârya* : « La soif de connaissance, la consécration, la pureté, le renoncement du brâhmane ; le courage, l'ardeur, le sens de l'honneur, l'esprit chevaleresque, le patriotisme du *kshatriya* ; la bienveillance, l'habileté et l'industrie, l'esprit d'entreprise et la générosité du *vaishya* ; l'humilité et le dévouement du *shûdra*, telles sont les qualités de l'*ârya*. » (*The Hour of God*, Cent. Ed., Vol. 17, p. 211)

2. Il s'agit, en fait, du père de Harischandra, Trishanku : ne voulant pas abandonner son corps mortel pour monter aux cieux, il y fut porté par le pouvoir du rishi Vishvâmitra. Repoussé par les dieux qui le précipitèrent vers la terre, la tête en bas, il fut arrêté dans sa chute par Vishvâmitra et demeura ainsi suspendu dans les airs. Dans l'astrologie indienne, Trishanku désigne la constellation de la Croix du Sud.

3. Bhagavad-Gîtâ, XIV, 19-26. Nous suivons ici la traduction bengalaise de Sri Aurobindo.

4. Bankim Chandra Chatterji : cf. p. 85, note 43.

5. Bhagavad-Gîtâ, V, 10.

6. Cf. p. 101, note 6.

Nouvelle naissance

Dans la Gîtâ, Arjuna demande à Shrî Krishna : « Celui qui s'engage sur la voie du yoga, mais qui s'égare en chemin avant de parvenir au But, qu'advient-il de lui ? Se voit-il frustré à la fois des fruits de ce monde et de l'autre, et doit-il périr tel un nuage déchiré par le vent ? » Et Shrî Krishna répond : « Ni en ce monde ni dans l'autre, il ne saurait être anéanti. Quiconque pratique le bien, ne peut aller à sa perte. Parvenu au monde des justes, il y demeure un temps incomparable avant que ne lui soit accordé ce rare privilège de renaître dans une maison de purs, d'êtres de lumière ou de nobles yogis. Alors, poussé par la soif du yoga acquise au cours de ses vies antérieures, il tend toujours plus vers la Réalisation et, après maintes vies d'effort, enfin libéré de toute souillure, il atteint au But suprême. »¹

Sous l'influence de la culture occidentale, la théorie de

1. *Bhagavad-Gîtâ*, VI, 37-43.

la réincarnation qui, dans notre religion, a toujours fait partie des connaissances révélées par le yoga, a perdu de son crédit auprès des gens cultivés. Mais, depuis la venue de Râmakrishna, et grâce à la diffusion du Védânta et à l'étude de la Gîtâ, cette vérité est à nouveau reconnue. En effet, la réincarnation est, dans les mondes supraphysiques, une vérité aussi fondamentale que l'hérédité dans le monde matériel, et les paroles de Krishna en expriment deux aspects essentiels : d'une part, celui qui vient à s'écarter de la voie du yoga, sera, lors de sa prochaine incarnation, animé d'un puissant besoin de Connaissance, hérité de ses vies antérieures et, du fait de ses *samskâra*, il se trouvera entraîné sur le chemin du yoga, telle une barque poussée par le vent. Mais par ailleurs, il lui faudra renaître en une famille susceptible d'engendrer un corps apte à recueillir le fruit de son *karma* (cette aspiration vers la Connaissance), et c'est là que l'hérédité a son rôle à jouer. S'il est conçu en un foyer de pureté et de lumière, il s'incarnera en un corps pur et plein de force ; et s'il appartient à une lignée de yogis, son être physique et mental se trouvera parfaitement conditionné, et il recevra l'éducation et la formation qui conviennent.

En Inde, depuis un certain nombre d'années, il semble qu'une nouvelle race émerge au sein de l'ancienne qui, elle, est la proie du *tamas*. Les Indiens des générations passées, nés en cette époque de déclin du *dharma*, et élevés dans cette ambiance, vécurent peu de temps et firent preuve d'égoïsme et d'étroitesse d'esprit et de cœur. Il y eut toutefois parmi eux de grandes âmes pleines de force et de lumière, et ce sont elles qui sauvèrent la nation du

péril. Elles ne purent cependant accomplir pleinement une œuvre à la mesure de leur puissance et de leur génie ; elles ne firent que créer un vaste champ d'action pour y établir les bases de la grandeur future de la nation. Par la noblesse de leurs actes, elles suscitérent cette nouvelle aurore dont les rayons illuminent notre horizon. Mais la nouvelle génération n'est en rien semblable à l'ancienne : courageuse, énergique et généreuse, animée de hautes aspirations, elle se dédie avec enthousiasme au bien du pays et au service d'autrui ; c'est pourquoi nous voyons la jeunesse actuelle secouer le joug de la famille afin de suivre son propre chemin. Il en résulte des différences d'opinions entre jeunes et vieux, et de fréquents conflits dans le domaine de l'action. Parents et grands-parents s'efforcent de confiner dans le cercle étroit de leurs intérêts personnels ces jeunes gens nés de la race des dieux, pionniers de l'âge de Vérité, sans comprendre qu'ils contribuent ainsi à perpétuer l'âge des ténèbres. Mais ces jeunes gens, étincelles de la Grande Énergie, Mahâshakti, brûlent de détruire l'ancien monde et d'en bâtir un nouveau, et ils ne peuvent plus obéir à leurs parents ni leur témoigner le respect filial que ceux-ci se croient en droit d'exiger. Dieu seul peut remédier à cet état de choses. La volonté de la Suprême Shakti s'accomplira inéluctablement, et cette nouvelle génération ne s'éteindra point sans que soit réalisé ce pour quoi elle est née. Mais dans ce monde qui émerge se fait encore sentir l'influence d'un passé qui prend fin : par le fait d'une hérédité défectueuse et d'une éducation âsurique, un grand nombre de brebis galeuses apparaissent encore parmi nous ; ainsi, ceux que leur destin appelait à inaugurer l'âge nouveau

n'ont pu manifester pleinement la puissante énergie qu'ils portaient en eux. Chez les jeunes cependant – fait assez remarquable – se font jour les signes avant-coureurs de l'âge de Vérité; nombreux, en effet, sont ceux en qui apparaissent une ferveur religieuse, une soif du yoga et une force yogique, encore voilée, mais indubitable.

Ashok Nandi, l'un des accusés dans « l'Affaire de la Bombe » instruite au tribunal d'Alipore, appartenait à cette catégorie de jeunes gens. Pour qui le connaissait, il était difficile de croire qu'il pût être impliqué dans un complot criminel. Il avait été inculpé sur de simples présomptions, d'ailleurs peu convaincantes. Il n'était pas, comme nous, enflammé de l'ardent désir de servir le pays. Sa nature, sa tournure d'esprit, son tempérament, étaient ceux d'un yogi, d'un *bhakta* fervent; il ne possédait aucune des qualités nécessaires pour la vie dans le monde. Son grand-père était lui-même un yogi accompli dans la voie du Tantra, et son père avait acquis, lui aussi, une force yogique exceptionnelle; ainsi Ashok Nandi bénéficiait du rare privilège d'être né dans une famille de yogis, privilège qui, selon la Gîtâ, ne s'acquiert pas aisément. Dès son jeune âge, il montra à plusieurs reprises les signes d'un pouvoir yogique inné. Bien avant son arrestation, pressentant qu'il était destiné à mourir prématurément, il trouvait difficile d'appliquer son esprit à l'étude et de se préparer à l'exercice d'une profession. Cependant, il s'efforça de suivre les conseils de son père et d'accomplir ce qu'on attendait de lui, sachant pourtant qu'il ne verrait pas le fruit de ses efforts; en même temps, il s'engagea sur la voie du yoga. C'est alors qu'il fut arrêté sans aucune raison. Il ne se laissa pas ébranler par

cette épreuve, effet probable de son *karma*, et fut l'un de ceux – nombreux parmi nous – qui suivirent en prison une discipline yoguique. Peut-être n'était-il pas le plus avancé, mais il y consacrait toutes ses énergies, et nous étions tous subjugués par sa générosité naturelle, la profondeur de sa dévotion et l'amour qui débordait de son cœur. Au moment de l'assassinat de Goswâmi, il se trouvait déjà à l'hôpital. Avant même qu'il fût complètement rétabli, on le confina de nouveau dans sa cellule où il fut pris de fréquents accès de fièvre. Dans cet état, il devait passer la nuit exposé au froid et aux courants d'air ; il fut atteint de tuberculose et l'on perdit bientôt tout espoir de le sauver. C'est alors qu'il fut condamné à la peine maxima et, en dépit de sa condition, il dut demeurer en cette cellule de mort. Sur la requête de Maître Chittaranjan Dâs, des dispositions furent prises pour l'hospitaliser, mais sa mise en liberté sous caution ne lui fut pas accordée. C'est seulement vers la fin que le gouverneur intervint et qu'Ashok fut autorisé à aller mourir chez lui, entouré de sa famille. Plus tard, la Cour d'appel devait l'acquitter, mais Dieu l'avait déjà libéré de la prison de son corps. Alors qu'il approchait de sa fin, sa force yoguique s'accrut de façon surprenante. Le jour de sa mort, envahi par la puissance de Vishnu, il ne cessa de donner des conseils à tous ceux qui l'entouraient, les exhortant à répéter le Nom du Seigneur, le Nom libérateur, et c'est en le répétant lui-même qu'il mourut.

Sans doute Ashok Nandi était-il né pour effacer les conséquences douloureuses d'une vie antérieure, aussi dut-il endurer des tourments, apparemment inutiles, et mourir prématurément. La force requise pour l'avènement de l'âge

de Vérité n'était point descendue en lui, mais il manifesta de façon éclatante un pouvoir yogique inné. Telle est la marche du *karma* : des êtres de valeur passent sur cette terre pour épuiser les conséquences de leurs erreurs passées² puis, libres de toute souillure, ils abandonnent leur enveloppe mortelle ; mais un jour vient où ils se réincarnent pour œuvrer au bien du monde et faire rayonner l'énergie spirituelle qui les habite.

2. Cf. p. 101, note 4.

Discours d'Uttarpârâ

Quand on m'a demandé de prendre la parole à la réunion annuelle de votre Comité, je me proposais de vous dire quelques mots sur le sujet que nous avons choisi d'aborder aujourd'hui : la Religion hindoue. Je ne sais plus à présent si je m'en tiendrai à ce que j'avais prévu car, tandis que j'étais assis là, un message s'est présenté à mon esprit, un message que je dois vous transmettre, que je dois transmettre à la nation indienne tout entière. Ce message m'a été tout d'abord révélé en prison, et si j'ai été libéré, c'est pour pouvoir le communiquer à mes compatriotes.

La dernière fois que je suis venu ici, c'était il y a plus d'un an. Je n'étais pas seul alors : j'avais auprès de moi un des plus grands prophètes du nationalisme*¹. Lui aussi sortait de prison, de la prison où Dieu l'avait conduit afin que dans le silence et la solitude, il puisse entendre la Parole

* Voir les notes page 140.

qu'Il voulait lui révéler. Et c'est lui que, par centaines, vous étiez venus accueillir. Il est maintenant loin d'ici, séparé de nous par des milliers de kilomètres. D'autres, que j'avais l'habitude de voir travailler à mes côtés, sont absents, eux aussi. L'orage qui s'est abattu sur le pays les a dispersés dans toutes les directions. C'est moi, maintenant, qui sors de prison après une année de détention, et je m'aperçois que tout est changé. Un de ceux qui étaient toujours près de moi, étroitement associé à mon travail, est prisonnier en Birmanie², et un autre croupit en captivité dans le nord du pays³. Quand j'ai été libéré, j'ai cherché tout autour de moi, j'ai cherché ceux de qui, autrefois, j'attendais inspiration et conseils : je ne les ai pas trouvés. Mais ce n'est pas tout. Avant mon arrestation, le pays tout entier vibrait au cri du *Bande Mataram*⁴, il vibrait de l'espoir de tout un peuple, l'espoir de millions d'hommes qui venaient juste de s'arracher à leur état d'avilissement. Quand je suis sorti de prison, j'espérais entendre ce même cri, mais tout se taisait. Le silence s'était abattu sur le pays et les gens semblaient désorientés, car au lieu du brillant firmament de Dieu, plein de la vision de l'avenir qui, auparavant, s'étendait devant nous, on eût dit qu'un ciel plombé d'où tombaient les foudres humaines pesait au-dessus de nos têtes. Nul ne semblait savoir de quel côté se diriger, et de partout s'élevait la question : « Que faire à présent ? Et que pourrait-on faire ? » Moi non plus, je ne savais de quel côté me diriger, je ne savais que faire. Mais il y avait une chose dont j'étais sûr : c'était la Toute-Puissance de Dieu qui avait suscité ce cri, fait naître cet espoir, et c'était ce même Pouvoir qui avait fait descendre ce silence. Celui qui était

dans le cri et le mouvement était aussi dans l'immobilité et le silence. Ce silence, Il l'a fait descendre sur nous pour permettre à la nation de prendre du recul pendant un certain temps, de regarder en elle-même et de connaître Sa volonté. Ce silence ne m'a donc pas découragé, car en prison c'était un compagnon de tout instant, et je savais que j'avais moi-même appris, grâce à lui, dans l'inaction de cette longue année d'emprisonnement, la leçon que la nation doit apprendre aujourd'hui.

Quand Bipin Chandra Pâl est sorti de prison, il était porteur d'un message, d'un message inspiré. Je me souviens du discours qu'il a prononcé ici même. De par sa portée et son but, c'était un discours plus religieux que politique. Il nous a parlé de la réalisation qu'il avait eue dans sa cellule, de la présence de Dieu en chacun de nous, du Seigneur au cœur de la nation ; puis, dans les discours qui ont suivi, il a parlé d'une force derrière notre mouvement, plus puissante que toute autre force, et d'un but à poursuivre, plus grand que tout autre but. Maintenant, moi aussi, je vous retrouve ici. Moi aussi, je sors de prison et, une fois de plus, c'est vous, habitants d'Uttarpârâ, qui êtes les premiers à m'accueillir. Mais cette fois, il ne s'agit pas d'une réunion politique ; nous sommes ici en tant que membres d'une association qui a pour but la sauvegarde de notre religion. Ce message que Bipin Chandra Pâl a reçu à la prison de Buxar, Dieu me l'a révélé à Alipore. Cette connaissance, Il me l'a dispensée aussi, jour après jour, durant mes douze mois de détention, et c'est cette connaissance qu'Il m'a ordonné de vous transmettre quand je serai libéré.

Or je savais que je serais libéré. Cette année d'emprisonnement ne devait être qu'une année de retraite et d'apprentissage. Comment aurait-on pu me détenir en prison plus longtemps que ne l'exigeait le dessein de Dieu ? Il m'avait donné un message à transmettre, une œuvre à accomplir, et je savais qu'aussi longtemps que ce message ne serait pas transmis, aucun pouvoir humain ne pourrait me réduire au silence, qu'aussi longtemps que cette œuvre n'aurait pas été accomplie, aucun pouvoir humain ne pourrait entraver la marche de l'instrument de Dieu, si faible et insignifiant soit-il. Me voilà libre à nouveau, et à peine avais-je pris place parmi vous aujourd'hui que des paroles m'ont été dictées – que je n'avais nullement l'intention de prononcer. Ce que j'avais prévu, Il l'a chassé de mon esprit, et je me sens contraint à vous dire ce qui s'impose à moi.

Lorsque j'ai été arrêté et emmené au dépôt de Lâl Bazar, ma foi a été ébranlée pour un temps, car je ne pouvais pénétrer le dessein de Dieu. Désarmé, en mon cœur j'ai crié vers Lui : « Que veut dire tout cela ? Je croyais avoir une mission à remplir pour mon pays, pour mes compatriotes, je croyais que Ta protection me serait accordée tant qu'elle ne serait pas achevée. Mais alors, pourquoi suis-je ici, et sous une telle accusation ? » Un jour s'est écoulé, puis un autre, puis un troisième, et soudain, tout au fond de moi, j'ai entendu une voix qui me disait : « Prends patience. » Alors je me suis senti apaisé, et j'ai attendu. De Lâl Bazar on m'a emmené à Alipore où, pendant un mois, j'ai été gardé au secret, loin de tout contact humain. Là, jour et nuit, j'ai attendu que parle en moi la voix de Dieu, afin de

savoir ce qu'Il avait à me révéler et comprendre ce que je devais faire. C'est pendant cette période de solitude qu'est venue la première leçon, la première réalisation. Je me suis souvenu qu'un mois, ou même plus, avant mon arrestation, une voix intérieure m'avait exhorté à cesser toute activité, à me retirer dans la solitude et à regarder en moi-même afin d'entrer en communion plus intime avec Lui. Par faiblesse, j'étais resté sourd à cet appel. Mon travail me tenait beaucoup trop à cœur et, dans mon orgueil, je pensais que si je n'étais plus là pour m'en occuper, il pourrait en pâtir, voire échouer, ou cesser. Je me refusais donc à interrompre mes activités. À présent, j'avais l'impression qu'Il me parlait à nouveau, qu'Il me disait : « Les liens que tu n'as pas eu la force de briser, je les ai brisés pour toi, car ma volonté n'est pas que tu persistes dans cette voie ; telle n'a jamais été mon intention. J'ai toujours eu pour toi d'autres desseins et, dans ce but, je t'ai conduit ici pour t'enseigner ce que tu n'as pu apprendre par toi-même et te préparer à mon œuvre. » Puis Il m'a mis la Gîtâ entre les mains. Sa Force est entrée en moi et j'ai pu pratiquer la sâdhanâ de la Gîtâ. Non seulement j'ai pu comprendre intellectuellement, mais réaliser intérieurement ce que Shrî Krishna exige d'Arjuna, ce qu'Il exige de ceux qui aspirent à accomplir Son œuvre : qu'ils se libèrent de tout désir et de toute aversion, qu'ils Lui consacrent leurs actions sans en attendre aucun fruit, qu'ils abandonnent toute volonté personnelle, afin de devenir entre Ses mains un instrument passif et fidèle, qu'ils considèrent d'un cœur égal grands et petits, amis et ennemis, succès et revers, en se gardant de toute négligence dans l'accomplissement de leur tâche. J'ai

compris alors ce qu'est véritablement la Religion hindoue. On parle souvent de cette Religion, du *sanâtana dharma* ou Religion éternelle, mais peu comprennent vraiment ce qu'elle représente. Les autres religions reposent, dans l'ensemble, sur la foi et les dogmes, mais le *sanâtana dharma* est la vie même; ce n'est pas tant quelque chose en quoi il faille croire : il faut le vivre. C'est le *dharma* qui, pour le salut de l'humanité, a été entretenu avec amour depuis les temps anciens dans l'isolement de cette péninsule. Et si l'Inde se relève aujourd'hui, c'est pour offrir cette Religion au monde. Ce n'est pas seulement pour elle-même qu'elle se redresse, comme le font d'autres pays, ou, une fois devenue forte, pour écraser les nations plus faibles, mais pour répandre sur le monde la lumière éternelle dont elle est la gardienne. Depuis toujours, l'Inde existe pour l'humanité, non pour elle-même, et c'est pour l'humanité et non pour elle-même qu'elle se doit d'être grande.

C'est donc la seconde chose qu'Il m'a fait comprendre : Il m'a fait réaliser la vérité centrale de la Religion hindoue. Tout d'abord, Il a éveillé la compassion dans le cœur de mes geôliers : ceux-ci sont intervenus auprès du directeur de la prison – qui était anglais – et lui ont dit : « Il souffre d'être enfermé; permettez-lui au moins de marcher dans la cour pendant une demi-heure, matin et soir. » Ainsi fut fait, et tandis que je marchais, Sa Force est à nouveau entrée en moi. Je regardais la prison qui m'isolait des hommes, et ce n'étaient plus de hauts murs qui m'emprisonnaient, non, c'était Vāsudeva qui m'entourait. Je marchais sous les branches de l'arbre devant ma cellule, mais ce n'était plus un arbre; je savais que c'était Vāsudeva; c'était Shrif

Krishna que je voyais là, debout, m'abritant de Son ombre. Je regardais les barreaux de ma cellule, ces barres de fer qui tenaient lieu de porte, et je voyais encore Vâsudeva. Le garde qui me surveillait, c'était Nârâyana. Et quand je m'allongeais sur les couvertures grossières qui me servaient de lit, je sentais les bras de Shrî Krishna autour de moi, les bras de mon Ami et Bien-Aimé. C'est ainsi que s'est traduite cette vision plus profonde qu'Il m'avait accordée. Je regardais les détenus dans la prison – voleurs, assassins, escrocs – et je voyais Vâsudeva ; c'était Nârâyana que je découvrais en ces âmes obscurcies et ces corps mésusés. Beaucoup, parmi ces voleurs et ces bandits, me confondaient par la sympathie qu'ils me témoignaient, par leur gentillesse, et cette humanité en eux capable de triompher de si funestes circonstances. Je remarquais particulièrement l'un d'eux qui m'apparaissait comme un véritable saint ; c'était un paysan de mon pays, qui ne savait ni lire ni écrire, un soi-disant bandit, condamné à dix ans de prison ferme, un de ceux que, dans notre orgueil de classe pharisaïque, nous regardons de haut et appelons « les petites gens ». Alors, une fois de plus, Il m'a parlé : « Vois ces hommes parmi lesquels je t'ai envoyé pour participer à mon œuvre. Telle est la nature de cette nation que je suis en train de relever, et la raison pour laquelle je la relève. »

Quand l'affaire a été appelée au tribunal correctionnel et que nous nous sommes trouvés devant le juge, j'étais toujours habité par cette même vision, et Il m'a dit : « Quand on t'a jeté en prison, ton cœur n'a-t-il pas défailli et n'as-tu pas crié vers moi : "Où est Ta protection ?" Regarde le juge maintenant, regarde le procureur. » Je regardais devant moi,

et ce n'était pas le juge que je voyais, c'était Vâsudeva ; c'était Nârâyana qui siégeait là. Je regardais le procureur, et ce n'était pas le procureur que je voyais ; c'était Shrî Krishna, c'était mon Ami et Bien-Aimé qui était assis là, et qui me souriait. « As-tu peur maintenant ? » m'a-t-Il demandé. « Je suis en tous les hommes et gouverne leurs actions et leurs paroles. Ma protection est toujours avec toi et tu n'as rien à craindre. Ce procès qui est intenté contre toi, laisse-m'en la charge ; ce n'est pas ton affaire. Ce n'est pas pour ce procès que je t'ai conduit ici, mais pour autre chose ; le procès en lui-même n'est qu'un moyen que j'utilise pour accomplir mon œuvre, rien de plus. »

Ensuite, quand les débats se sont ouverts à la Cour d'assises, j'ai adressé à mon avocat de nombreuses instructions, lui signalant ce qui était faux dans les preuves réunies contre moi et indiquant sur quels points précis les témoins pourraient être interrogés. Alors s'est produit un événement inattendu : les dispositions qui avaient été prises pour assurer ma défense ont été soudain modifiées, et c'est un autre avocat qui est venu plaider ma cause. C'était un de mes amis, mais je ne m'attendais pas à le voir ; j'ignorais qu'il avait pris l'affaire en mains. Vous connaissez tous le nom de cet homme qui laissa de côté toutes ses autres préoccupations, abandonna toute sa clientèle et qui, pendant des mois, jour après jour, veilla jusqu'à une heure avancée de la nuit, se ruinant la santé pour me sauver : Srijut Chittaranjan Dâs. Quand je l'ai vu, je me suis senti rassuré, mais il me semblait encore nécessaire de donner des instructions. Puis, tout souci m'a été ôté ; au fond de moi une voix s'est fait entendre : « Voilà celui que t'arrachera aux pièges placés

sur ton chemin. Laisse ces papiers : ce n'est pas à toi de donner des instructions ; c'est moi qui le ferai. » À partir de ce moment, jamais je n'ai, de moi-même, parlé du procès avec mon avocat, jamais je ne lui ai donné la moindre indication, et si par hasard il me posait une question, je m'apercevais toujours que ma réponse ne servait aucunement ma cause. Je m'en étais remis à lui, et il avait pris tout en mains ; vous savez quel en a été le résultat.

Tout au long du procès, je savais ce que Dieu attendait de moi, car cela ne cessait de m'être répété ; je restais attentif à cette voix intérieure : « C'est moi qui dirige les choses, sois sans crainte, me disait-elle. Consacre-toi au travail pour lequel je t'ai conduit dans cette prison et, quand tu seras libéré, souviens-toi de cela : ne crains jamais rien, n'hésite jamais. Souviens-toi que c'est moi qui agis, non toi ni personne d'autre. Aussi, quels que soient les nuages, quels que soient les dangers et les souffrances, les difficultés et les impossibilités, il n'est, en fait, rien d'impossible, rien de difficile. Je suis présent dans la nation, dans son soulèvement, et Je suis Vâsudeva. Je suis Nârâyana ; c'est ma volonté qui s'accomplira, non celle des hommes. Ce que je veux voir se réaliser, aucun pouvoir humain ne peut y faire obstacle. »

Entre-temps, Il m'avait arraché à la solitude de ma cellule pour me mêler à ceux qui avaient été inculpés avec moi. Vous avez beaucoup parlé aujourd'hui de ma consécration à mon pays et de mon abnégation. J'entends constamment ces sortes de choses depuis que je suis sorti de prison, mais à les entendre, j'éprouve une gêne, et même une sorte de souffrance. Car je connais mes faiblesses, je sais

que j'ai bien des défauts et que je retombe souvent dans les mêmes erreurs. Je n'y étais pas aveugle auparavant, mais pendant ma période de réclusion, quand toutes ces faiblesses, tous ces défauts sont venus m'assaillir, j'en ai pris pleinement conscience. J'ai compris alors qu'en tant qu'être humain je n'étais qu'une masse de faiblesses, un instrument défectueux et imparfait qui n'avait de force que lorsqu'une Force venue de plus haut entraînait en lui.

Je me suis donc retrouvé parmi ces jeunes gens et, chez beaucoup d'entre eux, j'ai découvert un immense courage, une capacité d'oubli de soi tels qu'en comparaison je n'étais tout simplement rien. J'en ai remarqué un ou deux qui, non seulement m'étaient supérieurs par leur force de caractère – c'était le cas pour beaucoup –, mais par les promesses qu'ils portaient en eux, par cette capacité intellectuelle dont je m'enorgueillissais. Et j'entendais le Seigneur me dire : « Voilà la jeune génération, voilà ceux qui forment la nouvelle et puissante nation qui commence à se lever à mon commandement. Ils te sont supérieurs. Qu'as-tu à craindre ? Si tu te retirais ou t'endormais, le travail se ferait malgré tout. Si demain tu étais rejeté, ce sont ces jeunes gens-là qui poursuivraient ton œuvre, et plus puissamment que tu ne l'as jamais fait. La seule force que tu possèdes, c'est celle que je te donne pour que tu puisses transmettre à la nation un message qui l'aidera à se relever. » C'est par ces paroles qu'Il continuait à m'instruire.

Mais, soudain, un événement s'est produit* et, en l'espace de quelques instants, je me suis retrouvé seul dans une

* L'assassinat du traître, Narendranâth Goswâmi. Cf. p. 146-47.

cellule. Ce que j'ai vécu durant cette période, je ne me sens pas porté à le dire, sinon que, jour après jour, Il m'a révélé Ses merveilles et m'a fait comprendre l'absolue vérité de la Religion hindoue. J'avais eu bien des doutes auparavant. J'avais été élevé en Angleterre, dans une atmosphère complètement étrangère, entouré d'idées étrangères. Il y a de nombreux aspects de l'hindouisme que j'avais été longtemps enclin à considérer comme des imaginations ; j'avais tendance à penser que cette religion comportait une grande part de rêve, beaucoup d'illusion, de *mâyâ*. Mais alors, jour après jour, je vivais dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon corps, les vérités de la Religion hindoue. Elles devenaient pour moi des expériences vivantes, et de nouveaux domaines s'ouvraient à moi qu'aucune science matérielle ne pourrait expliquer.

Au début, quand je me suis tourné vers Dieu, ce n'était pas tout à fait dans l'esprit du *bhakta*, ni dans celui du *jnâni*. C'était il y a bien longtemps, à Barodâ, quelques années avant le début du *svadeshi*, avant d'entrer dans la vie publique. À cette époque, c'est à peine si j'avais en Lui une foi vivante. Il y avait en moi un agnostique, un athée, un sceptique, et je n'étais même pas absolument sûr qu'il y eût un Dieu. Je ne sentais pas Sa présence. Cependant, quelque chose m'attirait vers la vérité des Védas, la vérité de la Gîtâ, la vérité de la Religion hindoue. Je sentais qu'il devait y avoir une puissante vérité quelque part dans le yoga, une puissante vérité dans cette religion basée sur le Védânta. Aussi, quand j'ai abordé le yoga et décidé de le pratiquer, afin de voir si mon sentiment était justifié, je l'ai fait dans cet état d'esprit et Lui ai adressé cette prière :

« Si Tu existes, Tu connais mon cœur, Tu sais que je ne demande pas la libération ; je ne demande rien de ce que les autres demandent. Je demande seulement la force de relever cette nation, je demande seulement la grâce de vivre et de travailler pour ce peuple que j'aime, et je prie qu'il me soit permis de lui consacrer ma vie. » Pendant longtemps, je me suis efforcé d'atteindre la réalisation dans le yoga, et, finalement, j'y suis parvenu dans une certaine mesure ; mais je n'étais pas satisfait sur le plan qui me tenait le plus à cœur. Aussi, durant ma détention, dans la solitude de ma cellule, j'ai imploré à nouveau le Seigneur : « Donne-moi Ton *âdesh*. J'ignore le travail que je dois faire, et comment le faire. Fais-moi connaître Ta volonté. » Alors, dans la communion du yoga, j'ai perçu deux messages. Le premier disait : « Je t'ai donné une œuvre à accomplir, c'est d'aider à relever cette nation. Bientôt le moment viendra où tu seras libéré car, cette fois, ce n'est pas ma volonté que tu sois condamné ou que tu aies, comme tant d'autres, à souffrir pour ton pays. Tu réclamais un *âdesh*, le voici : Va et accomplis mon œuvre, c'est là ce que j'attends de toi. »

Le second message que j'ai reçu est celui-ci : « Une chose t'a été révélée durant cette année de détention, une chose que tu mettais en doute : la vérité de la Religion hindoue. C'est cette religion que je ranime et qu'aujourd'hui j'offre au monde, cette religion que j'ai développée et perfectionnée par l'intermédiaire des rishis, des saints, des âvatars, et qui, maintenant, commence à se propager parmi les nations afin que mon œuvre s'accomplisse. Je suis en train de relever cette nation pour qu'elle puisse répandre ma Parole. C'est là le *sanâtana dharma*, cette Religion éternelle dont tu

n'avais auparavant aucune connaissance réelle, mais que je t'ai révélée. L'agnostique et le sceptique en toi ont reçu leur réponse, car je t'ai donné des preuves, intérieures et extérieures, physiques et subjectives, qui t'ont convaincu. Quand tu te lanceras dans l'action, parle au peuple de l'Inde, rappelle-lui toujours que s'il se redresse à présent, c'est pour le *sanâtana dharma*, c'est pour le monde, et non pas pour lui-même. Cette liberté que je lui donne, c'est pour le bien du monde. Par conséquent, dire que l'Inde s'éveille, c'est dire que le *sanâtana dharma* s'éveille. Parler de la grandeur future de l'Inde, c'est parler de la future grandeur du *sanâtana dharma*. Dire que l'Inde se développera et étendra partout son influence, c'est dire que le *sanâtana dharma* se développera et se répandra sur le monde. C'est pour le *dharma* et par le *dharma* que l'Inde existe ; œuvrer à la grandeur de cette religion, c'est œuvrer à la grandeur du pays. Je t'ai montré que je suis partout, en tout homme et en toute chose, que je suis dans ce mouvement, et que je n'agis pas seulement à travers ceux qui luttent pour le pays, mais aussi à travers ceux qui s'opposent à eux et entravent leurs efforts. Eux aussi participent au plan divin, ce ne sont pas mes ennemis, mais mes instruments. En chacun je suis à l'œuvre, et quoi que pensent les hommes, quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent que servir mes desseins. Vous tous, en toutes vos actions, vous avancez sans savoir où vous vous dirigez. Vous voulez faire une chose, et vous en faites une autre. Vous visez à un certain résultat, et vos efforts en entraînent un autre, qui peut être différent, voire opposé. C'est la Shakti qui, à présent, se déploie ; c'est Elle qui anime le peuple de l'Inde. Depuis longtemps je

préparais cette renaissance ; maintenant le temps est venu, et c'est moi qui la conduirai à son accomplissement. »

Voilà donc ce que j'avais à vous dire. Votre association a pour nom « Société pour la sauvegarde de la Religion hindoue ». Eh bien ! sauvegarder cette religion, la sauvegarder et l'offrir au monde, voilà le travail qui est le nôtre. Mais qu'est-ce que la Religion hindoue ? Quelle est cette religion que nous disons éternelle, *sanâtana* ? Si on l'appelle Religion hindoue, c'est parce que le peuple de l'Inde l'a maintenue vivante, parce qu'elle a grandi dans cette péninsule isolée, bornée par la mer et l'Himâlaya, et qu'elle a été confiée à la race âryenne, qui peuplait cette terre ancienne et sacrée, afin qu'elle puisse subsister à travers les âges. Mais cette religion n'est pas circonscrite aux confins d'un seul pays ; elle n'appartient pas exclusivement et pour toujours à une région limitée du monde. Ce que nous appelons la Religion hindoue est, en vérité, la Religion éternelle, car c'est la Religion universelle qui embrasse toutes les autres. Une religion qui n'est pas universelle ne peut être éternelle. Une religion étroite, sectaire, exclusive, ne peut se maintenir que pendant une période limitée et ne peut servir qu'un but limité. La Religion hindoue est la seule qui puisse triompher du matérialisme en intégrant, et même devançant, les découvertes de la science et les spéculations philosophiques. C'est la seule religion qui fasse sentir à l'homme combien Dieu est proche et qui englobe toutes les voies susceptibles de le conduire à Lui. C'est la seule qui constamment insiste sur la vérité que toute religion admet : à savoir que Dieu est présent en tout être et en toute chose, et qu'en Lui nous avons notre existence, en Lui nous

agissons. C'est la seule qui nous permette, non seulement de comprendre cette vérité et d'y adhérer, mais de la vivre en chaque partie de notre être. C'est la seule qui révèle au monde ce qu'il est : la *lilâ* de Vâsudeva ; la seule religion qui nous montre comment jouer le mieux notre rôle dans cette *lilâ*, et quelles en sont les lois les plus subtiles, les règles les plus nobles ; la seule qui ne sépare pas la vie, en ses moindres détails, de la religion même ; la seule qui sache ce qu'est l'immortalité, de telle sorte que pour nous la mort n'a plus de réalité.

C'est là le message qui, par ma bouche, vous est transmis aujourd'hui. Ce dont je voulais vous parler a été chassé de mon esprit, et je n'ai rien à dire en dehors de ce qui m'est dicté. Je ne peux vous transmettre que le message qui m'a été donné : c'est fait. Une fois déjà, je me suis exprimé avec cette force en moi, affirmant alors que notre mouvement n'était pas un mouvement politique, que le nationalisme n'était pas une doctrine politique, mais une religion, un credo, une foi. Je le répète aujourd'hui, mais en d'autres termes. Je ne dis plus que le nationalisme est un credo, une religion, une foi ; je dis que c'est le *sanâtana dharma* qui, pour nous, est le nationalisme. Cette nation hindoue est née avec le *sanâtana dharma* ; avec lui elle se meut, avec lui elle grandit. Quand décline le *sanâtana dharma*, la nation décline, et s'il était jamais possible que périsse le *sanâtana dharma*, la nation périrait avec lui. Le *sanâtana dharma*, c'est le nationalisme. Voilà le message que je devais vous transmettre.⁵

NOTES

1. Bipin Chandra Pâl : cf. p. 83, note 16.
2. Plusieurs nationalistes, dont Tilak, avaient été déportés en Birmanie. Ici, il s'agit sans doute de Shyâmsundar Chakravarty. Cf. p. 82, note 2.
3. Krishna Kumâr Mitra : oncle de Sri Aurobindo, éditeur du journal *Sanjivani*.
4. *Bande Mataram* : « Salutation à notre Mère (l'Inde) », le *mantra* de la révolution.
5. Texte anglais. Cent. Ed., Vol. 2, p. 1-10.

APPENDICE

Au cours de conversations avec quelques disciples, Sri Aurobindo a mentionné certaines expériences qu'il avait eues en prison. Celles-ci sont relatées notamment dans *Evening Talks with Sri Aurobindo* de A.B. Purani, et dans *On Himself*.

« ... Je me livrais alors à une sâdhanâ intense sur le plan vital ; j'étais très concentré et je me posais la question : « Les pouvoirs yogiques, tels que la lévitation, *utthâpanâ*, existent-ils réellement ? » quand, soudain, je me suis retrouvé soulevé au-dessus du sol, dans une position que je n'aurais pu prendre par un effort musculaire. Seule une petite partie de mon corps effleurait le sol, tandis que le reste était soulevé contre le mur. Je n'aurais pu me maintenir ainsi normalement, même si je l'avais voulu, et je constatais que mon corps se maintenait au-dessus du sol, sans aucun effort de ma part. [...] J'ai eu, en prison, de nombreuses expériences tout aussi extraordinaires et, pourrait-on dire, anormales. Elles provenaient sans doute de ce plan vital où

je pratiquais alors cette sâdhanâ. Toutes ces expériences ont bientôt pris fin et ne se sont pas renouvelées¹. »

*

« Pendant une quinzaine de jours, au cours de mes méditations solitaires dans la prison, j’entendais constamment la voix de Vivekânanda s’adressant à moi, et je sentais sa présence [...] La voix parlait d’un champ d’expérience spirituelle, particulier et limité, mais très important, et elle ne s’est plus fait entendre dès que tout ce qu’elle avait à me dire sur le sujet m’eût été dit². »

*

« C’est Vivekânanda – qui est venu à moi dans la prison d’Alipore – qui m’a révélé le plan de l’Intuition. Pendant deux à trois semaines il m’a initié à ce domaine. Par la suite, j’ai commencé à avoir accès à des plans plus élevés³. »

1. A.B. Purani, *Evening Talks with Sri Aurobindo*, Pondicherry, 1982, p. 376.

2. Sri Aurobindo, *On Himself*, Cent. Ed., Vol. 26, p. 68.

3. *Evening Talks*, p. 543-44.

Postface

La dernière partie des « Jours de prison » fut publiée dans le *Suprabhat* en mars 1910, alors que Sri Aurobindo avait déjà quitté Calcutta pour se réfugier à Chandernagor*¹. Recherché à nouveau par le Gouvernement britannique, il vécut dans la clandestinité durant quarante jours avant de gagner Pondichéry, et l'histoire de ses « Jours de prison » resta inachevée. Mais les écrits de Nolini Kanta Gupta², qui partagea avec Sri Aurobindo cette année de détention à la prison d'Alipore, les rapports de la police et du tribunal, nous permettent de reconstituer les différentes étapes de la vie des détenus.

Le récit de Sri Aurobindo prend fin au moment où les accusés viennent d'être transférés dans une salle commune. Un mois et demi s'est écoulé depuis leur arrestation ; on est à la mi-juin. Jusqu'alors, Sri Aurobindo et Hemchandra Dâs, considérés comme particulièrement dangereux,

* Voir les notes page 158.

avaient été gardés au secret, tandis que la plupart des autres vivaient à trois dans une même cellule; s'ils n'avaient pas subi l'épreuve d'un total isolement, l'exiguïté des lieux et « l'installation sanitaire » avaient été pour eux une source constante de souffrance et d'humiliation. Aussi le changement fut-il accueilli dans l'allégresse générale. Seul Sri Aurobindo, qui avait appris à apprécier la solitude et la croyait alors indispensable à la pratique du yoga, ne partageait pas leur enthousiasme.

Le nouveau local était une grande salle qui se prolongeait par une véranda donnant sur une vaste cour où les prisonniers pouvaient enfin faire leurs ablutions sans être gênés par le manque d'eau. De plus, ils se retrouvaient tous ensemble, libres de se rencontrer les uns les autres et de discuter tout à loisir, ou d'organiser des activités communes. La salle était divisée en trois parties par des cloisons à mi-hauteur, et trois groupes se formèrent suivant les affinités.

« Sri Aurobindo, écrit Nolini Kanta Gupta, occupait un coin dans une de ces “chambres” [...] c'était la première fois qu'il se trouvait au milieu de nous et, bientôt, tous ceux qui, comme son frère Bârin, se sentaient attirés par la vie spirituelle, se rassemblèrent autour de lui. Les intellectuels occupaient le “compartiment” du milieu, dont Upendra prit la direction [...] Quant à la troisième section, c'était le domaine des athées et des rationalistes [...] Hemchandra Dâs régnait ici en maître.

« ... Nous nous adonnions à toutes sortes de jeux et de divertissements : comédie, mime, récitations, chants. Notre gaieté était intarissable. Au milieu de tout cela,

Sri Aurobindo demeurait dans son coin, absorbé dans ses méditations et sa sâdhanâ, mais de temps à autre, il n'hésitait pas à se joindre à nous et à participer à nos amusements... »³

Bientôt, les prisonniers obtinrent l'autorisation de recevoir des livres et ils se constituèrent une petite bibliothèque comprenant, entre autres, les Upanishads, les Purânas, la Bhagavad-Gîtâ, les Entretiens de Râmakrishna et les œuvres de Vivekânanda, aussi bien que des romans de Bankim Chandra Chatterji, des pièces de Shakespeare, les *Essais* de Bacon, etc. Ces ouvrages, ils les lisaient et les relisaient, faute de pouvoir s'en procurer de nouveaux. Cependant, une certaine inquiétude grandissait en eux. Qu'allait-il advenir? Devraient-ils passer leur vie en prison? Et si certains d'entre eux étaient exécutés?

C'est alors que Bârin conçut un projet d'évasion. En accord avec quelques-uns de ses compagnons, il commença à dresser ses plans, et des contacts furent établis avec le groupe de révolutionnaires de Chandernagor. L'idée était d'effectuer l'opération un soir, à l'heure où ils étaient libres d'aller et venir dans la cour, sous la surveillance de gardes quelque peu blasés. Ils devaient franchir le mur d'enceinte, revolver en main, à l'aide d'échelles et de cordes qui leur seraient jetées de l'extérieur par leurs complices. Ensuite, des voitures à cheval les conduiraient au grand galop vers la rive du Gange où ils s'embarqueraient pour les Sunderbans. Dans cette jungle impénétrable hantée de bêtes fauves, la police ne risquerait pas de s'aventurer!

Mais tous n'approuvaient pas ce plan, par trop romanesque. Sri Aurobindo, quant à lui, refusa d'avoir quoi que

ce soit à faire avec ce projet. « En ce qui me concerne, dit-il, je tiens à comparaître devant le tribunal. »⁴

Par ailleurs, un autre groupe de prisonniers, sous l'instigation de Kânaïlâl Dutt et de Satyen Bose, élaborait un plan d'un tout autre ordre : il s'agissait d'éliminer le traître, Narendranâth Goswâmi. Peut-être celui-ci avait-il senti qu'un complot se tramait contre lui, car si certains conspiraient dans le plus grand secret, d'autres ne dissimulaient pas leurs sentiments et l'avaient même menacé. Or la police tenait trop à lui pour le laisser à la merci de ses codétenus, capables de le réduire au silence. Aussi fut-il transféré, par mesure de sécurité, dans la section réservée aux prisonniers européens.

Entre-temps, Satyen Bose, sujet à de fréquentes crises d'asthme, avait été admis à l'hôpital de la prison. Kânaïlâl Dutt, atteint soudain de quelque étrange mal, fut hospitalisé à son tour. Satyen prit alors contact avec Goswâmi. Alléguant que sa maladie lui rendait le séjour en prison intolérable, il offrit de fournir certaines informations, sous promesse d'être libéré. Goswâmi fut autorisé à rencontrer le malade, et les deux premiers entretiens l'ayant mis en confiance, il accepta un troisième rendez-vous dans l'espoir d'obtenir de précieux renseignements. C'est ainsi que le 31 août, il se rendit à nouveau à l'hôpital, escorté, comme à l'ordinaire, d'un gardien anglais chargé de sa protection. Satyen alla les retrouver sur le palier du 2^e étage, à l'écart du personnel et des autres malades. Kânaïlâl ne tarda pas à les rejoindre. Après quelques minutes de conversation, soudain les deux complices, sortant leur revolver, tentèrent d'abattre Goswâmi. Celui-ci fut blessé ainsi que son garde, mais tous

deux réussirent pourtant à s'enfuir, poursuivis dans les escaliers et les galeries de la prison par Satyen et Kânaïlâl qui tirèrent plusieurs coups de feu, menaçant quiconque cherchait à intervenir. Finalement, Goswâmi, atteint d'une balle dans la colonne vertébrale, s'en fut rouler dans un égout, tandis qu'un prisonnier anglais maîtrisait les agresseurs.⁵

« Alors, écrit Nolini Kanta Gupta, retentit la cloche d'alarme que l'on ne sonnait que dans les cas d'extrême urgence. Un prisonnier, courant comme un fou, se mit à crier en hindi : "*Naren Gosain thanda ho gaya*, Naren Goswâmi a été tué..." Aussitôt, une troupe de policiers, baïonnettes au canon, firent irruption dans la cour où nous faisions notre promenade réglementaire. Ils nous repoussèrent dans nos quartiers comme un troupeau de moutons, ou des bêtes qu'on conduit à l'abattoir. Nous fûmes tous fouillés sans ménagement, puis on nous mit en ligne et l'ordre fut donné : "Tous aux arrêts!" »

« ...Les autorités de la prison avaient compris de quel bois nous étions faits sous notre apparente douceur. C'était la fin de notre "âge d'or". Toutes les facilités et les avantages dont nous jouissions nous furent retirés. Désormais le tribunal était le seul endroit où nous pouvions nous rencontrer⁶. »

Comment ces prisonniers avaient-ils pu se procurer des armes? Les responsables de la prison, la police, se perdaient en conjectures. Les revolvers avaient-ils été introduits dans des boîtes de biscuits, ou dans les fruits du jaquier – ces énormes fruits qui peuvent atteindre plusieurs kilos – ou dans le ventre de gros poissons? Car, durant cette période de vie commune, les détenus avaient été autorisés à préparer eux-mêmes leurs repas et à faire venir des vivres de

l'extérieur. À la police qui l'interrogeait, Kânaïkâl avait répondu avec son humour habituel : « C'est l'esprit de Khudirâm qui m'a donné le revolver⁷. » Auteur de l'attentat de Muzaffarpur, Khudirâm venait d'être pendu.

En fait, ces armes avaient été remises aux prisonniers de la façon la plus simple. Leur conduite inspirant confiance, ils avaient obtenu la permission de recevoir parents et amis. Dans le parloir, ils étaient séparés des visiteurs par des barreaux de fer, à travers lesquels on pouvait aisément faire passer quelque objet. Au moment du départ, détenus et visiteurs se rapprochaient plus encore les uns des autres, essayant d'échanger entre les barreaux un geste d'affection, et c'est en ces instants de vive émotion où les mains se joignaient, dissimulées par les châles ou les pans de saris, que les revolvers passaient de l'un à l'autre. Et pour les soustraire au regard de leurs geôliers, les prisonniers avaient eu recours à une autre ruse : ils dormaient, chacun, sur une épaisseur de terre battue recouverte d'une couverture, et ceux qui détenaient un revolver, après avoir creusé une cavité dans ce « lit », y avaient enfoncé leur arme.

Kânaïlâl, craignant sans doute quelque indiscretion, restait couché la plupart du temps couvert des pieds à la tête, et si, par curiosité, on lui en demandait la raison, il répondait : « J'essaie de pénétrer dans les mondes intérieurs⁸. » Devant ses juges, il déclara avoir tué Goswâmi parce que celui-ci était traître à sa patrie. Condamné à mort avec Satyen Bose⁹, il refusa de faire appel. « Qui peut tuer l'esprit immortel¹⁰ ? » Tous deux avaient accompli ce qu'ils devaient accomplir : supprimer Goswâmi avant la date du contre-interrogatoire. Ainsi, toutes ses dépositions

qui compromettaient gravement les accusés, et en premier lieu Sri Aurobindo¹¹, se trouvaient invalidées.

L'accusation perdait donc son principal informateur, mais grandes étaient les charges qui pesaient sur Sri Aurobindo, et sa sœur, Sarojinî, lança un appel pour réunir les fonds nécessaires à la défense :

« Mes compatriotes n'ignorent pas qu'une grave accusation est portée contre mon frère, Aurobindo Ghose. Mais je suis convaincue qu'il est innocent, et j'ai toute raison de penser que la grande majorité de mes compatriotes en sont eux aussi convaincus. Je pense qu'il a toutes les chances d'être acquitté si un homme de loi compétent assure sa défense. Mais, comme il a fait vœu de pauvreté pour se consacrer au service de la patrie, il n'a pas les moyens d'engager un grand avocat. Je me trouve donc dans la pénible obligation de faire appel en son nom à la solidarité et à la générosité de mes compatriotes. Je sais que tous ne partagent pas ses opinions politiques. Cependant – j'ai scrupule à le dire – il est probablement peu d'Indiens qui n'apprécient sa vaste culture, son abnégation, sa consécration absolue à la cause de son pays. Cela m'enhardit, moi, simple femme, à demander à tous les fils et les filles de l'Inde leur aide pour défendre un frère – le mien qui est aussi le leur¹². »

Peu de temps après, Maître Chittaranjan Dâs, avocat de grand renom et fervent patriote – qui était un vieil ami de Sri Aurobindo – vint assurer sa défense. Le cours du procès s'en trouva complètement changé. Tous les témoignages accumulés par le ministère public furent passés au crible, tous

les arguments de l'accusation réfutés ; le bel échafaudage de M. Norton s'écroula : la dialectique incisive de Chittaranjan Dâs réduisit au silence l'avocat de la Couronne. Le jour où il devait clore son plaidoyer, son appel inspiré ébranla l'assemblée entière. Nolini Kanta Gupta évoque cet instant dans ses « Souvenirs » :

« Soudain, dans la salle d'audience, tout se tut ; la voix de Chittaranjan montait lentement, ses accents prenant peu à peu de l'ampleur. Nous nous levâmes, et dans un grand silence, concentrés, immobiles, nous l'écoutâmes. Il semblait qu'une force divine eût pris possession de lui et qu'elle lui dictât ces paroles vibrantes :

« Longtemps après que ce débat aura pris fin, longtemps après que cette fièvre et ce tumulte se seront apaisés, longtemps après que la mort l'aura enlevé, il restera pour tous le poète du patriotisme, le prophète du nationalisme, et celui dont l'amour a embrassé l'humanité. Longtemps après que la mort l'aura enlevé, l'écho de ses paroles continuera à se faire entendre, non seulement en Inde, mais à travers les mers et les terres lointaines. [...] Ce n'est pas seulement devant la barre de cette cour de justice que cet homme se tient, mais devant la Cour suprême de l'Histoire¹³. »

Le juge, Charles Porten Beachcroft, connaissait lui aussi de longue date Sri Aurobindo. Tous deux avaient fait leurs études à Cambridge à la même époque et s'étaient présentés ensemble aux examens de l'*Indian Civil Service**. En novembre 1892, trois mois avant que Sri Aurobindo ne

* Service d'administration de l'Inde anglaise.

regagne l'Inde, Beachcroft avait été nommé au Bengale où il avait fait son apprentissage dans la magistrature, puis il avait été chargé de l'administration d'un district. Son sens inné de la justice et son impartialité le rendaient populaire parmi les Indiens. En 1905, lorsque le peuple s'insurgea contre la Partition du Bengale, Beachcroft fut investi de pouvoirs judiciaires dans la circonscription d'Alipore. C'est ainsi qu'en 1908 il fut amené à présider le procès le plus retentissant qui se fût jamais tenu à Calcutta : quarante personnes étaient accusées *of waging war against the king**. Vingt ans s'étaient écoulés depuis sa dernière rencontre avec Sri Aurobindo. Ils se retrouvaient face à face, l'un siégeant au tribunal, l'autre au banc des accusés, enfermé dans une cage étroitement gardée.

Beachcroft ne pouvait croire que Sri Aurobindo fût un révolutionnaire¹⁴, et moins encore – comme le fit remarquer l'un des juges assesseurs – « qu'un homme d'une si haute culture eût jamais escompté le succès d'une conspiration aussi puérile ou eût jamais pu y participer¹⁵. » Il avait lu, analysé les écrits de Sri Aurobindo, ses articles du *Bande Mataram*, ses discours, sa correspondance. Il en avait admiré la qualité littéraire – il parle en termes élogieux de certains articles –, mais il avait été surtout impressionné par la grandeur de l'idéal qu'ils exprimaient. Il en vint à considérer que les écrits de Sri Aurobindo, utilisés comme pièces à conviction, étaient animés par le même idéal et n'avaient d'autre but que la régénération de l'Inde.

* « de mener une guerre contre le roi ».

Dans le texte de son jugement, qui ne comporte pas moins de trois cents pages, Beachcroft présente Sri Aurobindo comme un être doté d'un « tempérament profondément religieux », pour qui la lutte pour l'indépendance de l'Inde avait, avant tout, une valeur spirituelle.

Il reprend les arguments de Chittaranjan Dâs : les idées politiques de Sri Aurobindo portent l'empreinte de ses convictions philosophiques ; l'idéal que le Védânta propose à l'individu, Sri Aurobindo l'offre au peuple indien : « de même que chacun doit chercher la divinité au fond de soi et réaliser ainsi ce qu'il a de meilleur, de même une nation doit trouver son âme, afin de manifester sa plus haute vérité. Cette forme de relèvement, affirme Sri Aurobindo, aucune puissance étrangère n'est à même de l'opérer à sa place ; c'est là un but qui ne peut être atteint que par des méthodes essentiellement indigènes¹⁶. » C'est pourquoi il ne cessait d'exhorter le peuple à chercher son salut par lui-même, au lieu de dépendre d'une aide étrangère.

Beachcroft analyse toutes les pièces à conviction à partir de cette vision plus vaste de Sri Aurobindo. À propos d'une lettre, il remarque que « si l'on part de l'idée que l'auteur est un conspirateur, on peut y trouver des passages suspects, mais si l'on aborde le texte sans idée préconçue, on n'y découvre rien qui éveille la suspicion¹⁷. »

La pièce à conviction la plus compromettante était la fameuse « Lettre des Bonbons¹⁸ », que Bârin avait adressée à Sri Aurobindo. Elle laissait supposer que celui-ci était impliqué dans la conspiration. Quant aux « bonbons », l'accusation y voyait un euphémisme pour « bombes ». Beachcroft

s'efforça de prouver que cette lettre, bien qu'authentique, était un faux et, finalement, elle ne fut pas retenue.

Les dépositions de Narendranâth Goswâmi auraient pu, elles aussi, se révéler accablantes, mais elles ne pouvaient plus à présent être utilisées en justice. Le ministère public se trouvait ainsi privé des deux éléments les plus probants pour étayer son accusation.

D'autre part, certains facteurs concrets semblaient innocenter Sri Aurobindo : le fait qu'il ne fréquentait pas le Jardin de Mâniktolâ, le fait aussi qu'il eût désapprouvé la violence dans ses articles du *Bande Mataram*¹⁹. Tout cela, ajouté aux arguments philosophiques présentés par la défense – essentiels aux yeux de Beachcroft – permit à Sri Aurobindo d'être acquitté. Beachcroft conclut son rapport en ces termes :

« Étant donnée la situation politique en Inde, il peut s'avérer dangereux de publier des doctrines incompatibles avec le régime en vigueur ; dans certains cas, cela justifierait une charge de sédition. Or, dans l'affaire qui me concerne à présent, il ne s'agit pas de savoir si une telle accusation peut être portée contre Aurobindo Ghose. La question qui se pose est celle-ci : ses articles et discours – qui, en eux-mêmes, semblent ne préconiser rien d'autre que la régénération de son pays – et les faits invoqués contre lui, suffisent-ils à prouver qu'il était membre de la conspiration ? Considérant l'ensemble des documents et témoignages, j'estime que les preuves sont insuffisantes pour que je sois en droit, devant une aussi grave accusation, de le déclarer coupable²⁰. »

Le matin du 6 mai 1909, jour où le jugement devait être prononcé, un régiment de cinq cents hommes patrouillait

dans les rues reliant la prison au tribunal. Des mesures de sécurité exceptionnelles avaient été prises pour « parer à toute tentative de libération des prisonniers, éviter les manifestations et assurer la protection du juge ». Quand celui-ci pénétra dans la salle d'audience où attendaient les accusés, il se fit un profond silence. Sans préambule, Beachcroft lut la liste des condamnés. « Pendant un moment, rapporte un des accusés²¹, il sembla s'être départi de cette impassibilité propre à un dispensateur de la justice, et l'on put percevoir un léger tremblement dans sa voix lorsqu'il prononça la sentence de mort de Bârindra Kumâr Ghose et d'Ullâshkar Dutt », coupables de complot, de rébellion contre l'Empire et d'avoir, à cette fin, rassemblé armes et munitions. Huit jours leur étaient donnés pour faire appel²². Parmi les accusés, dix furent condamnés à la déportation à vie, six à une déportation de quelques années. Les autres, dont le nom ne fut pas mentionné, et parmi lesquels se trouvait Sri Aurobindo, furent déclarés non coupables et libérés. Un an s'était écoulé depuis leur incarcération.

Peu après son acquittement, Sri Aurobindo adressait ce message au directeur du *Bengalee* :

« Permettez-moi d'exprimer, dans les colonnes de votre journal, mon profond sentiment de gratitude envers tous ceux qui m'ont aidé en ce temps d'épreuve. Comment saurais-je jamais le nom de ces innombrables amis, connus ou inconnus, qui ont contribué, chacun à sa mesure, à grossir les fonds nécessaires à ma défense ; aussi, faute de pouvoir remercier chacun en particulier, je les prie d'accepter cette expression publique de ma reconnaissance. Depuis mon

acquittement, j'ai reçu quantité de lettres et télégrammes, trop nombreux pour que je puisse répondre à tous. La sympathie que mes compatriotes m'ont prodiguée, en échange du peu que j'ai pu faire pour eux, compense amplement les apparentes difficultés ou épreuves que mon activité politique a pu m'attirer. Je n'attribue ma délivrance à aucune intervention humaine, mais avant tout à la protection de notre Mère à tous, notre Mère qui ne m'a jamais abandonné, mais qui toujours m'a tenu dans Ses bras, me préservant du désespoir et de toute conséquence funeste ; je l'attribue aussi aux prières qui, par milliers, sont montées vers Elle depuis mon arrestation. Si c'est l'amour de mon pays qui m'a mis en péril, c'est l'amour de mes compatriotes qui a été ma sauvegarde²³. »

L'acquittement de Sri Aurobindo laissait les représentants du Gouvernement sur une impression d'échec. Selon eux, le jugement était attaquant sur bien des points : Beachcroft n'avait pas suffisamment compris que « la religion d'Aurobindo Ghose, c'était l'expulsion des Anglais de l'Inde²⁴ », par tous les moyens, fût-ce par la force spirituelle. Il n'avait pas non plus mesuré toute la portée de ses écrits et de ses discours, donnait « d'innocentes interprétations » à des phrases incendiaires, et n'avait vu que simples réflexions philosophiques en certains écrits non publiés qui étaient, en fait, « des armes prêtes à être utilisées ». Surtout, il avait eu le tort de rejeter des faits qui, à leurs yeux, apparaissaient comme autant de preuves de culpabilité : la « Lettre des Bonbons », pièce maîtresse de l'accusation, qu'il avait écartée, la déclarant forgée de toutes pièces, sans présenter d'arguments convaincants en

faveur de sa thèse ; les relations suivies d'Aurobindo avec son frère Bârin, sa correspondance avec quelques membres du groupe, le fait qu'il fût considéré comme le « Maître », ou une sorte de gourou, graves présomptions qu'il avait éliminées sous le prétexte qu'Aurobindo ne s'était jamais rendu au Jardin de Mâniktolâ. En un mot, « si Aurobindo n'avait pas trempé dans ce complot, il était le cerveau de cette organisation », écrivait le Secrétaire général du Gouvernement du Bengale, « il en était la source d'énergie morale et intellectuelle. Si nous parvenions à nous en convaincre, ajoutait-il, et si une occasion de le condamner nous était offerte, ce serait un suicide politique de la laisser échapper²⁵. »

Résolu à faire opposition au jugement de Beachcroft, le Gouvernement en référa à la Haute Cour de Justice de Bombay. Il apparut, après examen du dossier, que si l'affaire était présentée en appel, un verdict de culpabilité serait vraisemblablement prononcé contre Sri Aurobindo. Mais certains craignaient par cette démarche de raviver le mécontentement de la population pour qui celui-ci était devenu une sorte de héros. Il s'ensuivit six mois de consultations et tergiversations, si bien que le délai légal se trouva dépassé sans qu'aucune décision n'eût été prise.

Pendant, les Anglais n'avaient nullement l'intention de laisser en liberté « leur plus redoutable adversaire ». Il existait d'autres moyens de paralyser son action : par exemple, si l'on pouvait déceler dans ses discours, ses écrits ou ses actes quelque manœuvre ou propos subversifs, on pourrait à nouveau engager contre lui des poursuites judiciaires. Mais malgré tous ses efforts, la police ne put découvrir

des preuves qui auraient permis d'inculper Sri Aurobindo. Restait l'internement sans jugement, souvent hors des frontières. Une loi, datant de 1818, autorisait le Gouvernement britannique en Inde à « interner pour une période illimitée quiconque serait soupçonné de commettre – ou d'avoir l'intention de commettre – quelque action préjudiciable au dit Gouvernement²⁶ ». Plusieurs fois déjà, les dirigeants du Bengale avaient envisagé de recourir à ce règlement arbitraire pour éliminer le danger que représentait Sri Aurobindo, mais ils n'avaient pu parvenir à un accord.

En juillet 1909, des rumeurs concernant l'internement imminent de nombreux nationalistes, dont Sri Aurobindo, amenèrent celui-ci à publier dans le *Karmayogin* une « Lettre ouverte » à ses compatriotes, où il exposait l'idéal du parti nationaliste, et où sa politique, nettement définie, demeurait dans les limites de la légalité. Pendant quelque temps les menaces s'apaisèrent, mais non l'activité révolutionnaire au Bengale. Pour y mettre fin, le Gouvernement décida d'interner tous les indésirables. Cette fois, cinquante-trois suspects étaient visés, parmi lesquels Sri Aurobindo. C'est alors qu'obéissant à un ordre intérieur, il gagna la rive du Gange et s'embarqua pour Chandernagor, vers la mi-février 1910, avant que la police n'ait pu l'arrêter.

Sri Aurobindo allait maintenant s'engager dans une autre révolution – une révolution spirituelle – dont l'enjeu n'était pas seulement le destin de l'Inde, mais l'avenir de la terre.

M.L.

NOTES

1. Chandernagor était à cette époque sous mandat français.
2. Nolini Kanta Gupta, *Collected Works*, Pondicherry, 1978. Vol. 7 (*Reminiscences*).
3. *Ibid.*, p. 375 sq.
4. *Ibid.*
5. Cf. *Sri Aurobindo Archives and Research* (A & R), Pondicherry, 1982. Vol. 6, n° 1, p. 90-101 (*Assassination of Narendranath Goswami*, Bengal Government File, n° 1876, 31.8.1908.)
6. Nolini Kanta Gupta, *Collected Works*, Pondicherry, 1978. Vol. 7 (*Reminiscences*), p. 379-80.
7. *Ibid.*, p. 370.
8. *Ibid.*, p. 379.
9. Ils furent pendus à quelques jours d'intervalle. Tandis que le corps de Kânaiâlâl était amené aux ghâts pour la crémation, une immense procession se forma derrière la civière de celui que l'on vénérât comme un martyr. Pour éviter toute nouvelle manifestation, l'incinération de Satyen Bose eut lieu dans l'enceinte de la prison.
10. *Bhagavad-Gîtâ*, II, 17.
11. Sur certains documents trouvés dans le jardin de Mâniktôlà, figuraient les termes de *bara kartâ*, Grand Maître, et de *chhota kartâ*, Petit Maître. Goswâmi avait déclaré que la première appellation s'appliquait à Sri Aurobindo, la seconde à Bârin. Cf. A & R, 1981, Vol. 5, n° 2, p. 207.

12. Cf. A.B. Purani, *The life of Sri Aurobindo*, Pondicherry, 1964, p. 122-23.

13. Nolini Kanta Gupta, *Collected Works*, Pondicherry, 1978. Vol. 7 (*Reminiscences*), p. 372.

14. Cf. Nirodbaran, *Talks with Sri Aurobindo*, Calcutta, 1966, p. 149.

15. Cf. A & R, 1982, Vol. 6, n° 2, p. 229.

16-17. Judgment of C.P. Beachcroft, *Alipore Bomb Case Trial, Alipore Sessions Court*. (A & R, 1982, Vol. 6, n° 2, p. 221 sq.).

18. Cf. p. 83, note 22.

19. « Nous ne pouvons laisser le mouvement se retirer dans l'ombre et devenir une affaire de sociétés secrètes et de terrorisme, ce qui se produirait inévitablement s'il n'avait plus la possibilité de s'exprimer au grand jour. » (*Bande Mataram*, Cent. Ed., Vol. 1, p. 847. Voir aussi p. 379.)

20. A & R, Vol. 6, n° 2, p. 227.

Par ailleurs, il semble d'après certains documents, que C.R. Dâs, l'avocat de Sri Aurobindo, reçut régulièrement d'une source anonyme de précieux avis qui aidèrent considérablement la défense. Cf. A & R, Vol. 6, n° 2, p. 234.

21. Biren Chandra Sen, « Sri Aurobindo as I remember Him », *Mother India*, April 1964, p. 21.

22. Leur peine fut commuée en déportation à vie aux Îles Andaman. Ils bénéficièrent de l'amnistie de 1919.

23. Cf. A.B.Purani, *op. cit.*, p. 126.

24. Cf. A & R, 1983, Vol. 7, n° 1, p. 72.

25. *Ibid.*, p. 74.

26. Sachchidananda Bhattacharya, *A Dictionary of Indian History*, University of Calcutta, 1972, p. 779.

GLOSSAIRE

âdesh : Commandement, ordre intérieur.

advaita : Non-dualisme; système de philosophie selon lequel le moi individuel (*âtman* ou *jivâtman*) et le Moi suprême, la Réalité absolue (*paramâtman*, *parabrahman*) ne sont qu'un.

ânanda : Joie, félicité, béatitude spirituelle.

ârya : En sanskrit, noble. Celui qui cherche la Vérité, qui tend vers la perfection et la conquête de soi, et possède « la sagesse de l'âme et celle du monde ».

âshram : Ermitage, communauté spirituelle.

asura : Titan, démon.

âsurique : adj. d'*asura*.

avatâr : litt. : « descente ». Incarnation divine.

bhakta : Adorateur. Celui qui suit la voie de la *bhakti* ou de l'Amour.

Brahman : La Réalité suprême, l'Absolu.

brâhmane : Membre de la première caste, la caste sacerdotale, chargée de la transmission de la Connaissance.

buddhi : L'intelligence discriminatrice.

déviqve : adj. de *deva* (dieu, être de lumière).

dharma : La Loi éternelle, l'Ordre cosmique, le Bien, dont la justice, l'éthique, la religion ne sont que des aspects particuliers ; sur le plan individuel, la vérité de l'être, la loi qui régit la nature essentielle de l'individu ; sur le plan national, la loi d'action de la nation, en harmonie avec la Loi éternelle.

gourou (*guru*) : Maître spirituel.

guna : Les trois qualités primordiales ou modes de la nature (*prakriti*) : *sattva*, principe de lumière et d'harmonie qui a pour fonction de révéler l'être (*sat*) ou l'essence des choses ; *rajas*, force de mouvement, principe du dynamisme, de la passion, de l'effort ; *tamas*, force d'inconscience et d'inertie.

Hyranyagharba : « L'Embryon d'Or », le Germe de la Création. Désigne Brahmâ.

hatha-yoga : *hatha*, force, effort tenace. Méthode de yoga utilisant le corps pour parvenir à la libération par la maîtrise des énergies.

jñânî : Penseur. Celui qui suit la voie de la Connaissance (*jñâna*).

Kailâsa : Un des sommets de l'Himâlaya. Séjour de Shiva.

karma : Œuvre ; l'action et ses conséquences qui, selon une loi de causalité, peuvent se manifester dans les vies futures.

karma-yogî : Celui qui pratique le yoga de l'action.

kshatriya : Membre de la deuxième caste, celle des princes et guerriers.

lîlâ : Jeu. La manifestation en tant que Jeu divin.

mâyâ : La Puissance créatrice des formes ; puissance d'illusion.

- Doctrine de la *mâyâ* : théorie selon laquelle le monde est une illusion; seul le Brahman, l'Absolu, est la réalité.
- mantra* : Formule sacrée chargée d'un pouvoir de réalisation.
- maulvî* : Érudit versé dans les Écritures coraniques.
- Nârâyana* : Un des noms de Vishnu, ou de Krishna : « Celui qui a fait de l'homme (*nara* ou *nâra*) Sa demeure (*ayana*) » ou « Celui qui est le suprême refuge (*ayana*) de l'homme ». Signifie aussi « Celui qui a fait des eaux (*nâra*) Sa demeure. »
- pandit* : Érudit. Brâhmane versé dans les Écritures sacrées.
- Purushottama* : L'Être ou la Personne suprême.
- râja-yoga* : « Yoga royal »; méthode de yoga qui procède par la maîtrise des activités mentales.
- rajas* : cf. *guna*
- râjasique : adj. de *rajas*.
- rishi* : Sage, voyant.
- sâdhanâ* : Discipline yogique, méthode de réalisation spirituelle.
- samskâra* : Formations mentales, impressions et expériences accumulées dans les vies antérieures.
- sandhyâ* : L'aube et le crépuscule, heure du culte.
- sattva* : cf. *guna*.
- sâttvique : adj. de *sattva*.
- shakti* : L'Énergie divine. Force, pouvoir.
- shûdra* : Membre de la quatrième caste, celle des serviteurs.
- Sûrya* : Le Soleil. La Lumière de la Vérité.
- svadeshi* : Produit du pays, ce qui lui appartient en propre; par extension, mouvement nationaliste de non-coopération. Cf. note 24, p. 84.

Svayambhû : L'Existant-en-soi.

tamas : cf. *guna*.

tâmasique : adj. de *tamas*.

tilak : Marque de caste.

trimûrti : La Trinité hindoue (Brahmâ, Vishnu, Shiva).

vaishya : Membre de la troisième caste, celle des agriculteurs, éleveurs et commerçants.

Vâsudeva : « Fils de Vasudeva » ; litt. : « dieu (*deva*) des richesses (*vasu*) ». Un des noms de Krishna, incarnation de Vishnu.

Védânta : « La fin ou culmination du Vêda », désigne en général les Upanishads.

Virât : « Le Vaste », l'Être Cosmique ; désigne Vishnu.

Vishnu : « Celui qui pénètre toutes choses », l'Omniprésent, l'Immanent.

yoga : Union avec le Divin, et les méthodes qui conduisent à cette union.

zamindâr : Propriétaire terrien.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	...	1
<i>Invitation</i>	...	5
JOURS DE PRISON	...	7
CAPTIVITÉ ET LIBERTÉ	...	87
L'IDÉAL DE L'ÂRYA ET LES TROIS <i>GUNA</i>	...	103
NOUVELLE NAISSANCE	...	119
DISCOURS D'UTTARPÂRÂ	...	125
<i>Appendice</i>	...	141
<i>Postface</i>	...	143
<i>Glossaire</i>	...	161



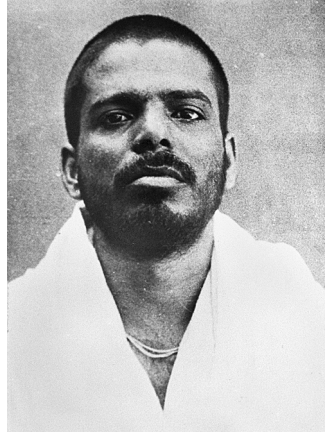
*« Cette cage, qui m'était assignée pour demeure,
donnait sur une petite cour pavée... »*



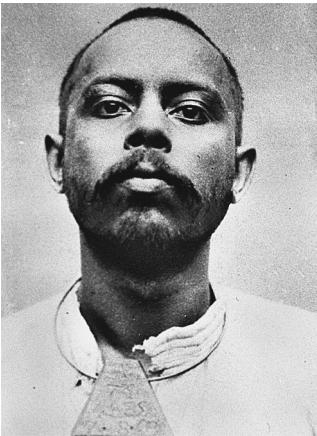
« ... quand la porte de la cour était ouverte, il m'était possible... d'apercevoir un espace libre... »



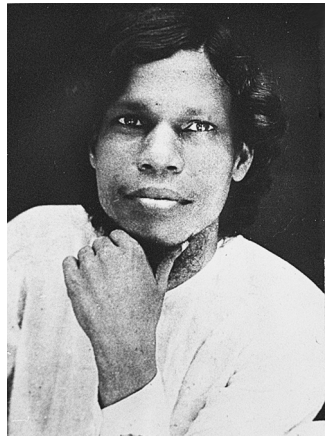
Bârin K. Ghose



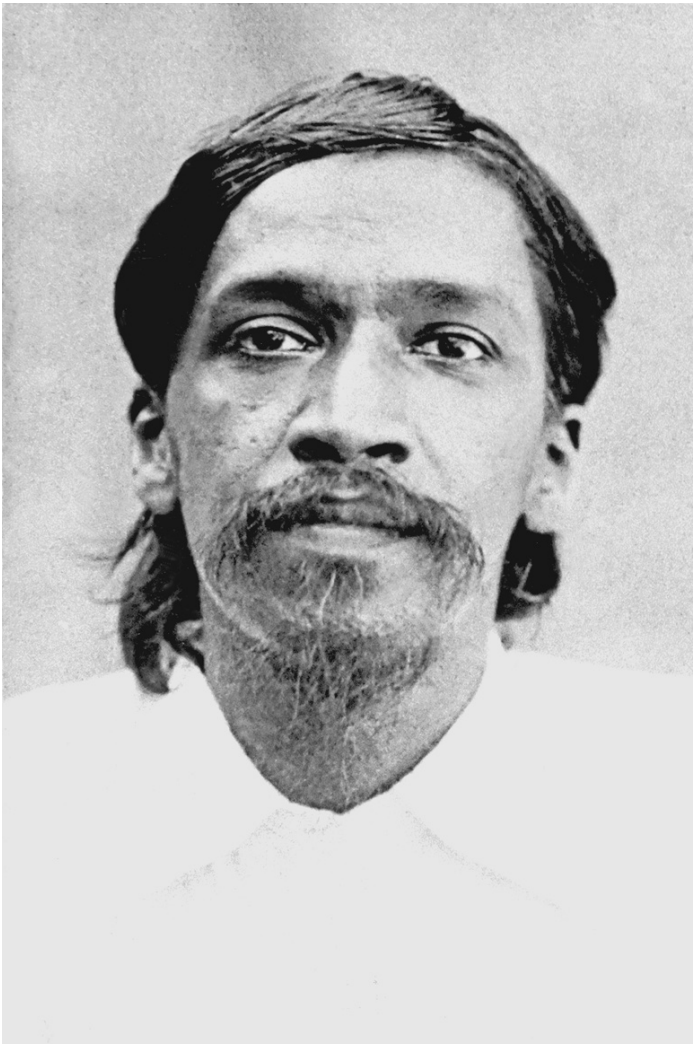
Upendranâth Banerji



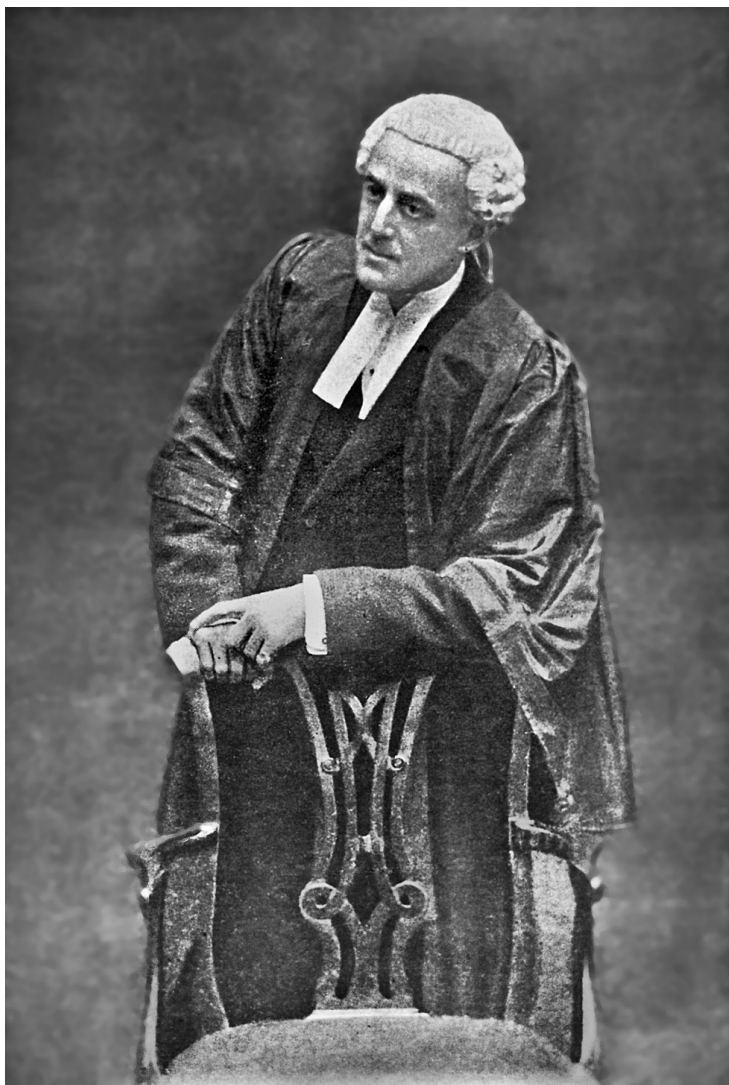
Ullâskar Dutt



Hemchandra Dâs



Sri Aurobindo (1908-1909)



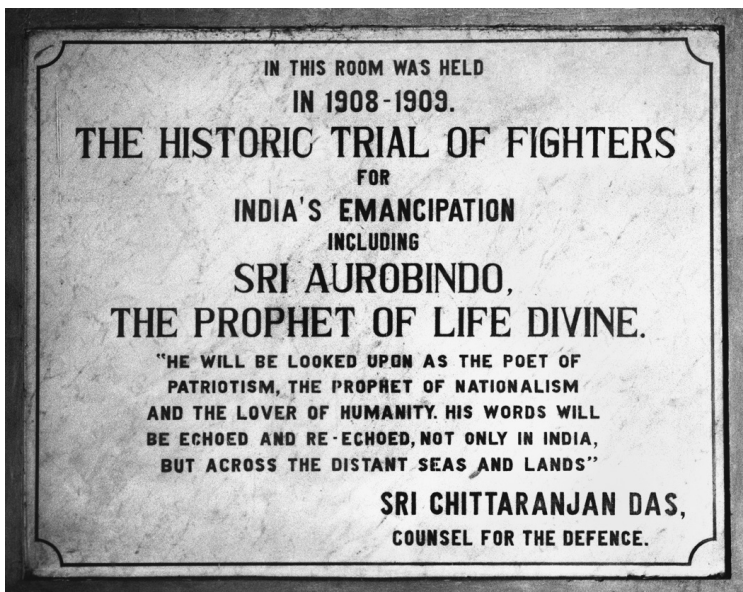
M^c Norton, avocat de la Couronne



Le juge C.P. Beachcroft



M^e Chittaranjan Dâs, avocat de la défense



Tribunal d'Alipore. Plaque commémorative du procès :

Dans cette salle s'est tenu, en 1908-1909, le procès historique de ceux qui combattirent pour la libération de l'Inde, dont SRI AUROBINDO, prophète de la Vie Divine.

« ... Il restera pour tous le poète du patriotisme, le prophète du nationalisme et celui dont l'amour a embrassé l'humanité... L'écho de ses paroles continuera à se faire entendre, non seulement en Inde, mais à travers les mers et les terres lointaines... »

SRI CHITTARANJAN DÂS
(*avocat de la défense*)